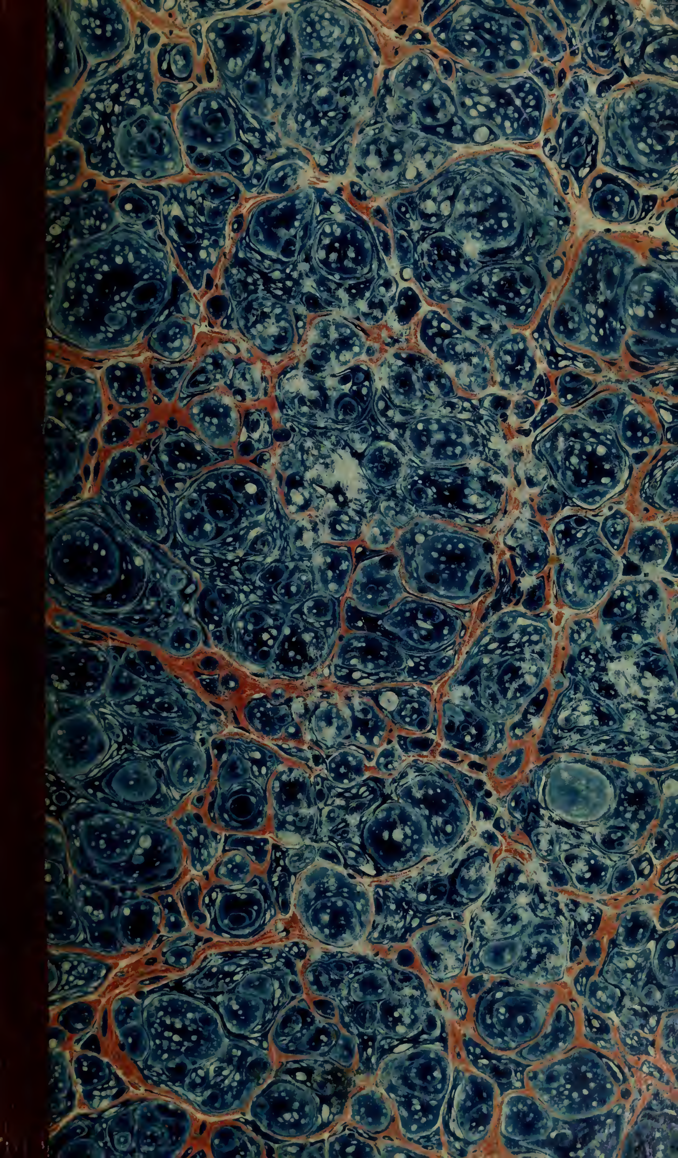
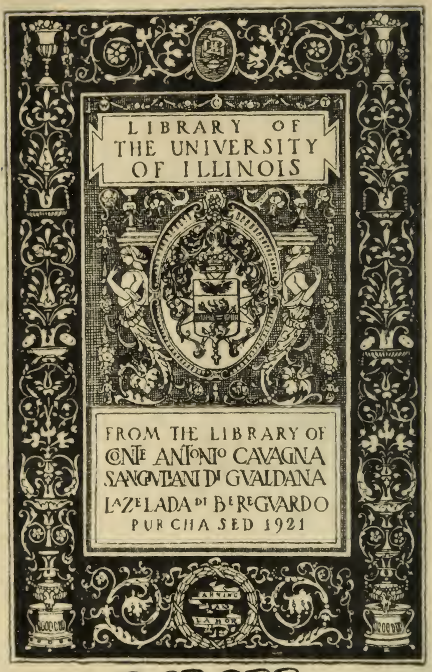



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921



Ch.les Dusaulchoy del.t J. P. Simon sculp.t

OEUVRES CHOISIES
DE
CERVANTÈS.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR H. BOUCHON DUBOURNIAL,

Ancien Ingénieur des Ponts et Chaussées de France, et ancien premier Professeur de l'Académie Royale et Militaire Espagnole.

TOME PREMIER.

PARIS,

IMPRIMERIE DES SCIENCES ET DES ARTS,
RUE VENTADOUR, N.° 5.

1807.

ERRATA.

Vie de Cervantès, pag. 3, lig. 8, *Sont disciple choisi;* lisez : *son disciple choisi.*

Préface de l'Auteur, pag. iij, lig. 9 et 10, *te semblerae;* lisez : *te semblera.*

— même pag., lig. 13, *qu'il te plairas;* lisez : *qu'il te plaira.*

Le Don Quichotte, pag. 17, lig. 21, *sans armoirie*, lisez: *sans armoiries.*

— pag. 18, lig. 23, *ni armoirie*, lisez : *ni armoiries.*

— pag. 23, lig. 11, *de lieu*, lisez : *de lieue.*

— pag. 180, lig. 3, *les pétulens*, lisez : *les pétulans.*

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

La postérité, toujours juste, reconnaît aujourd'hui, et proclame, que Cervantès eut le plus beau génie du seizième siècle. Il est enfin devenu la merveille, on pourrait même dire, l'orgueil de cette Espagne si féconde en écrivains ingénieux; de cette Espagne qu'il illustre à jamais, et où, cependant, il vécut obscur, méconnu et malheureux.

Presque tous les Ouvrages de Cervantès ont été traduits en français; quelques uns l'ont même été plusieurs fois. Mais, de tous les écrivains que nous avons traduits, il est peut-être celui dont on a le moins imité le ton et saisi la physionomie : et, sans cela, point de traduction, sur-tout quand

l'auteur original a, dans sa langue, comme Cervantès, un genre et une manière qui ne sont absolument qu'à lui. On doit convenir, d'ailleurs, que la langue espagnole du tems de Cervantès, ne se prête, qu'en très-peu de cas, à la traduction *littérale* en français.

Il fallait donc, pour rendre *fidellement* Cervantès, s'attacher essentiellement à bien pénétrer toutes ses idées, et à bien sentir toutes ses beautés; et sans égard, ni aux *mots*, ni aux *tournures de phrases* dont il se servit, écrire tout ce qu'il a pensé, et dit en espagnol, comme il l'aurait fait, si, avec la touche qui lui est propre, il eût écrit en français. C'est d'après ce principe, qu'est travaillée la traduction que je présente au public.

L'Ouvrage de Cervantès, le plus répandu, est son célèbre *Don Quichotte*. C'est, maintenant, le livre de

toutes les nations, de tous les âges et de tous les goûts ; cependant, les circonstances qui l'inspirèrent à Cervantès n'existant plus, on semblerait fondé à penser, que cet Ouvrage peut ne plus avoir le même intérêt que de son tems.

A la vérité, le principal but, le but le plus apparent de Cervantès, fut d'extirper, en la ridiculisant, la manie des mensongères histoires de chevalerie errante; manie qui, au seizième siècle, en Espagne sur-tout, brouillait presque toutes les têtes. Il eut même l'honneur insigne de voir chanceler et tomber l'idole que sa plume attaqua corps à corps ; et c'est un triomphe dont peu d'écrivains peuvent se glorifier. Mais il eut, d'ailleurs, assez de génie pour donner à son Ouvrage un intérêt de tous les tems et de tous les lieux ; et pour lui imprimer le sceau de l'immortalité, en

l'enrichissant de ces grandes et véritables beautés, qui, jamais, ne perdent de leurs grâces ni de leur fraîcheur. Le *Don Quichotte*, en effet, est si heureux et si original dans sa conception, si parfait dans sa marche et dans son ensemble ; il est si riche et si varié dans ses détails ; il provoque si sûrement l'assentiment du cœur, de l'esprit et de la raison, par une morale douce, abondante, et intimement rapprochée de l'homme de tous les tems, de tous les âges et de toutes les conditions; toutes les vertus sociales y sont insinuées avec un enjouement si adroit, si gracieux, si pénétrant; il excite si fréquemment, et toujours si à propos, le rire et la gaieté; enfin, il est si attachant en même tems, et si divertissant, que sa réputation ne pouvait manquer de résister, par tout, aux mauvaises traductions qui, depuis deux siècles, en ont été

faites en presque toutes les langues de l'Europe. Il en existe plusieurs en français. *César Oudin*, secrétaire-interprête de S. M., en fit imprimer une, en 1639, qui est rigoureusement littérale. Elle est singulièrement curieuse, à raison des contre-sens continuels et des phrases bizarres que cette manière de traduire l'espagnol de Cervantès, devait nécessairement amener. Elle est, d'ailleurs, remarquable, par une Epître dédicatoire adressée au roi, qui prouve que Louis XIII, à cette époque, quatre ans avant sa mort, pensait à apprendre l'espagnol, pour pouvoir lire le *Don Quichotte* en original.

Il en existe une autre, qui est très-répandue, et qui est du commencement du siècle dernier. Elle est presque par tout littérale aussi; et, par cette raison, elle fourmille aussi de contre-sens, et de phrases louches ou vides :

elle est, d'ailleurs, d'un style insoutenable. Ces deux traductions ne ressemblent à l'original, que comme un beau parterre, en hiver, ressemble à ce même parterre dans la riante saison des fleurs. C'est bien le même plan, ce sont les mêmes compartimens ; mais on n'y retrouve plus ni couleurs, ni parfums.

La dernière traduction connue du *Don Quichotte*, est un Ouvrage posthume de Florian, publié depuis quelques années. Mais l'original y étant réduit de beaucoup *plus de moitié*, cette traduction ne peut être considérée que comme un abrégé de l'Ouvrage de Cervantès.

Florian, dans sa Préface, confesse, franchement, l'extrême difficulté de traduire Cervantès, et sa propre insuffisance ; il reconnaît que cet auteur est digne d'exercer plus d'un traducteur : il déclare, que désespérant de

pouvoir rendre quantité de beautés de son original, il a pris le parti de les supprimer; qu'il a retranché aussi beaucoup de passages qu'il a jugés ne plus être dans nos goûts, ou qui, étant connus de tout le monde, et rebattus, auraient pu faire languir l'action.

Personne, plus que moi, n'honore le talent et l'estimable caractère de Florian. Je me permettrai, cependant, d'observer ici, que les principes même de l'art, s'opposaient à ce qu'on mutilât, aussi fortement, sur-tout, un Ouvrage dont l'ordonnance et la marche sont essentiellement épiques : et que, d'un autre côté, la justice voulait qu'on restituât, à leur véritable auteur, et qu'on remît à leur véritable place ces choses que l'on a élaguées, sous le prétexte qu'elles étaient trop connues; mais qui, sans doute, n'ont été si souvent pillées et répétées, que parce qu'elles en valaient la peine.

J'observerai aussi, qu'en supprimant beaucoup de ces passages qu'il a jugés ne plus être dans nos goûts, Florian a précisément supprimé ce qui caractérisait le genre de l'ouvrage et la manière de l'auteur : que telles choses qui, hasardées dans une production du jour, pourraient, en effet, blesser les convenances, ne les choquent même pas dans la traduction d'un Ouvrage ancien, étranger à nos mœurs et à nos usages; et, qu'au contraire, ces choses y ont pour nous le mérite de la singularité : ce qui n'est pas peu en littérature, quand, d'ailleurs, les grâces du style et la décence de l'expression, rachètent ou tempèrent ce que les images, en elles-mêmes, pourraient avoir de mal séant, de rude ou de repoussant pour notre délicatesse actuelle.

Quoi qu'il en soit, au surplus, des aveux et des motifs de Florian, il n'en

résulte pas moins que son *Don Quichotte* n'est plus, à beaucoup près, la belle fable épique de Cervantès. Ainsi, malgré les trois traductions que nous en possédons, on peut dire, avec vérité, que nous ne connaissons encore, en France, le *Don Quichotte*, qu'horriblement défiguré, ou cruellement mutilé.

Si donc je suis parvenu à vaincre les difficultés qui ont rebuté Florian; si, malgré l'apparente stérilité de notre langue, en comparaison de la majestueuse abondance et de la spiritueuse expression de la langue de Cervantès, je suis parvenu à conserver, dans ma traduction, les beautés, le ton et la physionomie de cet écrivain inimitable, en corrigeant, d'ailleurs, les fautes qu'il a signalées et reconnues lui-même, et les inadvertances qui lui étaient échappées; j'aurai enrichi notre littérature de plusieurs Ouvrages

admirables, que, depuis deux siècles, nous avons vainement désirés ; j'aurai ranimé et mis entre les mains de tout le monde, ce spécifique que notre St. Evremont (*) recommandait, comme le plus puissant qu'il connût, pour

(*) St. Evremont, l'un des meilleurs esprits du beau siècle de Louis XIV, écrivait, en 1774, à son ami, le comte d'Olonne : « Laissez Plutarque, Seneque, Montaigne.... Je vous recommande Don Quichotte, surtout ; quelqu'affliction que vous ayez, il vous conduira imperceptiblement à la joie....

» Il y a autant d'esprit (écrivait-il ailleurs, tome III de ses OEuvres, page 14,) dans les Ouvrages des auteurs espagnols que dans les nôtres ; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de Cervantès, en son Don Quichotte, que je puis lire, toute ma vie, sans en être dégoûté un seul moment. De tous les livres que j'ai lus, Don Quichotte est celui que j'aimerais mieux avoir fait. Il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantès a trouvé le moyen de se faire connaître l'homme le plus entendu qu'on se puisse imaginer.... Quévédo me paraît un auteur fort ingénieux, mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses Ouvrages, quand il lisait le *Don Quichotte*, que de les avoir su faire. »

ramener le sourire dans le cœur et sur les lèvres du mélancolique ; enfin, j'aurai élevé, à la mémoire de Cervantès, un monument digne de lui.

La collection des *OEuvres choisies* de Cervantès, sera composée,

1.° De la *Vie de Cervantès* ;

2.° De son *Don Quichotte*, suivi de l'*Examen critique* de ce célèbre Ouvrage ;

3.° De son beau roman de *Persilès et Sigismonde*, ou *les Pélerins du Nord*. Cet Ouvrage, à peine connu de nom dans notre littérature, est le dernier de Cervantès, et, de tous les siens, celui qu'il estimait le plus ;

4.° De ses *Treize Nouvelles*, y compris celle du *Mari trop curieux*, que j'ai ôtée du *Don Quichotte*, où, de l'aveu de Cervantès lui-même, elle était absolument déplacée.

Je ne donnerai point sa *Galatée*, joli roman pastoral, qu'il n'a que

commencé : d'ailleurs, Florian l'a traduite, achevée et embellie ; et il me semble impossible de faire, en ce genre, mieux que Florian.

Son *Voyage au Parnasse*, espèce de revue critique de tous les poëtes espagnols de son tems, n'a plus le piquant qu'il pouvait avoir alors. Ses *Comédies*, quoique pleines d'esprit et de beautés, se ressentent trop du mauvais goût théâtral de son siècle ; et ces deux Ouvrages ne m'ont pas paru devoir faire partie des *OEuvres choisies* de l'immortel Cervantès.

VIE
DE CERVANTÈS.

MICHEL DE CERVANTÈS-SAAVEDRA, naquit à Alcala de Hénarès, en Castille, le 9 Octobre 1547, de Rodrigue de Cervantès, et de Léonore de Cortinas.

Ses parens, nobles d'origine, mais sans biens, ne pouvant espérer de lui laisser de la fortune, l'envoyèrent à Madrid, à peine sorti de l'enfance, pour y faire ses études, sous le célèbre professeur Juan Lopès de Hoyos. Leur but était qu'il s'adonnât à la théologie, à la jurisprudence ou à la médecine, qui seules pouvaient le conduire à un état aisé dans le monde. Mais entraîné par ce penchant pour les vers, qu'il dit avoir senti dès ses premières années, il négligea, pour suivre

son goût favori, les connaissances qui lui auraient été plus profitables. Plusieurs passages de ses premiers écrits prouvent, que, pendant ses études, il assistait souvent, et qu'il prenait grand plaisir aux représentations des pièces du fameux Lopès de Ruéda, qu'on admirait alors à Madrid, comme l'auteur le plus ingénieux, et l'acteur le plus parfait de son tems. Il est probable que ce genre de divertissemens, si analogue au génie de Cervantès, contribua beaucoup à nourrir sa passion pour les vers, dont il paraît qu'il s'occupa très particulièrement, tant qu'il fut sous la direction du professeur Juan Lopès.

En 1568, Cervantès, dans sa vingt-deuxième année, et toujours aux études, était regardé, par Juan Lopès lui-même, comme le plus habile de ses élèves. On trouve, dans la relation de la pompe

funèbre de la reine Isabelle de Valois, publiée par ce professeur, des Stances sur la mort de cette princesse, et une Elégie sur le même sujet, adressées, au nom de tous les étudians, au cardinal de Spinosa, et composées par Michel de Cervantès, que Juan Lopès nomme, avec complaisance, sont disciple choisi et bien aimé.

Ces petits Ouvrages, les premiers qui parurent sous le nom de Cervantès, n'eurent et ne pouvaient effectivement avoir un grand succès. Il n'était pas né avec ce talent particulier qui seul fait les grands poëtes. On ne retrouve, dans aucun de ses ouvrages en vers, le génie supérieur, et le goût exquis qu'on admire dans tous ses écrits en prose. Abusé par le goût dominant de son tems, et par la manie versifiante, devenue presque générale en Espagne, il crut, mal à propos, que, pour

arriver à la célébrité dont le pressentiment l'inspirait sans doute, il fallait nécessairement briller dans la carrière à la mode; et il ne sut point se défendre de cette ambition trompeuse, qui perd ou égare tant d'hommes estimables, en dirigeant leurs efforts vers une destination qui n'est plus celle que la nature leur avait marquée.

L'art de faire des vers était alors le premier des talens, le talent par excellence; parce que les idées et l'expression ordinaires, étaient devenues trop faibles et trop froides pour l'esprit national, exalté par l'enthousiasme de la gloire militaire, par le goût renaissant des beaux arts, et par la galanterie chevaleresque, qui venaient de signaler la rivalité de François I.er et de Charles-Quint. Cervantès, avec une imagination vive et féconde, un cœur sensible, une ame

ardente, et le désir de se distinguer, était trop jeune alors pour pouvoir seul résister à l'impulsion générale vers la poésie, que, d'ailleurs, les plus éminens personnages du tems, estimaient et protégeaient d'une manière éclatante : il voulut imiter ceux qu'il voyait admirés ; et il ne fit que des vers, tant que son inexpérience l'empêcha de sentir qu'il était lui-même destiné à être admirable dans un autre genre, et à jamais inimitable.

Il a laissé, de sa première jeunesse, outre les deux petits Ouvrages publiés par son professeur, beaucoup de Stances, de Sonnets, et *Philène*, espèce de poëme pastoral, dont il parle avec complaisance dans son *Voyage au Parnasse*. Toutes ces productions, qu'il fit imprimer en 1569, lui avaient déjà mérité d'être compté parmi les poëtes espagnols. Mais, ni cet honneur précoce, ni la brillante érudition

qu'il devait à l'infatigable curiosité qui le porta toujours à tout lire, n'avaient encore amélioré sa fortune. La passion des vers est noble et louable, sans doute, sur-tout quand elle est vraiment inspirée par le génie; mais pour un jeune homme né dans l'indigence, la poésie est une véritable Sirène. Cervantès en fut la victime: il lui sacrifia les années de sa vie les plus précieuses, sans même songer aux occupations utiles, qui auraient pu lui procurer une existence aisée. Et quand, enfin, livré à ses seules ressources personnelles, la nécessité le força de calculer sa situation, il reconnut bientôt, mais trop tard, que la sagesse peut, en effet, rendre la pauvreté supportable; mais qu'elle ajoute nécessairement toujours à la rigueur des besoins, le regret d'avoir inconsidérément négligé le moyen de les prévenir.

Désabusé par sa misère; honteux et alarmé de se trouver sans état; dépité, peut-être, de ne pas voir ses premiers Ouvrages aussi bien accueillis qu'il s'en était flatté, Cervantès prit la résolution de quitter son pays, et de chercher fortune ailleurs. Il passa en Italie, à la fin de 1569. Pressé, probablement, par la misère à Rome, comme à Madrid, il y entra chez le cardinal Jules Aquaviva, qu'il servit, pendant quelques mois, en qualité de premier valet de chambre. Enfin, la guerre qui s'alluma, en 1570, entre une partie des princes chrétiens et le Grand-Seigneur, offrit à Cervantès l'occasion d'embrasser une profession plus honorable, plus digne de sa naissance, et sur tout plus convenable à la trempe mâle et vigoureuse de son caractère.

Le sultan Sélim, voulant enlever l'île de Chypre à la république de Venise, y avait envoyé une puissante armée; et les

Vénitiens, trop faibles pour repousser seuls une attaque imprévue aussi formidable, imploraient, de tous côtés, le secours des princes chrétiens. Le pape Pie V, s'empressa, le premier, de fournir une escadre et des troupes, dont il donna le commandement à Marc-Antoine Colonne, duc de Paliano. Ce fut sous les ordres de ce général, et sous les drapeaux du souverain pontife, que Cervantès fit ses premières armes. Il fut de l'expédition destinée à secourir l'île de Chypre, où les Infidelles avaient déjà formé le siége de Nicosie : expédition qui échoua totalement, à raison de la mésintelligence survenue entre les généraux chrétiens ; de sorte que les Turcs, après avoir emporté Nicosie, l'épée à la main, se disposèrent à tenter de nouvelles conquêtes.

Cette malheureuse opération fut immédiatement suivie de la campagne de 1571,

à jamais mémorable par la victoire complète que la flotte des princes chrétiens, commandée par Don Juan d'Autriche, remporta sur celle des Ottomans, dans le golfe de Lépante. Cervantès, à cette bataille, signala particulièrement sa valeur; mais il y fut blessé d'un coup d'arquebuse, qui lui fracassa le bras et la main gauches, et il en est resté grièvement estropié. On remarque, en plusieurs endroits de ses écrits, ses sentimens héroïques sur cette incommode et douloureuse blessure. On voit qu'il fut, toute sa vie, profondément pénétré de la noble et sainte pensée, que, s'il convient toujours à un homme de supporter les coups du sort, avec constance et résignation, c'est, sur-tout, à un soldat chrétien, quand les honorables cicatrices qu'il en porte, lui rappellent sans cesse les triomphes de sa patrie sur les ennemis de sa religion.

La flotte victorieuse vint, après la bataille, débarquer tous ses blessés à Messine. Quoique dans sa nouvelle intitulée le *Captif*, Cervantès ait rapporté les principaux événemens de la campagne de 1572, on croit, qu'à raison de sa blessure qui dut être longue et difficile à guérir, il ne servit point pendant cette année, et qu'il la passa toute entière à l'hôpital de Messine.

Malgré la perte de l'usage de sa main gauche, Cervantès, fier de ses premiers lauriers, et de l'éclat de la victoire de Lépante, n'en conçut que plus d'estime et de goût, pour la noble carrière qu'il avait si glorieusement commencée. Résolu de ne la plus quitter, il se rendit à Naples, si tôt que sa santé fut rétablie, et il s'y enrôla au service de Philippe II. Les événemens dérangèrent, dans la suite, sa résolution et ses projets; mais ils ne

changèrent jamais son opinion sur la noblesse et la prééminence du métier des armes. On voit souvent, dans ses écrits, qu'il s'honora toujours de sa qualité de soldat ; qu'il affectait même de ne pas porter d'autre titre.

Le 26 Septembre 1575, la galère du roi, *le Soleil*, sur laquelle il repassait de Naples en Espagne, fut attaquée et prise par le fameux Arnaute Mami, le corsaire le plus redoutable de son tems. La captivité à Alger, que les Espagnols regardaient alors comme le plus cruel de tous les malheurs possibles, devenait cependant, quelquefois, supportable pour ceux qui tombaient entre les mains de maîtres assez humains, ou assez intéressés pour ménager l'existence de leurs esclaves : mais la fortune refusa jusqu'à cette triste douceur au malheureux Cervantès, et voulut qu'il échût en partage à ce terrible

Mami lui-même. C'était un renégat albanais, ennemi mortel de tous les chrétiens, des Espagnols sur-tout. Il s'était signalé contr'eux par tant d'atrocités révoltantes, que, même parmi les Algériens, ce farouche corsaire passait pour un maître intraitable et trop cruel.

Une situation aussi accablante, et qui semble ne laisser aucune ressource au courage le plus déterminé, n'abattit cependant point celui de l'intrépide Cervantès. Loin d'être écrasé par l'horrible pesanteur de ses fers, sa grande ame lui fournit assez de force, pour oser entreprendre de les briser, au mépris des supplices effroyables qui menaçaient sa vie, et pour ne jamais se rebuter ni des dangers, ni des difficultés d'une pareille entreprise. On aurait peine à croire, on n'oserait rapporter, qu'un esclave estropié, toujours sans armes, et à demi garotté,

ait pu provoquer, plus d'une fois, la colère d'un maître aussi violent que le sanguinaire Mami, et le faire toujours impunément, s'il n'était avéré, par des témoignages incontestables, que Cervantès dut précisément sa conservation, à l'audace imposante de ses tentatives, et aux égards que ses ennemis même, ou, pour mieux dire, ses bourreaux, ne purent refuser à son inébranlable intrépidité.

Un officier Algérien, nommé Hassan, et renégat grec, avait, sur le bord de la mer, à trois milles d'Alger, un jardin qu'il faisait cultiver par un chrétien navarrois, son esclave. Ce Navarrois avait eu la constance d'employer plusieurs années à creuser, seul, et dans l'endroit le moins fréquenté du jardin, un souterrain qu'il avait fait aboutir au dehors, et qu'il destinait à réunir d'autres esclaves, en nombre suffisant, pour s'aider à profiter, tous

ensemble, des occasions de se sauver, que le voisinage de la mer pourrait leur présenter.

Cervantès, ayant eu connaissance de ce projet, parvint à s'évader de la maison de son maître, et se rendit le premier au souterrain, à la fin de Février 1577. Ses démarches habilement concertées, et l'espoir de la liberté, y appelèrent bientôt d'autres esclaves choisis. A la fin d'Août, de la même année, ils y étaient au nombre de quinze, tous Espagnols ou Majorquains, et tous hommes d'honneur et de résolution. La sûreté, la subsistance, le gouvernement de cette intéressante et malheureuse petite république souterraine, étaient confiés à la vigilance et à la sagesse de Cervantès, qui s'exposa souvent, seul, pour le salut de tous les autres. Il avait chargé le jardinier de surveiller, au dehors, contre les dangers d'être dé-

couverts. Un autre esclave, qu'on appelait le Doreur, et qui, à raison de son emploi chez son maître, pouvait aller et venir avec une certaine liberté, avait la commission de procurer, d'acheter les vivres, et de les porter secrètement au jardin. Il était, d'ailleurs, expressément défendu, à tous autres, de se montrer de jour hors du souterrain, et ce n'était jamais qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, que ces infortunés pouvaient sortir, pendant quelques heures, des entrailles de la terre.

Ils y avaient déjà passé, les uns près de six, les autres plus de quatre mois, sans que la Providence leur eût encore présenté la moindre occasion propice d'exécuter leur projet. Le génie de Cervantès, et l'espoir de la liberté, avaient toujours soutenu leur courage; mais leurs forces épuisées, ne pouvaient presque

plus suffire contre les incommodités et l'intempérie de leur retraite, quand enfin, au commencement de Septembre, le rachat d'un esclave Majorquain, nommé Viane, qui devait bientôt retourner librement dans sa patrie, leur suggéra l'idée d'un plan de délivrance, d'un succès assez probable pour ranimer leur courage et leur constance. Ce Viane était homme d'honneur, courageux, serviable, excellent marin, et il connaissait parfaitement les côtes d'Alger. Cervantès, au risque de périr dans les supplices, trouva moyen de s'aboucher avec lui, et de le déterminer à servir les malheureux esclaves du souterrain. Il fut arrêté que Viane se chargerait d'une lettre de Cervantès, par laquelle ils imploreraient tous l'assistance du vice-roi de Majorque; et qu'il reviendrait lui-même les prendre, secrètement, sur un petit bâtiment qu'ils espéraient

obtenir de la générosité chrétienne de ce seigneur.

En effet, dès le 28 Septembre, au soir, Viane, fidelle à sa parole, était de retour, et à la hauteur d'Alger, avec un brigantin que le vice-roi s'était empressé de lui confier; et si tôt que la chûte du jour lui permit d'approcher, sans craindre d'être aperçu, il manœuvra si heureusement, et avec tant de précision, qu'il aborda à peu de distance du souterrain. Quelques instans encore, et sa généreuse entreprise allait être couronnée du succès désiré; mais la Providence en avait ordonné tout autrement.

Le bâtiment touchait terre; Viane, plein d'ardeur et de joie, s'élançait sur le rivage pour voler au souterrain, lorsque quelques Maures, en passant, par hasard, aux environs, aperçurent le brigantin, et un homme qui en débarquait. Les cris

perçans et continus que jetèrent ces barbares, pour répandre l'alarme et appeler les gardes-côtes, que Viane savait disposés de manière à pouvoir se réunir très-promptement sur lui, le déterminèrent à reprendre aussitôt le large, pour éviter d'être assailli, avant d'avoir pu remplir sa mission ; et, pour ne pas perdre ses frères, en voulant les sauver avec trop de précipitation, il s'éloigna dans l'intention de faire une autre tentative, mais de la différer de quelques jours, afin de donner le tems d'oublier l'alerte qu'il venait de causer sur la côte. Pendant ce tems là, Cervantès et ses compagnons, ignorant que Viane fût si près d'eux, l'attendaient avec confiance, s'animaient et se félicitaient mutuellement de leur prochaine délivrance. Mais la fortune, par un second coup bien plus atroce encore, et qu'ils étaient loin de prévoir, allait les arracher

pour jamais au zèle de leur libérateur, au moment même où il était enfin parvenu à leur tendre les bras presque corps à corps.

Le Doreur, cet esclave que Cervantès avait mis dans tous ses secrets; qui avait, jusqu'alors, été si utile, si zélé pour les communs intérêts, n'était, malheureusement, qu'un de ces fourbes consommés, qui ont le cruel talent d'inspirer de la confiance, en se couvrant adroitement des dehors de la candeur et de la probité. Il était né à Mélille, chrétien et sujet du roi d'Espagne; mais sans foi, sans honneur, sans principes, son ame était infectée de tous les vices, de la cupidité, sur-tout. Jeune encore, cette ignoble passion l'avait fait apostasier; quelques années après, elle l'avait ramené à sa première religion: ce fut encore elle qui, cette fois, l'entraîna à renier son Dieu,

et, en même-tems, à livrer ses malheureux compagnons; croyant, sans doute, par cette double trahison, signaler doublement son zèle contre les Chrétiens, et de manière à mériter des Infidelles une récompense double de celle qu'il eût pu obtenir pour une seule de ces deux infamies.

Le traître était trop bien informé de l'état des choses, pour ignorer que Viane ne pouvait tarder de paraître; peut-être, même, avait-il eu connaissance de l'alarme nocturne donnée sur la côte, et jugeait-il qu'elle n'avait pu être causée que par Viane. Quoi qu'il en soit, jugeant que pour peu qu'il différât, il pourrait échapper une belle et rare occasion de faire fortune chez les Algériens, le 30 Septembre, le surlendemain du jour de l'apparition de Viane sur la côte, il se présenta devant le roi, pour y déclarer,

formellement, le désir d'embrasser la religion de Mahomet; et, sous prétexte de manifester la sincérité de sa vocation, par un service agréable au saint Prophète et utile au roi, il dénonça les quinze esclaves cachés, le lieu de leur retraite, et tout ce qu'il savait de leur complot, dont il déclara Cervantès, l'auteur, le chef et le principal agent.

Le roi, furieux de l'attentat et charmé de la découverte, envoya, sous la conduite du délateur, et à l'instant même, une troupe de soldats, avec ordre de ramener tous les fuyards, Cervantès surtout, pieds et poings liés. Surpris dans leur souterrain, et hors d'état de faire résistance, ils furent chargés de chaînes, tous, et traînés au palais.

Cervantès toujours intrépide pour lui-même, mais redoutant, pour ses compagnons, les premiers mouvemens de la

colère du roi, osa les provoquer sur sa propre tête. *Si c'est un crime à tes yeux*, lui dit-il fièrement, si tôt qu'il se vit à portée d'en être entendu, *d'avoir cherché à briser nos fers, je suis le seul coupable. Épargne mes frères; tu le dois, puisque c'est moi qui les ai séduits.... et livrés à la discrétion du traître qui nous a vendus.* Le roi surpris, touché, sans doute, d'une si noble audace, se borna, pour le moment, à les faire mettre tous au cachot; à la réserve de Cervantès, qu'il retint au palais, sous forte garde, sous prétexte qu'il avait à l'interroger, pour aprofondir toutes les circonstances du complot, avant de prononcer sur le sort des coupables.

Tout barbare qu'il était, le roi répugnait à faire périr Cervantès; mais il sentait que, sans une injustice par trop criante, il ne pouvait faire grâce au plus

coupable, et punir les autres. Retenu par cette considération, conseillé d'ailleurs par sa cupidité naturelle, qui l'emportait encore sur sa cruauté, le roi ne songea bientôt plus qu'à tirer de l'argent de l'événement. Il savait que le père George Olivar, trinitaire, abbé de Va ence, actuellement à Alger, et chargé du rachat des captifs, pour la couronne d'Arragon, passait pour l'ami particulier de Cervantès. Il crut pouvoir profiter de l'intérêt que, dans la circonstance, ce religieux ne manquerait pas de prendre à la conservation de Cervantès, pour déterminer et accélérer son rachat, et, sur-tout, pour mettre sa liberté à un haut prix, qu'il espérait trouver moyen de s'approprier. Dans cette vue, après plusieurs interrogatoires rigoureux, et beaucoup de menaces, que Cervantès soutint avec sa fermeté ordinaire, sans charger un seul

de ses compagnons, le roi confisqua tous les délinquans à son profit, sous le prétexte que c'était à lui à en faire une justice tellement sévère, que, du moins, elle pût, à l'avenir, intimider et contenir tous les esclaves de l'Etat.

Mais cette prétention lui ayant été contestée par Hassan, par Mami, et par deux autres, assez puissans aussi pour faire écouter leurs représentations, il ne put se refuser à restituer quatre de ses prisonniers. Le malheureux Navarrois fut rendu à son maître, qui le fit pendre par un pied. Cervantès rentra sous le joug du farouche Mami, qui, jugeant probablement que la mort ne pouvait assez punir un homme qui la provoquait avec tant d'audace et d'intrépidité, prit le parti de le laisser vivre, mais pour lui rendre l'esclavage plus douloureux que jamais.

Le père Haëdo, dans son *Histoire*

d'Alger, plusieurs autres écrivains, et Cervantès, lui-même, s'accordent à dire, qu'il y aurait de quoi faire une longue et curieuse histoire, de sa conduite chez les Algériens, et des tentatives singulières qu'il osa faire pour s'échapper des mains du cruel Mami. Mais ces intéressantes particularités ne sont point parvenues jusqu'à nous; et nous aurons, probablement toujours, le regret de ne pouvoir suivre, pas à pas, cet homme extraordinaire, pendant sa longue et laborieuse captivité. On sait seulement, que plus Mami le tourmenta, plus Cervantès montra de constance et d'ardeur à vouloir briser ses chaînes: que, quatre fois, il se vit au moment d'être empalé ou brûlé vif; et que, ni l'aspect de la mort, ni l'appareil des supplices, ne purent jamais le contraindre à porter docilement ses fers; qu'enfin, las et irrité d'employer continuellement,

et toujours en vain, les seuls misérables petits moyens de ruse et clandestins, auxquels sa position semblait le borner, il osa concevoir le projet audacieux de faire révolter tous les esclaves chrétiens, et de se mettre à leur tête pour attaquer ouvertement leurs mortels ennemis, réduire Alger sous la domination espagnole, et détruire à jamais ce redoutable repaire de pirates et de bourreaux.

Mais cette incroyable conspiration n'en vint pas jusqu'à la catastrophe. La faiblesse de quelques conjurés, effrayés des dangers et des difficultés de l'entreprise, la fit découvrir avant le moment fixé pour l'exécution. Cependant Cervantès, reconnu pour en être l'auteur et le chef, ne daignant pas même la désavouer, ne fut point mis à mort! Ses maîtres inhumains, bravés, offensés, menacés, ne purent s'empêcher d'admirer son courage, au

point de se trouver forcés de respecter sa vie ! *Qu'on le garde bien*, dit le roi ; *tant que ce brave estropié sera en lieu sûr, je réponds de ma ville, de mes vaisseaux et de nos esclaves.* Tel est sur tous les hommes, même les plus féroces, l'ascendant des vertus et de l'intrépidité réunies ! tel est l'effet, toujours prodigieux, de ce caractère imposant, que la nature s'est réservée d'imprimer, elle-même, sur le front des véritables héros, et que tant d'indignes favoris de la fortune s'efforcent, en vain, d'obtenir de l'éclat fastueux et de la fausse grandeur dont ils s'environnent.

Frappé, néanmoins, du caractère entreprenant de Cervantès, le roi en conçut bientôt assez d'inquiétude, pour ne se point croire en parfaite sûreté, tant qu'il n'aurait pas lui-même, en son pouvoir, ce dangereux esclave ; et, comme il avait

déjà tenté inutilement de se l'approprier lors de l'événement du souterrain, il prit le parti de l'acheter du capitaine Mami, espérant, d'ailleurs, bénéficier, tôt ou tard, sur sa rançon : après bien des pourparlers, le marché se conclut moyennant cinq cens écus d'or, et Cervantès, enfin, appartint au roi, qui le traita toujours avec beaucoup d'égards et de douceur; mais il fut désormais resserré très-étroitement, et gardé à vue dans le bagne du prince.

Cervantès, malgré ses efforts continuels pour arracher sa liberté des mains des infidelles, n'avait point négligé le moyen, beaucoup plus sûr, de se la procurer par la voie du rachat. Par suite des démarches qu'il avait pu tenter, sa mère devenue veuve, et Dona Andréa de Cervantès, sa sœur, vinrent, en Juillet 1579, à Madrid, remettre aux pères Juan Gil

et Antonio de la Vella, trinitaires, chargés du prochain rachat des captifs, à Alger, une somme de trois cents ducats, qu'elles étaient parvenues à ramasser de la vente de tout ce qu'elles possédaient.

Ces pères, arrivés à Alger, à la fin de Mai 1580, s'empressèrent effectivement de traiter du rachat de Cervantès. Mais, comme il appartenait au roi, qui, d'ailleurs, en voulait mille écus, pour doubler le prix qu'il en avait payé au capitaine Mami, cette affaire souffrit beaucoup de difficultés : probablement, même, elle aurait échoué, sans une circonstance imprévue qui survint, heureusement, en faveur de Cervantès. Le Grand-Seigneur ayant, sur ces entrefaites, conféré le royaume d'Alger à Jaffer Bacha, le roi Azan, rappelé, se trouvant dans la nécessité de se rendre très-promptement à Constantinople, rabattit alors à 500 écus

la rançon de Cervantès. Mais pour manifester qu'il n'entendait en rien diminuer, il affecta la résolution de l'emmener à sa suite, et le fit embarquer sur sa galère. Le père Juan Gil, touché et alarmé des nouveaux dangers qui menaçaient le malheureux Cervantès, se détermina, le 19 Septembre 1580, à compléter la rançon exigée, au moyen de quelques fonds destinés à d'autres rachats, qu'il prit sur lui de différer, et il le délivra. Le même jour, le roi Azan mit à la voile pour Constantinople ; et Cervantès, remis à terre, y demeura, en pleine liberté, jusqu'au moment de pouvoir repasser en Espagne, où, enfin, il arriva dans les premiers jours de l'année 1581, après plus de onze ans d'absence, dont cinq dans les fers des Algériens.

A peine rendu à sa patrie et au repos, Cervantès sentit renaître toute son incli-

nation pour la poésie et les lettres. Le sacrifice qu'il s'était vu forcé d'en faire à sa fortune, ne lui ayant valu que des tribulations continuelles, sans aucun dédommagement, la raison semblait alors autoriser son goût, et lui désigner la carrière littéraire, comme la seule où il pût trouver les moyens de subsister sans compromettre désormais cette indépendance qu'il avait si ardemment désirée.

Le premier Ouvrage connu, sorti de sa plume, depuis son retour en Espagne, fut *Galatée*, roman pastoral, qu'il fit imprimer à Madrid, en 1584. Cervantès y peint, avec ces grâces qui ne sont qu'à lui, les mœurs et les occupations champêtres des bergers, qu'il suppose habiter les rives du Tage et du Hénarès. L'amour, suivant le goût dominant du tems, anime toutes les parties de ce tableau délicieux, où l'on ne sait qu'admirer le plus, de

l'heureuse imagination du peintre, ou de sa touche brillante et gracieuse. On croit que l'amour inspira cette jolie production à Cervantès, et qu'il prit pour modèle de l'aimable bergère Amarillis, une maîtresse adorée, dont il voulait fléchir les rigueurs, par cet ingénieux et immortel hommage; que lui-même, sous le nom de Damon, y manifeste, à la faveur de ce double déguisement, les sentimens que la sévérité des mœurs d'alors, et la timidité que devait lui donner sa situation, ne lui auraient peut-être pas permis d'exprimer, ni avec autant d'énergie, ni d'une manière aussi flatteuse pour celle qui en était l'objet.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, du moins est-il constant, que le 12 Décembre 1584, c'est-à-dire, immédiatement après l'impression de sa *Galatée*, Cervantès épousa, à Esquivias, Catherine

Palacios de Salazar, demoiselle de l'une des plus nobles familles de cette ville, mais aussi peu fortunée que lui.

Le mariage de Cervantès ne fit que multiplier ses besoins, et les lui rendre plus douloureux encore. Ce lien, si séduisant pour l'imagination des amans, devient toujours pénible pour les époux indigens. Cervantès éprouva bientôt, qu'en dépit de l'amour et de la philosophie, les soucis, inséparables de l'extrême pauvreté, troublent nécessairement le calme du cœur, et qu'ils empoisonnent les plus douces jouissances d'un ménage heureux d'ailleurs. Pressé par sa situation, il pensa que la carrière d'auteur dramatique, pourrait lui devenir assez lucrative pour fournir à ses besoins, sans être forcé de leur sacrifier son indépendance; et il fit une trentaine de comédies, dans l'espace d'environ dix ans, qu'il

paraît avoir consacrés uniquement à ce genre d'occupation. Elles réussirent assez heureusement, à Madrid, pour le faire subsister pendant ces dix années. Malgré ce succès, il cessa de travailler pour le théâtre, vers l'an 1595, à peu près à l'époque où le fameux Lopès de Véga, commençait à s'y faire connaître avantageusement.

Quoiqu'il ne reste aucune notion bien précise des motifs qui déterminèrent Cervantès à quitter la carrière du théâtre, on croit que ce ne fut que pour prendre quelqu'emploi plus profitable, ou moins ingrat que son métier d'écrivain ; et que les devoirs de son nouvel état, ne lui permettant plus d'habiter Madrid, il ne se jugea plus assez à portée de faire valoir ses pièces, pour en hasarder de nouvelles. Un Sonnet qu'il composa, comme témoin oculaire, sur l'alarme et les mouvemens

causés, en Andalousie, par la descente des Anglais, à Cadix, sous les ordres du comte d'Essex, prouve qu'en Juillet 1596, il habitait Séville. Un autre Sonnet, très-connu, prouve aussi qu'il y était encore à la fin de 1598, lors de la mort de Philippe II. Et comme Cervantès, lui-même, estimait beaucoup ce dernier Sonnet; comme, d'ailleurs, cette pièce est la principale preuve historique du séjour de Cervantès à Séville, pendant plusieurs années, il est à propos de rapporter ici l'événement, assez singulier, qui donna lieu à cette heureuse petite production.

De tout tems, Séville s'est distinguée par sa magnificence et par une sorte de vanité, sur ce point, qui lui est vraiment particulière. La mort de Philippe II présentant, à cette cité superbe, une grande et rare occasion de faste, le Corps de ville, pour célébrer la pompe funèbre,

ordonnée par le nouveau monarque, en l'honneur de son prédécesseur, fit élever le plus énorme et somptueux catafalque qu'il fût possible d'imaginer. Le 24 Novembre, on commença les préliminaires des obsèques, en présence du Corps municipal, de celui de l'Audience royale, et du saint tribunal de l'Inquisition, qui y assistèrent en grande cérémonie. Le lendemain était le jour destiné à la célébration de la messe solennelle : mais elle était à peine commencée, qu'il s'éleva une violente altercation, entre le corps de l'Audience royale et celui de l'Inquisition, au sujet du droit que s'était arrogé le président de l'Audience, de faire draper en noir son siége particulier. Ce magistrat n'ayant pas cru devoir céder aux premières réclamations, la dispute s'aigrit et s'échauffa, de part et d'autre, au point que le saint tribunal, sans avoir

égard ni au lieu, ni à la solennité et à l'objet de la cérémonie, lança, sur ses adversaires, une excommunication si terrible, si fulminante, que le célébrant, effrayé et contraint, fut forcé de descendre précipitamment de l'autel, et d'aller achever sa messe dans la sacristie, pendant que les deux corps irrités verbalisaient, protestaient, requéraient, et prenaient acte sur acte l'un contre l'autre. Cette scène bruyante et tumultueuse, après avoir duré une partie de la journée, fut enfin calmée par la médiation du marquis François de Guzman. Ce seigneur, au milieu du désordre général, eut le bonheur de trouver un tempérament, qu'il parvint à faire agréer de tous les intéressés. La sainte Inquisition consentit à révoquer ses excommunications, et à déposer son tonnerre ; le président, à suspendre sa prétention, et le Corps de

ville à différer les cérémonies funèbres, jusqu'à ce que le roi eût prononcé sur les raisons, que, suivant la capitulation, chacun se réserva la liberté de faire valoir, contradictoirement, en Cour. Malgré l'extrême activité des deux parties, à la poursuite de cette affaire, la décision du monarque n'arriva qu'à la fin de Décembre; en sorte que le catafalque, originairement destiné à durer deux jours, resta sur pied pendant cinq semaines; et que le peuple de Séville, eut tout le tems de s'enivrer de l'éclat de cette fastueuse merveille. Les hyperboles vaniteuses et gigantesques, auxquelles elle donna lieu, provoquèrent l'enjouement de Cervantès, et firent éclore son fameux Sonnet, où, tout en rendant sincèrement hommage à la magnificence et à l'auguste destination du catafalque, il a l'art de ridiculiser la gloriole des habitans de Séville, en

n'employant, pour le vanter, que les expressions emphatiques, les images excessives, le ton de jactance, et, jusqu'à l'accent local, particuliers à cette capitale. Il touche si finement sur la puérilité de la rixe, qui a causé la durée extraordinaire du catafalque, que l'ironie pouvait, en cas de besoin, être reniable. Enfin, il caractérise, plaisamment, jusqu'à cette colère risible des fanfarons andaloux, qui s'exhale ordinairement en menaces spadassines, qu'ils sont bien loin d'oser effectuer.

La date des événemens qui occasionnèrent les deux Sonnets qu'on vient de citer, ne peut laisser le moindre doute sur la résidence de Cervantès à Séville, depuis l'an 1595, jusqu'en 1599. On retrouve, d'ailleurs, dans sa nouvelle intitulée: *Rinconet et Cortadille*, des tableaux si vrais du caractère et des mœurs

des habitans, de toutes les classes, de cette grande ville, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître la touche d'un observateur exact, qui les a long-tems fréquentés. Plusieurs passages de ses écrits, indiquent qu'à son retour de Séville, il séjourna, quelque tems, à Tolède. C'est dans cette dernière ville qu'il feint d'avoir fait la trouvaille de la majeure partie du manuscrit de l'arabe Benengely, qu'il suppose l'historien de Don Quichotte. On juge aussi, d'après ce qu'il dit dans ses *Nouvelles* de l'antique ville de Cordoue, qu'il y avait assez vécu et observé, pour en parler pertinemment. On ignore quelles fonctions le faisaient ainsi voyager, et stationner en divers endroits ; mais il paraît qu'elles lui laissaient peu de loisirs, puisque, malgré la fécondité de sa plume, on ne voit pas qu'il ait rien mis au jour, pendant les dix an-

nées qui suivirent son départ de Madrid, en 1595.

C'est à un séjour que Cervantès fut encore obligé de faire dans la Manche, après avoir quitté Séville, que nous devons son admirable *Don Quichotte*. On voit qu'il connaissait parfaitement cette province, et qu'il en avait observé jusqu'aux particularités locales un peu remarquables, telles que les étangs de Ruidéra, la Caverne qu'il a rendu fameuse, sous le nom de Caverne de Montésinos, les Moulins à foulon, le port Lapice, et les autres lieux où il a placé la scène d'une partie des aventures de son héros. Chargé, on ne sait de quelle commission, dans un de ses villages, qu'on appelle *la Argamasilla*, il y encourut la disgrace des habitans, qui lui cherchèrent querelle, et parvinrent à le faire jeter en prison. Ce fut dans cette incommode

et triste habitation, qu'il composa la première partie du *Don Quichotte.* La longueur de cet Ouvrage, qu'il paraît avoir écrit, en entier, dans sa prison, indique le long tems qu'il y resta, et combien il dut y souffrir de la brutalité de ses rustres persécuteurs. Quoi qu'il en soit, ce fut pour s'en venger, qu'il fit naître chez eux les ridicules personnages, qui, depuis, ont fait sa gloire, et immortalisé son nom et son génie.

Telle fut l'origine de la première partie du *Don Quichotte,* qui fut imprimée à Madrid, en 1605. Cervantès en connaissait bien tout le mérite; mais il ne se dissimulait pas, qu'à raison du goût dominant actuel, cet Ouvrage était de nature à ne réussir que lentement, et à travers les plus grandes difficultés. La lecture des livres de chevalerie, était, alors, la seule qui plût à la multitude

oisive ou ignorante ; tandis que, d'un autre côté, elle était, plus que jamais, censurée et sévérement blâmée par les hommes éclairés et judicieux. Plusieurs écrivains estimables ne cessaient de s'élever contre ces extravagantes productions. Le savant auteur du *Dialogue des Langues*, sur-tout, venait de les anathématiser, en les dénonçant comme le plus dangereux de tous les obstacles qui contrariaient alors les progrès des lumières et du bon goût. Il se citait lui-même en exemple et en preuve, puisqu'il confessait, qu'en dépit de sa raison, il avait pris tant de plaisir à ce genre de lecture, pendant les dix plus précieuses années de sa vie, qu'il n'avait jamais pu s'occuper de celle d'aucun ouvrage utile ou instructif. Cervantès avait trop de sagacité pour ne pas sentir que, dans un moment où les livres de chevalerie étaient

ainsi dévorés par le gros de la nation, et rigoureusement honnis par tous les gens de goût, le titre seul de son Ouvrage, allait le faire repousser des uns et des autres : des lecteurs ordinaires, parce que, d'un chevalier de la Manche, burlesquement titré et annoncé, ils ne pourraient s'attendre à ces aventures merveilleuses, à ces prouesses impossibles, qu'ils recherchaient avec tant d'avidité : et des gens sensés ou éclairés, parce que la seule qualité de chevalier errant, allait leur présenter, dès le premier coup d'œil, l'idée d'une production du genre de celles qu'ils méprisaient, ou qu'ils réprouvaient avec tant de raison. Il jugeait donc, que, quand même l'engouement chevaleresque lui procurerait d'abord quelques curieux, ce ne pourrait être que de ceux qui n'avaient ni le discernement, ni les lumières nécessaires pour pénétrer le véritable

esprit de son Ouvrage : et que, pour espérer d'être lu par les gens en état de l'apprécier, il fallait nécessairement trouver moyen de les prévenir, que ce prétendu livre de chevalerie, n'était, au fond, que la plus puissante critique possible, contre le goût dominant en faveur de ces sortes de productions. D'après cette judicieuse réflexion, Cervantès conclut qu'il était indispensable de ne publier son *Don Quichotte*, que sous la protection d'un grand, dont la réputation et le mérite personnel, fussent une recommandation capable d'appeler, d'abord, sur l'Ouvrage, l'attention de la partie saine et éclairée des lecteurs.

Le duc de Bekjar, qu'il crut devoir choisir pour son Mécène, fournit, lui-même, la première preuve de la justesse des conjectures de Cervantès. Sur le seul énoncé du titre de l'Ouvrage, il en refusa,

positivement, la dédicace; en alléguant qu'il croirait compromettre sa réputation, s'il permettait que son nom parût à la tête d'un roman de chevalerie. Cervantès, bien assuré que le duc changerait d'avis, quand il serait mieux instruit, ne s'obstina point à lui arracher son consentement, à force de sollicitations : il parut, au contraire, souscrire docilement aux motifs de ce seigneur; mais en lui demandant, pour dédommagement de son refus, la permission de lui lire, le soir même, seulement un chapitre de l'Ouvrage en question. Le duc ne voulut point se refuser à une complaisance qui ne pouvait avoir aucunes conséquences; et cette ingénieuse manœuvre de Cervantès, eut tout le succès qu'il en attendait. Un cercle nombreux se forma autour de lui, à l'heure convenue; et l'on prit tant de plaisir, tant d'intérêt au premier cha-

pitre, qu'immédiatement après on demanda le second, puis le troisième; et que la curiosité croissant avec la satisfaction, à mesure que la lecture avançait, on ne consentit à cesser d'entendre, que, lorsqu'après plusieurs soirées consécutives, il ne resta plus rien à lire. Les acclamations alors devinrent unanimes. Le duc, surtout, combla d'éloges l'ingénieux auteur; et, enchanté de l'Ouvrage, ce fut avec transport qu'il en accepta la dédicace, qu'il avait dédaignée et rejetée quelques jours auparavant.

Cette scène, si glorieuse pour celui qui avait su en prévoir et en mériter le résultat, prouve l'empire du génie, sur tous les hommes éclairés et raisonnables; malheureusement, il ne s'étend pas jusques sur ces sots qui sont, d'ailleurs, pétris d'orgueil et de jalousie; et Cervantès, presqu'à l'instant même de son triomphe,

se vit arracher, par l'envie, les fruits qu'il avait lieu d'espérer de sa victoire sur le duc de Bekjar. Il y avait, chez ce seigneur, un de ces religieux, sournois et hautains, qui savent, presque toujours la faveur des égards déférés à leur caractère de prêtre, parvenir à régenter jusqu'aux opinions les plus étrangères à l'objet de leur admission chez les grands. Il n'avait point assisté à la lecture du *Don Quichotte;* mais, survenant au moment où tous les applaudissemens se réunissaient sur Cervantès, l'aspect d'un homme heureux, loué, et méritant, sans doute, de l'être, lui parut insupportable. Il trouva mauvais, que, sans son autorisation, des personnes dont il soignait les intérêts spirituels, eussent jugé, favorablement, sur-tout, un Ouvrage destiné au public. Il prétendit, contre le sentiment unanime de ceux qui venaient de l'entendre, que le

sujet seul de l'Ouvrage déposait suffisamment contre l'auteur, qu'il osa se permettre d'injurier grossièrement; enfin, il poussa l'indécence jusqu'à blâmer, avec emportement, les témoignages d'estime et de bienveillance que le duc prodiguait à Cervantès.

On ne sait ce que notre spirituel et sage auteur répondit à d'aussi fatigans propos; mais on croit que c'est pour s'en venger, en livrant aux huées et au mépris de la postérité, les prêtres de l'espèce de celui-ci, que, dans la deuxième partie du *Don Quichotte*, il introduit une scène, à peu près semblable, chez le duc et la duchesse qui accueillirent ses deux aventuriers; et que le pédant ecclésiastique, qu'il y fait jouer un rôle si insolent et si sot, a été modelé, exactement, sur celui dont il eut tant à se plaindre chez le duc de Bekjar.

Quoi qu'il en soit, il paraît constant que le duc, subjugué par le fougueux religieux, et trop faible pour avoir une volonté indépendante, ne protégea nullement Cervantès, comme pourtant il l'aurait dû, puisque la dédicace de l'immortel *Don Quichotte* lui est restée. Du moins, est-il certain que Cervantès qui se complut toujours à exalter, dans ses Ouvrages, les moindres bienfaits de ses protecteurs ou de ses amis, et qui fut le plus reconnaissant des hommes, n'a plus, une seule fois, rappelé, dans ses écrits, le nom du duc de Bekjar : d'où l'on conjecture, avec beaucoup de fondement, que ce prétendu Mécène ne lui fut jamais d'aucun secours.

Le *Don Quichotte* fut accueilli, par le public, précisément comme Cervantès l'avait prévu. Les sots et les ignares le décrièrent, parce qu'ils n'y trouvèrent

rien d'approprié à leur goût ; et les amateurs éclairés ne daignèrent pas même s'apercevoir qu'il existât un nouveau livre de chevalerie. En sorte que le monument littéraire, qui devait à jamais honorer et illustrer la nation espagnole, en fut, d'abord, généralement méconnu, maltraité ou méprisé.

Mais Cervantès ne se découragea point. Il savait que, pour réussir, il fallait absolument parvenir à exciter la curiosité de ceux qui dédaignaient son Ouvrage, sans le connaître, et à aiguiser la sagacité de ceux qui le lisaient sans le comprendre. Dans cette double vue, après s'être bien-convaincu, qu'il n'avait rien à espérer de son faible et froid Mécène, il imagina de faire, lui-même, contre le *Don Quichotte*, une espèce de critique anonyme, qu'il publia sous le titre de *Buscapié*. Cette singulière petite pièce est devenue

si rare, que, dans ces derniers tems, on a douté qu'elle eût jamais existé, et qu'on en douterait encore, sans le succès des recherches faites, à ce sujet, en 1775, par l'Académie espagnole, sous la protection du gouvernement. On sait, aujourd'hui, que l'auteur du *Buscapié* disait, d'abord, en substance, que *persuadé, comme tous les connaisseurs sensés, que* l'Histoire de Don Quichotte de la Manche, *nouvellement publiée par Michel de Cervantès, ne pouvait être qu'une de ces productions communes, si justement réprouvées par les gens de goût, il ne se la serait, probablement, jamais procurée, si, un jour, il ne se fût trouvé très-embarrassé de tuer le tems. Qu'y ayant remarqué, parmi beaucoup de scènes puériles, quelques passages vraiment comiques, rendus en assez bon espagnol, il avait été tenté de les revoir; et, qu'à la*

seconde lecture, moyennant un peu plus d'attention, il avait reconnu, avec beaucoup de surprise, que ce qu'il avait d'abord pris pour des platitudes puériles, pouvait bien être autant de traits dirigés contre des personnages, qu'un peu de sagacité ferait aisément reconnaître par ceux qui étaient au courant de la ville, de la cour et des événemens du siècle. L'auteur anonyme entrait ensuite dans le détail énonciatif des divers passages du *Don Quichotte*, qu'il avait soupçonnés; mais il s'expliquait avec tant d'adresse et d'ambiguité, que sans faire apercevoir qu'il y mît de la circonspection, il ne laissait échapper aucunes indications suffisantes pour diriger les applications sur telles ou telles personnes particulièrement.

Rien, peut-être, n'a jamais si bien prouvé la justesse d'esprit de Cervantès, et la profonde connaissance qu'il avait du

cœur humain, que cet ingénieux moyen d'exciter l'attention générale qu'il désirait sur son Ouvrage. Il savait que par tout où règne l'amour-propre, domine, infailliblement aussi, le secret désir de découvrir et de pouvoir blâmer, chez autrui, les défauts ou les ridicules dont on se croit exempt : que, par cette raison principalement, presque tous les hommes sont fortement enclins à la satire ; et qu'elle les flatte et les intéresse, surtout, quand ils la voient tomber sur celui que le sort a favorisé de quelqu'avantage éminent, parce qu'alors elle semble les dédommager, en quelque sorte, de leur infériorité.

En effet, la critique anonyme paraissant imputer à Cervantès une mordacité, qui est presque toujours répréhensible sous quelque aspect, elle fut bien reçue de tous les écrivains et beaux esprits,

ses rivaux ou ses ennemis, parce qu'ils espéraient y découvrir des moyens de lui nuire : elle fut également bien accueillie du public, parce que chacun se flatta de pénétrer, mieux que tout autre, les allusions qu'elle semblait indiquer à la curiosité et à la sagacité du lecteur. Et, comme elle ne donnait que des notions vagues et insuffisantes, il fallut y suppléer en lisant le *Don Quichotte* même ; les uns, pour y trouver moyen de susciter des querelles et des tracasseries à Cervantès, en dévoilant les insultes déguisées, dont on semblait le soupçonner, contre d'éminens personnages ; les autres, pour y reconnaître les objets de ses traits satiriques, et se divertir aux dépens de ceux qu'il ridiculisait. Mais il en résulta, seulement, qu'alors le *Don Quichotte* fut lu et relu de tout le monde, sans que personne pût y trouver de quoi confirmer,

ou démentir les insinuations de l'anonyme prétendu ; et que les lecteurs, assez intelligens pour pénétrer le véritable esprit de l'Ouvrage, en reconnurent enfin toutes les beautés. Bientôt il fut généralement admiré ou jalousé ; les éditions s'en multiplièrent rapidement, et se répandirent au dehors avec un succès, jusqu'alors, sans exemple.

Cependant, malgré les applaudissemens de toute l'Europe, Cervantès ne trouva, dans sa patrie, que des admirateurs sans reconnaissance, ou des jaloux furieux de sa gloire. Devenu plus malheureux encore, en raison de ses succès, les persécutions, de toute espèce, se multiplièrent sur lui à mesure qu'augmentait la réputation de son Ouvrage. Il eut à supporter une prodigieuse quantité de critiques injurieuses, tellement absurdes, si forcenées, que, sans le zèle vrai-

ment patriotique des bons citoyens qui, depuis, ont pris à tâche d'anéantir jusqu'aux vestiges de ces scandaleuses rapsodies, on serait, aujourd'hui, fondé à croire, que l'Espagne, alors barbare, se piquait d'éconduire brutalement les Muses, et d'étouffer le génie et les talens.

Cervantès fait mention, dans ses divers Ouvrages postérieurs, de quelques-unes de ces plates méchancetés. On lit, dans sa *Suite du Voyage au Parnasse*, qu'un jour, pendant sa résidence à Valladolid, on apporta chez lui une lettre, à son adresse, dont sa nièce, qui la reçut, paya un demi-réal de port; et qu'il n'y trouva qu'un mauvais Sonnet contre le *Don Quichotte*. *Ce sonnet*, dit-il, *était si traînant, si insipide, que, véritablement, il n'y avait pas de quoi me dédommager de mes dix-sept maravédis.* On cite ce passage au nombre des preuves qui constatent,

que, toujours manquant du nécessaire, il était venu, peu de tems après l'impression du *Don Quichotte*, s'établir à Valladolid (où la cour de Philippe III, résida depuis le mois de Janvier 1601, jusqu'en Février 1606), pour tâcher d'obtenir, en considération de ses anciens services militaires, et de ses travaux littéraires, un emploi qui pût l'aider à vivre. Ses soi disant protecteurs le servirent encore si froidement, en cette occasion, ou peut-être ses envieux le desservirent si efficacement, que cette démarche ne lui réussit pas mieux que celles qu'il avait déjà tentées pour se soustraire à la misère. Il est avéré que, depuis cette époque, il résida, constamment, à Madrid, où il revint de Valladolid en même tems que la Cour; qu'il y vécut, désormais, dans la retraite, uniquement occupé de ses travaux littéraires; qu'enfin, il n'y dut sa

subsistance qu'aux libéralités de Don Bernardo de Sandoval y Roxas, cardinal, archevêque de Tolède, et de Don Pedro Fernandès de Castro, comte de Lémos; les deux seuls hommes que l'Espagne possédât alors, assez grands ou, du moins, assez généreux pour ne pas abandonner le premier écrivain de leur tems, aux horreurs de l'indigence.

L'imagination de Cervantès, qu'il conserva, jusqu'à son dernier soupir, également féconde et brillante, lui avait fourni une étonnante quantité de productions de différens genres; mais, dans la dernière saison de sa vie, son goût étant devenu plus sévère, et son jugement plus solide; le pressentiment de son immortelle célébrité, l'inspirant, d'ailleurs, plus vivement, à mesure qu'il se sentait approcher du terme de sa carrière mortelle, il prit sur lui, de ne plus rien mettre

au jour, qu'il n'eût suffisamment revu et perfectionné. Malgré les besoins impérieux de sa situation, il eut le courage de sacrifier les produits journaliers qu'il pouvait espérer de la publication de tout ce qui sortait de sa plume, à la noble ambition de s'assurer une gloire plus pure. Ce fut dans cette vue, qu'immédiatement après l'impression de la première partie du *Don Quichotte*, dans laquelle il se reprochait des négligences, et même des fautes, qu'avec un peu plus d'attention, il aurait, sûrement, évitées, il se renferma, pour ainsi dire, en lui-même, pendant près de huit années, pour achever ses principaux Ouvrages, et les soigner avec plus de sévérité.

Ses *Nouvelles*, qu'il fit enfin imprimer à Madrid, en 1613, furent le premier fruit des travaux de cette longue retraite. Elles sont au nombre de *douze*, et précédées

d'une Préface, dans laquelle il sait revendiquer ses droits à la reconnaissance publique, et présenter son nouvel ouvrage, sans manifester cette présomption repoussante, qui réfroidit toujours les admirateurs. Elles furent dédiées à son bienfaiteur, le comte de Lémos. L'Epître dédicatoire est un modèle, en ce genre; on ne peut louer avec plus de noblesse, ni remercier avec plus de grâce et de sensibilité.

On a, cependant, reproché à Cervantès, comme une faiblesse, ou à peu près, cette sensibilité qu'il a toujours témoignée à ses deux protecteurs. On a osé dire, que des secours aussi légers que ceux qu'il en a reçus, et qui n'ont jamais été jusqu'à lui procurer une honnête aisance, ne méritaient pas autant d'Epîtres dédicatoires, ni ces éternelles douceurs, qui n'ont cessé que quand il n'a plus pu

ni parler, ni écrire. Il n'est pas fort étonnant, qu'un siècle qui a produit tant d'absurdes détracteurs du *Don Quichotte,* ait aussi produit des hommes qui ont décrié jusqu'aux vertus de Cervantès; mais cette singulière chicane, prouve seulement, que ceux qui l'ont hasardée, n'étaient, en effet, propres qu'à évaluer la valeur numérique d'un bienfait. Cervantès, à la vérité, ne calcula pas ainsi; et il eut assez d'ame, pour proportionner sa reconnaissance aux sentimens qui déterminèrent ses bienfaiteurs, en sa faveur. Ils n'exigèrent jamais de lui, ni cette adulation servile, qui dégrade et celui qui la commande et celui qui la vend; ni cette soumission révoltante, que le mérite infortuné se trouve quelquefois contraint de démontrer devant le simulacre de la grandeur. Ils l'aimèrent et l'estimèrent, parce qu'ils le reconnais-

saient pour le premier génie de son siècle ; ils le protégèrent et le secoururent, parce qu'il était malheureux, pauvre et persécuté. Cervantès devait-il donc compter pour rien des motifs aussi glorieux pour lui, de la part de deux grands, encore plus distingués par leurs vertus et leurs lumières, que par l'éclat de leur rang? A une générosité, si rare alors, devait-il moins que cette reconnaissance vive et caressante, qu'effectivement il leur a témoignée jusqu'à ses derniers momens?

Il n'est pas hors de propos, ici, tant pour compléter l'apologie de la reconnaissance de Cervantès, que pour perpétuer la mémoire d'exemples qui ne pourraient être trop imités, de faire connaître, plus particulièrement, ses deux illustres Mécènes. Les causes heureuses qui avaient produit, en Espagne, tant de grands hommes en tout genre, sous le règne glorieux

de Charles-Quint, et sous celui de son successeur, n'existaient plus. A mesure que s'éloignait cette brillante époque, les préjugés s'affermissaient à la place des bons principes, et la nation dégénérait rapidement. La Noblesse, sur-tout, élevée dans une orgueilleuse indolence, commençait à dédaigner l'étude et les talens. Pourvu qu'elle s'entourât d'une fastueuse troupe de valets et d'adulateurs, elle croyait remplir tous les devoirs de son rang. On la voyait appeler, à grands frais, les premiers maîtres de l'Europe, pour élever ses chevaux, ses chiens ou ses faucons; et abandonner, aux premiers venus, l'éducation de ses enfans. On ne comptait plus que quelques hommes supérieurs, formés sur les beaux modèles du dernier siècle; et ils étaient en trop petit nombre, pour pouvoir, malgré leurs efforts, arrêter cette décadence du goût et des

lumières, qui leur faisait craindre, avec tant de raison, la prochaine dégradation de l'espèce, et l'humiliation de la monarchie.

De ce très-petit nombre, étaient le cardinal-archevêque de Tolède et le comte de Lémos. Tous les deux, du même âge, d'une naissance illustre et d'un rang éminent, ils avaient le même goût éclairé pour les lettres, qu'ils regardaient comme la seule digue capable d'arrêter le torrent destructeur des préjugés et de l'ignorance. Le cardinal était le digne élève du sage et célèbre Ambroise Moralès, de Cordoue. Le comte, élevé dans le sein de sa famille, avait les vertus héroïques, la noble générosité, l'esprit délicat, et toutes les qualités aimables de ses glorieux ancêtres. Il aimait les lettres, avec passion; il se faisait, d'ailleurs, un devoir de citoyen, de les honorer et de les protéger. Sa

bienveillance allait au-devant de tous les talens distingués; et il suffisait d'avoir fait preuve de génie, pour être aussi assuré de ses bienfaits que de son estime, parce qu'il croyait, en cela, servir essentiellement l'humanité et sa patrie. Dans le même tems qu'il soutenait Cervantès, qu'il se glorifiait d'être son Mécène, et de se voir honoré, comme tel, à la tête de ses Ouvrages, il avait, chez lui, au nombre de ses intimes amis, les deux Argensola ; il comblait de faveur le jeune poëte Villégas, et il encourageait, par ses libéralités, plusieurs autres écrivains de réputation. Le cardinal, sans être moins libéral, protégeait les lettres avec moins d'éclat, quoiqu'il les aimât avec la même affection et le même discernement. Sa générosité était moins prévenante que celle du comte; elle n'offrait pas, mais elle accueillait, avec le plus obligeant in-

térêt, les écrivains distingués, vertueux, sur-tout, ou recommandés par l'infortune. Il leur faisait du bien, pour le seul plaisir de les soulager; et il trouvait, dans ce plaisir si noble, le seul prix qu'il recherchât de ses bienfaits. Les remerciemens et les éloges peinaient sa modestie, au point, que, dans la crainte de s'en entendre louer, il fit différer, jusqu'après sa mort, l'exécution du mausolée dont il avait résolu d'honorer la mémoire de son instituteur. Le même esprit le porta, toujours, à protéger et à secourir Cervantès, sans vouloir lui permettre aucuns hommages publics de reconnaissance; préférant, ainsi, à la gloire de passer pour le protecteur d'un grand écrivain, la douce satisfaction d'être, véritablement, son bienfaiteur et son ami.

Ces traits principaux, sous lesquels

l'histoire représente les deux bienfaiteurs de Cervantès, s'accordent avec ce qu'il en dit, lui-même, en s'adressant à ses ennemis, dans la préface de la deuxième partie du *Don Quichotte* : *Quand vous pourriez parvenir*, leur dit-il, *à me fermer toutes les imprimeries de la terre*, *ce qui, j'espère, ne sera pas, que m'importerait que vous imprimiez contre moi, ou au détriment de mes intérêts, plus de méchans livres qu'il n'y a de syllabes dans les poésies de Mingo Rèvulvo? N'ai-je pas, pour me soutenir contre toute malveillance, les généreuses bontés du grand comte de Lémos, et de l'illustre archevêque de Tolède? Je me tiens plus riche de leurs libéralités, et plus glorieux de leur protection, que si la fortune m'eût conduit par la route ordinaire, et placé au faîte des grandeurs. Je ne puis, du*

moins, être soupçonné de devoir mon bien-être, ni à mes adulations, ni à aucunes manœuvres avilissantes.

Ce n'est certainement pas entre un homme qui s'exprime ainsi, et deux Grands que l'Histoire et les Mémoires du tems, ont jugés dignes d'un pareil éloge, qu'on peut raisonnablement suspecter le petit commerce d'abjections et de complaisances qui a, effectivement, avili tant d'écrivains, et tant de prétendus Mécènes. Quoiqu'en aient pu dire l'envie et l'inconséquence, aussi long-tems que les hommes honoreront le génie et la bienfaisance, on chérira la mémoire du cardinal de Tolède et du comte de Lémos, pour avoir aimé, estimé, protégé et secouru le plus admirable écrivain de l'Espagne, malheureux, indigent, persécuté dans sa patrie, qu'il illustrait, depuis plus de quarante ans, par ses Ouvrages, et

pour laquelle il avait, dans sa jeunesse, héroïquement versé son sang. Leurs noms vivront à jamais à côté de celui de l'immortel Cervantès; et la postérité se chargera, avec autant de plaisir, d'acquitter, envers eux, la dette de leur digne protégé, qu'elle en aurait à le venger de ses injustes persécuteurs, si déjà le tems, en les précipitant dans l'éternel oubli, ne les eût dérobés à notre indignation, et à celle des siècles à venir.

Les *Nouvelles* eurent un succès complet. C'est encore, aujourd'hui, ce que l'Espagne a de mieux en ce genre de littérature, et elles ne feraient peut-être pas moins d'honneur à Cervantès, que son Don Quichotte, si elles avaient aussi le mérite d'être inimitables et seules de leur espèce. L'amour n'y est point le sentiment unique, comme dans sa *Galatée*; On n'y trouve point à rire des folies ou

des ridicules de l'espèce humaine, autant que dans son *Don Quichotte ;* mais il y règne une variété délicieuse pour l'esprit et pour le cœur.

Les hommes de la trempe de Cervantès, ne voyagent point sans beaucoup ajouter à leur capacité. Ils sont comme ces eaux bienfaisantes, qui, après s'être enrichies des propriétés salutaires des diverses matières qu'elles ont arrosées dans leur course souterraine, viennent nous offrir des secours précieux, dont, sans elles, nous aurions toujours été privés. Il avait beaucoup goûté, en Italie, le *Voyage au Parnasse*, écrit en vers, par César Caporal, dans la vue de classer, suivant leur mérite, tous les poëtes italiens. Dès son retour en Espagne, Cervantès avait conçu le projet de l'imiter, pour pouvoir répandre des lumières et des avis qu'il jugeait utiles pour l'honneur des Muses

espagnoles. Cet Ouvrage suivit de près ses *Nouvelles*, et fut imprimé à Madrid, en 1614. C'est une espèce de poëme qui dut être alors extrêmement piquant, et qu'il estima toujours avec une complaisance toute particulière, soit à raison de l'importance qu'il attachait aux motifs qui le lui avaient inspiré, soit à raison de ce faible pour ses propres vers, dont on voit qu'il ne put jamais se défendre.

Les belles scènes de comédie, que le célèbre Lopès de Véga savait si bien ajuster au goût de sa nation, avaient une vogue prodigieuse. Rendues, d'ailleurs, en vers charmans, elles s'imprimaient dans toutes les têtes avec une singulière facilité. Malheureusement beaucoup de ses amateurs avaient, à la fin, pris pour du talent poétique, celui de répéter ses jolies tirades, ou de les compiler; et la manie de ne faire que des vers, en était

devenue vraiment épidémique. Jamais on n'avait vu, en Espagne, tant de poëtes de tous calibres; mais le plus grand nombre était de l'insoutenable espèce. L'épidémie attaquait jusqu'aux simples lecteurs. En dépit de la raison et du bon goût, la meilleure prose, les plus utiles écrits, s'ils n'étaient point rimés, étaient dédaignés pour un couplet, pour un Sonnet, sur-tout, que, bon ou mauvais, on regardait alors comme la preuve de génie, la plus concluante. Cervantès voyait, avec douleur, cette contagion, et il prévoyait qu'il n'en pouvait résulter qu'une funeste diminution dans la masse des lumières et du bon sens de sa nation. Il entreprit d'attaquer le mal dans sa source, en éclairant le goût du public sur tant de productions insipides, et en encourageant, par de justes éloges, les génies heureux qu'il jugeait seuls capables de conserver

à la poésie espagnole sa splendeur naturelle.

Il suppose, en conséquence, qu'Apollon, déterminé à faire, enfin, déguerpir du Parnasse la foule de plats rimailleurs dont il s'y trouvait assailli, et voulant s'aider, pour cette expédition, du secours et des services de tous les bons poëtes espagnols, envoie Mercure, en Espagne, pour les rassembler et les lui amener. Cervantès, à la faveur de cette fiction, s'arrange de manière à se ménager un entretien avec chacun de ces Dieux. Il en profite pour détailler ses titres aux honneurs du Parnasse, rappeler ses mérites littéraires, et représenter sa misérable situation. On n'a jamais trouvé mauvais que des guerriers qui ont versé leur sang pour la patrie, que des citoyens qui l'ont bien servie dans quelqu'autre profession utile ou honorable, aient, dans

l'occasion, fait valoir leurs services, comme des titres aux récompenses et à la reconnaissance publiques : mais les gens de lettres sont, en quelque sorte, exclus de la jouissance de ce droit, qui, cependant, n'est pas moins légitime que celui de propriété ; et, sans égard à l'influence de leurs travaux, sur le sort des hommes et des empires, un préjugé général les condamne à se taire rigoureusement sur la valeur de leurs services littéraires, ou les taxe d'une jactance ridicule, s'ils osent attacher ouvertement un certain prix à leurs productions. Il n'appartenait qu'à l'ingénieux Cervantès de réclamer, en faveur de ses écrits, contre l'ingratitude de ses concitoyens, avec assez d'esprit, de grâce, de sagesse et d'énergie, pour, au lieu de choquer ses lecteurs, les intéresser vivement, et les forcer de partager sa peine.

Son premier entretien a lieu avec Mercure. Ce Dieu, en débarquant en Espagne, rencontre Cervantès, qu'il s'étonne beaucoup de trouver si pauvre et si dénué. Il l'en console avec bonté. Il le loue de ses services militaires, de son courage dans l'adversité, de son amour pour les lettres, et des excellens Ouvrages qu'il a composés, sans piller personne. Il le fait ensuite son aide de camp, et il le consulte sur le mérite de tous les poëtes espagnols, dénommés sur une longue liste, qu'il lui montre, écrite de la main même d'Apollon. On pense bien que Cervantès, avec tant de sujets de se plaindre des hommes, n'a pas échappé une si belle occasion de faire contraster fortement leur indifférence et leur injustice à son égard, avec les éloges, les bontés et la confiance dont le Dieu l'a jugé digne.

Il place dans le quatrième chapitre

son entretien avec Apollon. Ce Dieu, après avoir reçu le renfort rassemblé par Mercure, conduit cette troupe d'élite dans un magnifique jardin du Parnasse, où il assigne, à chacun, en raison de ses mérites, une place avec un siége commode. Cervantès seul est excepté. On le laisse sur ses vieilles jambes usées, n'ayant pas même un bâton à la main pour se soutenir, et fort embarrassé de sa contenance devant la brillante assemblée. Il se détermine alors à hasarder des représentations. Il expose, pathétiquement, son zèle pour les lettres, et ses longs travaux. Il rappelle, l'un après l'autre, tous les Ouvrages qu'il a écrits, et il cite, en leur faveur, les persécutions opiniâtres que lui ont suscitées l'ignorance et l'envie. Mais il épuise en vain sa rhétorique : il ne peut obtenir ni place, ni siége. Cependant, Apollon, par

commisération, par égard pour son âge et ses infirmités, veut bien, à la fin, lui permettre de ne pas rester sur ses jambes, et lui conseiller, pour être moins mal assis, de plier son manteau pour s'en faire une espèce de siége. Nouvel embarras : faute d'un manteau que, depuis long-tems, son indigence ne lui a pas permis de se procurer, le pauvre Cervantès ne peut seulement pas profiter de la dédaigneuse indulgence du Dieu ; en sorte, que, malgré ses cheveux blancs, son génie reconnu et admiré dans toute l'Europe, l'abondance et la solidité de ses titres ; malgré même les murmures de plusieurs membres distingués de l'assemblée, assez équitables pour désapprouver le procédé d'Apollon, et déclarer hautement que le plaignant méritait la première place au Parnasse espagnol, le vénérable et malheureux Cervantès se

trouve forcé d'y rester dans la posture la plus fatigante et la moins honorable.

On sent aisément que cette scène singulière, n'est qu'un tableau allégorique de la triste situation de notre auteur, lorsqu'il écrivait son *Voyage au Parnasse;* et l'injustice criante que, contre la vraisemblance, la bienséance même, il suppose à Apollon, est une allusion aussi ingénieuse qu'énergique, contre ceux de ses contemporains qui, à raison de leur rang et de leur puissance, auraient dû honorer, encourager et récompenser ses talens et ses travaux.

Les ennemis et les rivaux de Cervantès, ceux qui, s'il eût docilement gardé le silence sur lui-même, n'auraient pas manqué d'en conclure, qu'il ne pouvait rien avoir à dire en sa faveur, trouvèrent ses prétentions présomptueuses, et ses plaintes arrogantes. Mais les gens sages,

ou sans partialité, en jugèrent tout différemment. Ils accueillirent ses réclamations avec l'intérêt que méritait une requête authentique, présentée, à qui de droit, par le premier écrivain de la nation, indigent, méconnu, persécuté; et, cependant, assez sage pour, après avoir si long-tems supporté ses peines avec patience, les exposer sans aigreur, sans fierté et sans bassesse.

On retrouve, dans tout l'Ouvrage, l'estimable circonspection, la raison solide, les grâces piquantes et la noble liberté que Cervantès sut toujours si bien allier. Il censure vivement la ridicule et coupable audace des mauvais poëtes, qu'il représente escaladant le Parnasse, le profanant, et à la veille, si on ne les réprime enfin, de flétrir à jamais la gloire des Muses espagnoles; mais ses traits portent sur la légion entière de ceux qu'il attaque,

sans en nommer, ni même en désigner un seul individu. Il nomme, au contraire, ou désigne, par leurs Ouvrages, tous les écrivains estimables qu'il a jugés dignes de ses éloges et de la reconnaissance publique. On sent, par tout, qu'il n'a en vue que la perfection du bel art qu'il défend; qu'il n'en veut qu'aux fautes, et point aux coupables ; qu'il blâme avec peine, et qu'il loue avec satisfaction.

Il n'osa, néanmoins, publier cet Ouvrage, que long-tems après l'avoir fini. La principale cause de ce retard, fut la crainte de déplaire au comte de Lémos, à raison des reproches qu'il s'y était permis contre les deux Argensola, poëtes célèbres, que ce seigneur affectionnait particulièrement, et qu'il avait emmenés avec lui à Naples. Comme, lors de leur départ, Cervantès n'avait encore reçu du comte aucunes grâces assez signalées

pour pouvoir se flatter que sa protection lui fût solidement acquise, ils lui offrirent amicalement, et lui promirent d'employer leurs bons offices, pour déterminer, en sa faveur, les bienfaits de leur généreux Mécène. Cervantès, plein de confiance, en conçut des espérances, d'autant plus flatteuses, qu'alors il avait un extrême besoin de secours ; mais elles ne s'étaient point réalisées, et même, depuis assez long-tems, les deux frères paraissaient avoir tout à fait oublié leurs promesses. Affligé et piqué de ce procédé, sur-tout de la part d'amis dont il n'avait jamais suspecté la franchise, qu'il estimait sincèrement, et qu'il avait souvent loués dans ses écrits, il se ménage l'occasion de s'en plaindre dans le troisième chapitre du *Voyage au Parnasse.* Il y suppose que, chemin faisant, Mercure veut l'envoyer prendre les Argen-

sola, à Naples; et il s'en défend, sur ce que son équipage, n'étant aussi misérable que parce que ces deux frères ne lui ont pas tenu une seule de leurs fréquentes promesses, il semblerait plus convenable, de charger de la commission, un ambassadeur qui pût, personnellement, leur être moins désagréable qu'un homme qu'ils ont si facilement oublié. Cervantès, prévoyant, cependant, que ce reproche, tout légitime qu'il était, pourrait nuire à ses vues sur le comte de Lémos, différa l'impression du *Voyage au Parnasse*, jusqu'au moment où il se verrait assez assuré des bonnes grâces de ce seigneur, pour n'avoir besoin du crédit de personne auprès de lui, et il accéléra la publication des *Nouvelles*, qu'il lui dédia. L'événement répondit pleinement à ses espérances. Le Comte, enchanté du mérite de cet Ouvrage intéressant, et absolument

neuf en Espagne, marqua, dès ce moment, tant d'estime et de bienveillance à Cervantès, que celui-ci, tranquille désormais sur ses petits intérêts personnels, et sans inquiétude du côté des Argensola, avec qui, d'ailleurs, il avait renoué plus étroitement que jamais, publia, l'année suivante, son *Voyage au Parnasse.*

De toutes les mauvaises querelles que le succès de cet Ouvrage lui suscita, je ne rapporterai que le reproche qu'on lui fit, d'avoir, par récrimination, refusé aux Argensola, dont il disait avoir à se plaindre, la justice due à leurs talens. Cette imputation suffit seule pour démontrer l'opiniâtre mauvaise foi de ses détracteurs. Il suppose, en effet, que les Argensola ne furent pas du nombre des poëtes choisis que Mercure conduisit à la défense du Parnasse; et c'est delà que

sont partis ses ennemis, pour prétendre qu'il a méchamment confondu ces deux célèbres écrivains, dans la foule des prétendus poëtes justement réprouvés, qu'il s'agissait d'expulser. Mais on n'a pas voulu voir, que ces Argensola étaient dénommés presqu'en tête de la liste remise par Apollon; et que Cervantès, consulté par Mercure, sur leur valeur, lui répond qu'ils ne peuvent se ranger sous ses drapeaux, attendu qu'ils sont actuellement nécessaires au comte de Lémos. On n'a pas voulu concevoir le sens de cet éloge ingénieux et délicat, qui ne fait pas moins d'honneur au cœur qu'à l'esprit de Cervantès; et qui, cependant, est bien éclairci, bien démontré par la réplique de Mercure, qui s'en fâche, et s'emporte jusqu'à menacer de les enlever de force, même d'enrôler aussi ce grand comte de Lémos. Villégas, au contraire, n'a voulu

voir, dans tout cela, qu'une satire injurieuse et déplacée, dictée par l'humeur. Il s'est cru en droit, sous prétexte d'en venger les Argensola, ses amis, d'apostropher Cervantès, dans une de ses plus tristes Elégies, où il le qualifie mal-adroitement de *Quichottiste.* Villégas était, sans doute, trop jeune poëte alors, pour ne pas prendre, par fois, la rime pour de la raison; et pour bien comprendre que son prétendu mot piquant, rappelait précisément un Ouvrage, qui, seul, méritait à Cervantès, une place au Parnasse, bien au dessus des Argensola, et de tous les rimeurs du siècle.

Peu de tems après, et dans la même année, Cervantès publia un petit Ouvrage en prose, sous le titre de *Suite du Voyage au Parnasse.* C'est un dialogue entre Cervantès lui-même, et un autre poëte, chargé de lui remettre, de la part d'Apol-

lon, un paquet contenant des réglemens nouveaux pour les poëtes espagnols. Le but semble d'abord en être à peu près le même que celui du *Voyage au Parnasse;* mais, à le bien prendre, cet opuscule n'était qu'un dispositif, tenté par notre auteur, pour donner de la vogue à ses Comédies ; il en avait plusieurs de nouvelles, et il était piqué de ce que les comédiens, bien informés qu'elles existaient, n'en paraissaient nullement empressés. Ne pouvant donc les leur vendre, il avait résolu de les faire imprimer, tant pour en tirer quelque bénéfice, que dans l'espoir que, goûtées à la lecture, le jugement favorable du public, déterminerait, à les rechercher, ces acteurs qu'il supposait incapables de les apprécier. Il feint, en conséquence, que le poëte, porteur du paquet, grand amateur de comédies, et expert en ce

genre, est curieux de savoir quelles, et combien Cervantès en a faites. Cervantès prend delà occasion de citer celles de sa façon, qui, autrefois, ont été représentées, avec succès, sur les théâtres de Madrid, et de parler avantageusement de celles non jouées, qu'il a composées depuis. Il rappelle ensuite, et il discute en grand maître, les vrais principes de l'art, qui semblaient alors oubliés ou méprisés par tous les auteurs régnans. Enfin il annonce le projet, qu'effectivement il exécuta l'année suivante, en 1615, en publiant huit *Comédies*, et autant d'*Intermèdes*.

Mais cette entreprise ne fut pas heureuse. Trop pauvre pour pouvoir faire l'avance des frais d'impression de ses Ouvrages, il était toujours obligé de négocier le secours des gens du métier. Sur sa première proposition, le libraire auquel il s'adressa pour ses Comédies, lui

répondit durement, qu'informé, de bonne part, qu'il y avait tout à espérer de sa prose, mais rien de ses vers, il ne se sentait point empressé de s'intéresser dans cette affaire. Ce début désagréable dut mortifier cruellement Cervantès ; il paraît, cependant, qu'il ne s'en rebuta point, puisqu'il finit, en effet, par vendre ses Comédies à ce même libraire. Elles furent très-froidement accueillies par le public ; et, quoique décorées des honneurs de l'impression, elles n'obtinrent jamais ceux de la représentation.

Cervantès aurait évité toutes ces humiliations, s'il eût su mieux maîtriser sa funeste passion pour les vers, et s'en tenir au genre dans lequel il avait si complétement réussi. Sa mémoire n'en serait certainement que plus glorieuse, et son existence en eût été beaucoup moins tracassée. Cicéron, suivant le rapport de

Sénèque, eut le même faible que Cervantès ; il a, comme lui, laissé des poésies qui durent lui causer, ou des mortifications, ou des inquiétudes pendant sa vie, et qui diminuent l'éclat de sa gloire littéraire. Virgile, au contraire, qui, cependant, écrivait aussi mal en prose, que Cicéron en vers, jouit d'une réputation complète, parce qu'il fut assez sage pour ne publier jamais que des poésies. Puissent ces exemples remarquables, et tant d'autres qu'on pourrait citer, servir de leçon à ceux que l'ambition de la célébrité, abuserait encore sur la possibilité d'exceller également en vers et en prose ! On ne peut trop répéter, pour l'honneur des lettres, pour leur plus grande utilité, et pour le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'il n'appartiendra jamais qu'aux hommes à succès médiocres, équivoques ou éphémères, de valoir autant dans un

genre que dans l'autre, à moins qu'on n'en vienne enfin à ne plus admettre d'autre différence, entre les vers et la prose, que la rime et la mesure.

Il serait, cependant, injuste et inexact, d'imputer uniquement à la présomption de Cervantès, la publication de ses Comédies. Tout indique, au contraire, qu'il songeait beaucoup moins à en augmenter sa gloire littéraire, qu'à en tirer quelque ressource contre la misère qui le talonnait sans cesse, et qui, comme on l'a vu, l'avait déjà déterminé à suivre la carrière du théâtre, pendant les dix premières années de son mariage. Le plaisir *suave* qu'il dit avoir eu à ramasser le peu d'argent qu'il obtint du manuscrit de ses dernières pièces ; la légéreté de l'éloge qu'il en fait, et qu'il borne modestement à dire, qu'il en courait de plus mauvaises ; enfin, l'aveu du dessein qu'il avait tou-

jours eu, de ne jamais les publier, sont autant de preuves qu'il les avait jugées sainement; et qu'il fondait l'espérance de leur succès, bien moins sur leur mérite réel, que sur le mauvais goût de son tems. Il faut convenir, d'ailleurs, que s'il ne parvint pas toujours à faire des comédies vraiment dignes de sa réputation, personne ne connaissait mieux que lui les bons principes de l'art; et que les observations théoriques qu'il a répandues dans ses divers écrits, notamment dans sa *Suite du Voyage au Parnasse,* sont les plus judicieuses et les plus utiles que possède encore la littérature espagnole, quoique l'implacable animosité des ennemis de Cervantès ait prétendu, dans le tems, les faire passer pour une satire inspirée par la jalousie, dont ils l'ont accusé contre le fameux Lopès de Véga.

Dès la fin du seizième siècle, ce célè-

bre auteur comique avait éclipsé tous ses rivaux, et régnait seul sur tous les théâtres de la nation. Mais, malgré l'enthousiasme qu'excitaient la prodigieuse fécondité de son génie, et le charme inimitable de ses vers, il commençait à s'élever des murmures contre l'irrégularité de ses pièces, presque toutes construites sans le moindre égard aux règles reconnues jusqu'alors, et adoptées par toutes les nations éclairées. Lopès répondait constamment, que c'était au goût seul du public à déterminer les principes d'un art inventé et cultivé pour lui plaire; et il ne cessait de donner des Comédies informes ou monstrueuses, mais toujours attachantes, toujours accueillies et courues avec transport. Ses critiques, cependant, se multiplièrent en raison de ses succès; et la querelle, enfin, s'échauffa au point que l'Académie de Madrid, enjoignit à

Lopès, de publier ses principes particuliers sur son art, et de les discuter de manière à la mettre en état de prononcer sur cette nouvelle théorie, avec parfaite connaissance de cause.

Lopès obéit; et son *Art Poétique* fut imprimé en 1602. Il y reconnaît la solidité des vieux préceptes réclamés par ses critiques; et il se confesse plaisamment le plus barbare faiseur de Comédies qui eût jamais existé, puisque de *quatre cents quatre-vingt-trois*, que, depuis dix-sept ans, il a données au public, y compris celle qu'il a faite la semaine dernière, toutes, à l'exception de *six*, pèchent grièvement contre toutes les règles judicieusement prescrites par les anciens maîtres de l'art. Mais il déclare, avec la même franchise, que son intention est d'oublier Térence, Plaute, et leurs préceptes, tant que le public rafollera de

ses mauvaises pièces; tant, sur-tout, qu'elles se vendront plus avantageusement que les autres, parce qu'il est bien juste, dit-il, de servir et d'amuser à leur goût ceux qui payent pour cela. En sorte que Lopès termina la dispute, en donnant gain de cause à ses critiq es; mais en persistant, ouvertement, dans son système, de préférer le profit à la gloire, et les applaudissemens qu'il se trouvait à portée de recueillir en personne, aux éloges des siècles futurs.

D'après un aveu si clairement articulé, Cervantès, qui entreprenait de discuter la théorie de l'art de la Comédie, dans sa *Suite du Voyage au Parnasse*, était bien autorisé à marquer le succès soutenu des brillans écarts de Lopès, et la licence mal-adroite de ses gauches imitateurs, comme les principales causes de l'oubli des règles et de la dépravation du goût

actuel. Il le fait, cependant, avec tous les ménagemens possibles. Il ne dit de Lopès, que ce que ce poëte prodigieux avait déjà dit de lui-même, avec tant d'ingénuité. Il comble d'éloges son étonnante fécondité, ses grâces et ses talens. Il convient même que personne alors ne connaissait mieux que Lopès les règles de l'art, et n'était plus en état que lui, de faire des Comédies parfaites en tout point. Il n'impute, enfin, ses écarts qu'à l'ineptie des comédiens, qui, malheureusement, maîtres du choix de leurs pièces, ne savaient les estimer qu'en raison du profit qu'ils en retiraient. Voilà, cependant, ce que les ennemis de Cervantès ont osé présenter comme une satire dictée par l'envie, contre les succès de Lopès, malgré le sentiment de ce fameux auteur comique, lui-même, qui n'y reconnut jamais qu'une apologie obligeante, dont il

sut le meilleur gré à Cervantès ; ainsi que le prouvent la bonne intelligence qui subsista toujours entr'eux, et, sur-tout, les éloges dont Lopès, dans son *Laurier d'Apollon,* a honoré la cendre de Cervantès.

Mais ce n'était pas pour venger César, que l'on tentait d'animer le peuple Romain, en lui montrant la robe ensanglantée du Dictateur : et, à l'exemple d'Antoine, tous les prétendus poëtes que Cervantès avait précipités du Parnasse, désespérant de pouvoir intéresser l'opinion publique à leur ressentiment personnel, s'étaient flattés de la soulever plus facilement en faveur du bien aimé Lopès, que, dans cette vue, ils s'efforçaient de représenter injurié et maltraité, précisément à raison de ces mêmes ouvrages qui, depuis si long-tems, lui méritaient la reconnaissance et l'admiration de toute l'Espagne.

L'un d'eux, sur-tout, auteur, probablement, de quelques-unes des mauvaises comédies traitées comme telles par Cervantès, lui en avait juré haine implacable. Il savait avec quel empressement on attendait la suite du *Don Quichotte ;* et quelle glorieuse réputation la première partie en avait faite à son auteur, qu'on jugeait seul capable de la continuer. Il crut, qu'en composant, lui-même, une seconde partie, il en enleverait la gloire et le profit à Cervantès; qu'au moins il lui arracherait ce précieux titre d'écrivain original et inimitable, que l'Europe entière lui déférait par acclamation; et, qu'en traitant le même sujet, il se ménagerait des occasions d'offenser son ennemi, sans trahir, trop ouvertement, le vindicatif ressentiment dont il se sentait transporté. Il eut, d'ailleurs, la prudence de ne tenter son coup, que sous un nom supposé, afin de

se précautionner d'autant contre tout événement.

On vit, en conséquence, sortir des presses de Tarragone, en 1614, *la Seconde partie de l'histoire du noble et vaillant Don Quichotte de la Manche, par le licencié Don Alonso Fernandès de Avellanèda, natif de Tordésillas.* Ce nom n'était qu'un masque sous lequel l'auteur a si bien réussi à garder l'incognito, qu'on n'a jamais pu que conjecturer qu'il était Aragonais, et poëte de son métier.

Il annonçe, dans sa Préface, qu'il a continué l'histoire de *Don Quichotte de la Manche*, dans le dessein, aussi, de combattre la manie des livres de chevalerie : et que, de plus, il s'est proposé de venger le grand Lopès de Véga, des injustices, de la jalousie et de la malveillance de Michel de Cervantès. Mais

l'impétuosité de sa haine déchire d'abord le voile, et, dès ses premières bordées, il découvre, mal-adroitement, le but secret de sa manœuvre. Cette Préface n'est qu'une diatribe, qui n'a pas même le mérite d'être spirituelle et piquante. On n'y trouve que des injures grossières contre le vénérable Cervantès, qu'il appelle, platement, vieux manchot, pauvre, envieux, calomniateur, et à qui il reproche jusqu'à ses liaisons avec le cardinal de Tolède ; ensorte que tout lecteur sensé reconnaît, en la lisant, que le principal but de l'Ouvrage, a été d'insulter Cervantès, et de lui nuire, de toutes les manières imaginables.

Une attaque aussi scandaleuse, aussi brutale, aussi déraisonnable, ne pouvait qu'exciter l'indignation générale, et soulever l'opinion publique en faveur de Cervantès : à plus forte raison, la partie

devint-elle absolument inégale, quand, l'année suivante, en 1615, il y opposa la plus foudroyante de toutes les défenses, en pareil cas, en publiant, enfin, sa propre continuation du *Don Quichotte*, précédée d'une Préface, en réponse à celle de son agresseur; mais aussi décente, aussi spirituelle et aussi piquante, que l'autre était ignoble et révoltante. Avellanèda s'était bassement couvert du voile de l'anonyme, pour pouvoir injurier, sans se compromettre personnellement; et Cervantès a la générosité de le laisser sous le masque. Il n'oppose, à ses plates injures, à ses menaces ridicules, que des raisons et de la modération; mais il le pelote avec tant de vigueur, de grâce et d'aisance, qu'on croit voir la griffe du lion écraser, sans colère et sans effort, l'insecte turbulent qui a eu le malheur de provoquer son attention.

Autant Cervantès, dans sa Préface, se montre supérieur aux injures, autant la comparaison des deux Ouvrages fait éclater la supériorité de son génie et de ses talens, sur ceux de son malveillant continuateur. On reconnut bientôt, qu'il n'appartenait qu'à l'auteur inimitable de la première partie du *Don Quichotte*, de l'achever dignement. La continuation d'Avellanèda, reléguée, elle même, au rang des mauvais romans de chevalerie, resta comme non-avenue, malgré les intrigues des ennemis de Cervantès pour la soutenir; parce qu'en effet, il n'y a ni autorités, ni cabales assez puissantes, pour empêcher, qui que ce soit, de s'ennuyer ou de se complaire à la lecture d'un ouvrage de ce genre; et parce que, tout lecteur est en droit de le juger sans appel, uniquement d'après l'impression de plaisir ou de dégoût qu'il en reçoit.

Avellanèda n'a, effectivement, ni grâce, ni décence dans l'imagination; ni bienséance, ni agrément dans le style. A chaque pas, il présente, sous un coloris rude et mal fondu, des images triviales ou dégoûtantes, qui font sourciller ou rougir le lecteur. Il ne faut que comparer ses deux insipides contes du *Riche désespéré* et des *Amans heureux*, avec la nouvelle du *Captif*: le caractère de sa Barbara avec celui de Dorotée: ses bouffonneries fastidieuses et ses pointes licencieuses, avec l'excellente ironie, le comique ingénieux et la piquante gaieté de Cervantès, pour reconnaître, qu'en littérature, les même sujets deviennent repoussans ou gracieux, en raison de l'habileté de l'écrivain qui les traite; qu'en un mot, il faut le bras et l'adresse d'Hercule, pour manier sa lourde massue.

Pousser plus loin le parallèle, serait

manquer à Cervantès, et faire trop d'honneur à son rival. Il suffit de dire, que le chétif anonyme, terrassé dès le premier choc, ne s'en releva jamais; et qu'il le fut avec trop de facilité, pour que sa défaite ait pu ajouter à la gloire de son vainqueur; que le *Don Quichotte*, de Cervantès, jouit, depuis deux siècles, d'une réputation universelle; que, traduit dans toutes les langues vivantes de l'Europe, on a vu les nations les plus éclairées, en multiplier les éditions; et qu'on voit leurs littérateurs les plus distingués, renouveler, souvent, le vœu d'en obtenir, enfin, une traduction digne de l'original; qu'en un mot, les hommes les plus célèbres, dans tous les genres de littérature, se sont toujours accordés sur le mérite de ce précieux Ouvrage; tandis que celui d'Avellanèda, enseveli dans son obscur berceau, y est resté, pendant

près de cent années, et n'en a été tiré qu'au commencement du dix-huitième siècle, à la faveur d'une traduction française, dont l'auteur, pour grossir son ouvrage, s'est permis de coudre Avellanèda à la suite de Cervantès, en forme de troisième partie : espèce de spéculation qui a eu quelque succès pour le traducteur, parce qu'elle était fondée sur la célébrité du nom de *Don Quichotte;* mais qui n'a abouti, quant à l'original d'Avellanèda, qu'à le replonger, à jamais, dans le mépris ou dans l'oubli.

Indépendamment de sa Préface, en réponse à celle d'Avellanèda, Cervantès s'est permis, dans le cours de son Ouvrage, quelques saillies contre ses détracteurs, et contre l'indifférence ou l'injustice de ses admirateurs, à son égard; mais, toujours sans fiel et avec les mêmes grâces. Je citerai ici un de ses traits les-

plus remarquables, qui se trouve dans son Epître dédicatoire au comte de Lémos, et les circonstances qui y donnèrent lieu, parce qu'il faut, absolument, les connaître, pour pouvoir, aujourd'hui, pénétrer le sens de ce passage ingénieux, qui, d'ailleurs, jète un grand jour historique sur la situation de Cervantès, à cette époque de sa vie.

Après avoir informé le comte de Lémos, que le véritable *Don Quichotte* était universellement attendu avec impatience, pour calmer les soulèvemens de cœur, excités par la lecture de celui d'Avellanèda, il ajoute : *Et la personne qui m'a témoigné le plus d'empressement de le posséder, c'est le magnifique empereur de la Chine. Il m'est arrivé, il y a, je crois, un mois, un exprès de sa part, chargé, pour moi, d'une jolie lettre, par laquelle, en fort bon style chinois, il me*

prie, ou, pour mieux dire, il me supplie de lui envoyer promptement la seconde partie de mon Don Quichotte; *parce qu'il vient, dit-il, de fonder un collége impérial, particulièrement destiné à l'étude des langues, et qu'il entend que mon Ouvrage serve de livre classique aux professeurs chargés d'enseigner la langue espagnole. Il finit par me marquer avec bonté, qu'il ne tient qu'à moi d'aller être* recteur *dudit collége. Revenu de ma première surprise, mon premier soin a été de demander au porteur, si sa Majesté n'avait pas joint à la missive quelque petite gratification pécuniaire : mais il m'a répondu, qu'il n'en était pas question, et que sa Majesté, sans doute, n'y avait pas pensé. En ce cas, l'ami, lui ai-je dit, vous pouvez, quand il vous plaira, retourner à votre Chine; je ne vous y accompagnerai pas. Je n'ai, mal-*

heureusement, plus assez de vigueur pour entreprendre de longs voyages, et je n'ai pas assez d'argent pour en faire les frais. D'ailleurs, prince pour prince, j'ai, à Naples, le grand comte de Lémos, qui, sans me faire ainsi trotter après des rectoreries *de collége, me donne généreusement plus de secours qu'il ne m'en faut, pour jouir en repos ici de sa protection et de sa bienveillance.*

Cette fiction, de Cervantès, n'est point uniquement, comme on pourrait le croire au premier aspect, une simple tournure ordinaire, tendant à louer son Ouvrage, et à vanter la libéralité de son bienfaiteur. Avellanèda, contre l'acclamation générale, avait osé dire que le style de Cervantès était bas et incorrect : et celui-ci ne pouvant repousser directement ce reproche, sans s'écarter du ton de la modestie, a adouci ce que la prétention d'é-

crire sa langue, mieux que personne, aurait pu avoir de choquant, s'il l'eût articulé littéralement. C'est dans cette vue qu'il feint que, jusqu'à la Chine, le style de son *Don Quichotte* a passé pour le meilleur modèle à étudier. Quant au choix de l'empereur lui-même, il a rapport à un événement singulièrement glorieux pour Cervantès ; mais qui venait de prouver, d'une manière frappante, l'opiniâtre fatalité qui le poursuivait, et l'incroyable indifférence de ses contemporains sur sa situation.

Peu de jours avant que la seconde partie du *Don Quichotte* sortit de dessous presse, le roi Philippe III, aperçut, d'un balcon du palais, un étudiant qui se promenait, en lisant, sur la rive du Mansanarès, et dont les mouvemens extraordinaires fixèrent son attention. Il s'arrêtait presqu'à chaque pas, pour fermer son

livre avec une sorte d'emportement, et se porter brusquement la main sur le front, en manifestant, par tous ses gestes, une extrême agitation délicieuse. Le monarque, après l'avoir considéré pendant quelques instans, le fit remarquer aux seigneurs de sa cour. *Assurément*, leur dit-il, en le leur montrant de la main, *si cet étudiant n'est pas fou, il lit le Don Quichotte de notre Cervantès.* Ce fut à qui des courtisans pourrait, le premier, vérifier, et confirmer à sa Majesté qu'elle avait deviné juste; et l'on courut à l'étudiant, qu'en effet, on trouva lisant et savourant le *Don Quichotte*, en homme vivement pénétré de toutes ses beautés. Le prince avait témoigné trop clairement le cas particulier qu'il faisait de l'Ouvrage, pour ne pas déterminer ses courtisans à renchérir, de toutes leurs forces, sur l'éloge échappé de sa bouche. Tous

s'empressèrent, à l'envi, d'exalter, surtout, la seconde partie qui devait bientôt paraître, et que déjà l'on savait *supérieure encore à lapremière*. Mais de tous ces éloges, si bien mérités par l'Ouvrage, il ne résulta rien, absolument rien, pour le pauvre auteur; personne même ne daigna profiter de cette belle occasion, pour rappeler au souverain, qui, de son côté, sans doute, n'y pensa point, que le grand écrivain qu'il venait d'apprécier avec tant de justesse, avait besoin de la bienfaisance royale, autant qu'il était digne des louanges et de la reconnaissance publique. C'est à cette anecdote, presqu'incroyable, que Cervantès fait, adroitement, allusion quand il compare et affecte de préférer les bienfaits effectifs du comte de Lémos, son secourable Mécène, aux louanges et aux offres

stériles du magnifique empereur de la Chine, son ingrat admirateur.

La même parabole tend aussi à faire contraster la grande considération dont il jouissait dans toute l'Europe, avec l'extrême indifférence de ses compatriotes à son égard. Ses Ouvrages répandus et admirés en France, en Allemagne, en Flandres, en Italie, lui avaient fait une réputation si brillante, dans toutes ces contrées, que toutes les personnes, de quelque distinction, qui arrivaient en Espagne, s'empressaient de le voir, comme s'il en eût été la principale merveille. Il avait, depuis peu, reçu un témoignage éclatant de cette estime des étrangers, lors de l'arrivée de l'ambassadeur extraordinaire envoyé de France, à l'occasion d'un mariage projeté, pour unir les deux augustes familles de Bourbon et d'Au-

triche. La nature de l'objet de la mission, ayant déterminé la cour de France à rendre l'ambassade extrêmement pompeuse et brillante, l'ambassadeur avait fait son entrée et ses visites, entouré d'un nombreux cortége de gentilshommes, tous choisis de manière à donner à la nation Espagnole, une idée avantageuse de l'urbanité française. Le 25 Février 1615, jour pris, par le cardinal de Tolède, pour rendre à cet ambassadeur la visite qu'il en avait reçue, comme tous les grands de la cour, le prélat se rendit, en cérémonie, à l'hôtel de France, accompagné de ses principaux officiers, entr'autres, du licencié marquis de Torrès, gouverneur de ses pages. Les gentilshommes français reçurent et entretinrent ceux de la suite du cardinal, pendant que son éminence était avec l'ambassadeur. La conversation s'engagea sur les productions

littéraires du tems, les plus estimées en Espagne; et le marquis de Torrès annonça la *seconde partie du Don Quichotte de Cervantès*, que, précisément alors, il était chargé d'examiner comme censeur, et qui devait paraître sous peu.

Au nom de Cervantès, les gentilshommes français, qui tous savaient de mémoire des passages entiers du *Don Quichotte*, de la *Galatée* et des *Nouvelles*, se récrièrent, unanimement, sur la grande célébrité de cet écrivain dans toute l'Europe; et ils marquèrent tant d'empressement de le voir, que le marquis se crut obligé de s'offrir personnellement, pour leur en procurer la satisfaction. La conversation ne roula plus que sur Cervantès : tous les Français voulaient savoir jusqu'aux moindres particularités de sa vie et de sa situation. Le marquis se vit forcé, non, probablement,

sans rougir pour son pays, de leur apprendre qu'il était gentilhomme, vieux soldat, glorieusement estropié depuis la bataille de Lépante, et extrêmement pauvre; qu'enfin, il avait toujours été persécuté, et qu'il vivait, péniblement, dans l'obscurité, du faible produit de ses Ouvrages. Cette réponse serra le cœur et ferma la bouche aux gentilshommes Français. Ils se regardaient tristement, la larme à l'œil, sans oser témoigner clairement ce qu'ils en pensaient; quand, enfin, l'un d'eux, ne pouvant plus contenir son émotion, s'écria, en soupirant: *Est-il bien possible, qu'en Espagne, que dans un pays où il y a un trésor public, un homme, comme Cervantès, ait toujours vécu pauvre! — Si c'est l'indigence qui le force d'écrire*, répliqua un autre Français, *n'en blâmons point l'Espagne, et souhaitons que, toujours pauvre, il soit*

toujours forcé d'enrichir le monde de ses précieux Ouvrages. Le surlendemain, le marquis de Torrès, en rédigeant son approbation de censeur, pour être imprimée en tête de l'Ouvrage, où elle est, en effet, et où elle sera aussi long tems que durera l'immortel *Don Quichotte*, eut l'estimable franchise d'y insérer, mot à mot, cette conversation avec toutes ses circonstances. Cervantès n'en est pas moins mort sans avoir jamais reçu le moindre secours du gouvernement; et la misère aurait, infailliblement, terminé la carrière mortelle de cet homme immortel, avant l'heure marquée par la nature, si le cardinal de Tolède et le comte de Lémos eussent pensé comme tous les autres Espagnols puissans de leur tems! Les siècles marqués par de semblables traits de caractère ne seront, sûrement, jamais comptés, par la pos-

térité, au nombre des époques glorieuses et heureuses pour le genre humain. L'histoire, au contraire, l'indestructible histoire, et les grands monumens, transmettront, d'âge en âge, le souvenir des vertus, du génie, des triomphes et de la prospérité des nations qui, sous les règnes mémorables des Alexandre, des Auguste, des Léon X, et des Louis XIV, n'ont, sans doute, tant honoré l'humanité, que parce qu'alors, la munificence des souverains, la bienveillance des grands et l'estime publique, allaient couronner ou encourager, jusques dans leurs humbles retraites, le vrai mérite et les talens.

Le *Don Quichotte* de Cervantès, est, de tous ses Ouvrages, le plus généralement estimé : c'est, du moins, le plus répandu, et le seul vraiment original. C'est, par conséquent, celui d'après lequel on doit mesurer la portée du génie

et du talent de son auteur; et, certes, il suffit pour assurer à Cervantès une place distinguée parmi ces hommes étonnans, que la nature a quelquefois destinés à immortaliser certains siècles, ou à illustrer certaines nations.

Comme *la Vénus de Médicis*, comme *l'Iliade*, comme *la Colonnade du Louvre*, *le Don Quichotte* réunit, à toutes les beautés de détail, cette ravissante proportion entre le tout et ses moindres parties, qui constitue le vrai beau, le beau de tous les tems et de tous les goûts. Il aura, d'ailleurs, toujours, et au degré le plus éminent, la double propriété, si rare et si précieuse, d'égayer, en l'intéressant, le sage le plus sévère; et de forcer à penser, en l'amusant, le lecteur le plus frivole. Celui qui rougirait d'être soupçonné de chercher dans les livres l'amusement et la gaieté, pourra bien,

parce que ce n'est que l'histoire d'un fou, dédaigner le *Don Quichotte*, assez pour ne pas vouloir le lire ; mais quiconque le commencera, le lira tout entier, et ne l'aimera ni ne l'estimera jamais à demi. Combien d'hommes, de la plus haute gravité, et du goût le plus épuré, se sont fait une sorte de régime de le relire une fois l'an!

Toutes les productions de Cervantès ne sont pas également dignes de lui. Mais Cervantès n'était qu'un mortel; et tous, irrévocablement condamnés à fléchir sous le joug imposé à l'espèce humaine, ont fait des fautes plus ou moins graves. L'incomparable auteur des *Principes Mathématiques*, et de la *Philosophie Naturelle*, l'immortel Newton, a donné des *Commentaires sur l'Apocalypse, et sur les Prophéties de Daniel.* Comme lui, Cervantès a publié ses *Comédies et*

Intermèdes, presqu'en même tems que ses *Nouvelles*, son *Don Quichotte* et son *Persilès et Sigismonde.* Cervantès et Newton doivent, du moins, consoler les bons esprits qui n'ont pas toujours obtenu des succès ; ils devraient, sur-tout, dissuader et désabuser ces présomptueux, qui croient si facilement à leur propre universalité.

La *Seconde partie du Don Quichotte*, est le dernier Ouvrage de Cervantès, imprimé de son vivant. Sa santé chancelante depuis quelque tems, et déjà fort affaiblie à la fin de l'année 1615, déclina bien plus rapidement encore, lorsqu'au commencement de 1616, ses indispositions dégénérèrent en hydropisie bien décidée. Son génie, cependant, n'en fut jamais altéré, son application se soutint jusqu'à ses derniers jours ; et il ne cessa d'écrire, qu'en cessant de vivre.

Le 31 Octobre 1615, dans son *Epître dédicatoire, de la Seconde partie du Don Quichotte*, au comte de Lémos, en lui annonçant les *Aventures de Persilès et de Sigismonde*, roman dans le genre de *Théagène et Cariclée*, du célèbre Héliodore, il promet de le terminer en quatre mois: et, au commencement d'Avril 1616, cet Ouvrage était, en effet, achevé, à la réserve de la *Préface et de l'Epître dédicatoire*. Il avait donc fait en cinq mois, quoiqu'attaqué d'une maladie mortelle, rapide et accablante, ce qu'il avait jugé pouvoir faire en quatre mois de santé : et ce qui doit bien plus étonner encore, c'est que son imagination ne paraît nulle part aussi féconde, que dans ce dernier Ouvrage.

Mais ce travail excessif ayant encore empiré sa situation, il se rendit à Esquivias, dans l'espérance qu'un peu

d'exercice et le changement d'air lui procureraient quelque soulagement. Il n'était plus tems : à peine arrivé, il s'y sentit si malade, que, craignant d'être surpris par la mort, il se hâta de revenir à Madrid. Si tôt qu'il y fut de retour, il écrivit la Préface de son *Persilès*, dans laquelle il parle de l'inutilité du voyage qu'il vient de faire pour sa guérison ; il put à peine la finir ; et le 18 Avril 1616, les personnes qui l'environnaient, le jugèrent dans un danger si pressant, qu'elles lui firent administrer l'extrême-onction.

Le lendemain, cependant, Cervantès, presqu'agonisant, traça encore de sa main l'Epitre dédicatoire de son *Persilès*, au comte de Lémos. Ses dernières lignes ne sont pas moins dignes d'être connues et méditées, que les célèbres dernières paroles de Sénèque. Elles apprendront

aux puissans de la terre, dont l'ame est ouverte à la sensibilité, ce que peut leur valoir la bienfaisance, quand ils savent la placer sur le mérite infortuné; et à leurs protégés, que la reconnaissance, loin d'être une obligation pénible, est la plus douce jouissance d'un sage. *Hier*, écrit-il à son estimable Mécène, *on m'a donné l'extrême-onction; aujourd'hui je vous écris. Le tems, l'espérance ne sont plus rien pour moi. Les crises mortelles se succèdent rapidement: la prochaine sera peut-être la dernière, et je ne regrette au monde, que le plaisir que j'ai tant désiré, de revoir ici votre Excellence heureuse et satisfaite: il me semble que ce plaisir seul pourrait me rendre à la vie. Mais le ciel en ordonne autrement; sa volonté soit faite. Votre Excellence saura, du moins, quel a été mon dernier vœu: elle saura que le souvenir de ses*

bontés pour moi, que ma reconnaissance et mon affectueux dévouement, furent mes dernières pensées, et mes dernières jouissances. Pour peu qu'on réfléchisse aux motifs qui peuvent déterminer l'adulation, et à la situation de Cervantès, lorsqu'il écrivit cette lettre, on ne sait qui aimer le mieux, qui estimer le plus, du protecteur ou du protégé.

Cervantès vit approcher son heure, sans en paraître alarmé. Il dicta, tranquillement, ses dernières volontés, dont il chargea sa veuve et le Licencié François Nugnès, son voisin : enfin, le 23 Avril 1616, il expira, âgé de 68 ans 6 mois et 14 jours.

Sa mort ne causa pas plus de sensation à Madrid, que celle du plus obscur indigent. Conformément à ses dispositions testamentaires, son corps fut inhumé dans l'église des religieuses Trinitaires,

Sa tombe n'y fut honorée d'aucun monument, d'aucune épitaphe, d'aucune inscription. La même fatalité, qui l'avait si constamment persécuté pendant sa vie, voulut aussi arracher son cercueil aux regrets et aux larmes de ses protecteurs et de ses amis: tous étaient absens lorsqu'il mourut.

Cervantès était de moyenne stature, et bien proportionné. Sa physionomie était spirituelle et douce, mais il était un peu bègue; et des accidens de sa jeunesse, il lui était resté de l'embarras dans la démarche.

Ses qualités dominantes furent la franchise et la droiture, la modestie et la reconnaissance. Les unes, lui suscitèrent la haine et les persécutions de tous ceux qui se sentaient forcés, par leur conscience, de s'appliquer les traits piquans répandus dans ses écrits; les autres, lui

firent des amis constans, du très petit nombre de ceux qu'il jugea dignes des témoignages de son estime ou de son affection. Uniquement occupé de ses Ouvrages, presque toujours en méditation, il conserva, pendant toute sa vie, cette précieuse candeur originelle, qu'il faut nécessairement perdre, quand on fréquente beaucoup plus les hommes que les livres, parce que tout, dans la société, force bientôt le plus sage à dissimuler ou à taire ses pensées : mais son aménité naturelle tempéra toujours sa véracité. Malgré son singulier talent pour l'ironie, jamais il ne se permit de railler personnellement ceux qu'il fréquentait. Il porta dans tous ses écrits, quoique la plupart dans le genre satirique, le même esprit de ménagement pour les personnes; et il n'y attaqua jamais que les choses. Il n'excepta que lui-même, des égards qu'il

eut pour tous les autres : et il blâma rigoureusement ses propres fautes. Il perdait de sa gaieté et des grâces de son esprit, quand il n'avait pas la plume à la main, ou quand il n'était pas uniquement avec ses plus intimes amis : il ne portait, cependant, dans le monde ni la timidité puérile, dont beaucoup de gens de lettres ont peine à se garantir, ni le pédantisme orgueilleux qu'on reproche, avec raison, à quelques autres. Il savait tenir sa place à côté des grands qui le désiraient, et toujours prévenir le moment où il convenait de prendre congé d'eux. Quoique fait, à tous égards, pour réussir à la cour, il ne chercha jamais à s'y faufiler : sa modestie, son désintéressement, et le mauvais succès de ses premières tentatives, l'en éloignaient invinciblement : il s'était convaincu, à tems, que les dignités, l'opulence, les grandeurs n'y sont que

l'apparence du bonheur, et qu'elles n'y dédommagent jamais des inquiétudes, des humiliations et des peines réelles qu'elles ont coûtées et qu'elles occasionnent infailliblement. Avec de pareils principes, une ame forte, un courage à toute épreuve, une religion saine, une morale pure, une pénétration extraordinaire, et une profonde connaissance des hommes, il dut en effet dédaigner la duplicité, l'adulation et l'intrigue qui auraient pu le conduire à la fortune ; et l'on conçoit qu'avec de pareils moyens il ait pu, jusques dans les horreurs de l'esclavage ou de l'indigence, supporter la rigueur de son sort, sans jamais en être accablé.

Il travaillait, lorsqu'il mourut, à plusieurs Ouvrages dont on ne connaît aujourd'hui que les titres. *A moins d'un miracle que je n'espère pas*, écrit-il au comte de Lémos dans l'Epître dédica-

toire qu'il lui adressa en mourant, *j'emporterai au tombeau ce qui me reste dans l'ame, pour achever les* Semaines du Jardin et le Fameux Bernard, *que je destinais encore à votre Excellence, ainsi que la dernière partie de cette* Galatée, *que votre Excellence affectionna toujours.....* Il a aussi laissé le canevas d'une Comédie intitulée : *La Poudre aux yeux,* projetée, dit-il, dans la vue de démontrer qu'il pouvait éviter les défauts reprochés à celles qu'il avait publiées en 1615.

Peu après sa mort, sa veuve obtint privilége et permission pour imprimer *les Aventures de Persilès et Sigismonde*, qu'elle publia en 1617. Dans cette même année, il s'en fit deux éditions : ce fut l'unique héritage que laissa Cervantès.

Cervantès, considéré comme auteur du

Don Quichotte, fut, dans le genre *burlesque-moral*, ce que fut Homère dans le genre *héroïque;* et par une de ces singularités frappantes, dont on ne trouverait pas un autre exemple, la destinée de ces deux grands hommes fut absolument la même. Tous deux, après avoir vécu pauvres, errans et dédaignés dans leur patrie, l'un aveugle, l'autre estropié, sont devenus des objets de vénération pour tous les hommes qui honorent le génie et les talens. Sept puissantes villes de la Grèce se sont disputées l'honneur d'avoir vu naître Homère dans leurs murs; six villes d'Espagne, entr'autres Madrid et Séville, ont prétendu, cent cinquante ans après Cervantès, à l'honneur d'être son pays natal; et ont provoqué, par la chaleur de leurs débats, la recherche des preuves authentiques, qui ont enfin laissé la petite ville d'Alcala de Hénarès en possession de

cette éternelle illustration. Homère nous enlève dans l'Empirée, pour nous y étonner de la majesté de ses Dieux, et de la grandeur surnaturelle de ses Héros ; il agrandit l'homme en l'exaltant. Cervantès, moins imposant, plus sage peut-être, rabat l'homme sur lui-même, pour qu'il se connaisse mieux, et pour le rendre meilleur ou plus heureux, en armant sa raison contre sa faiblesse. Tout en Homère, est merveilleux ou magnifique ; tout en Cervantès, est simple et beau ; jusqu'à son merveilleux, il a eu l'art de le rendre naturel et vrai. Tous deux étaient originaux, quand ils ont écrit ; mais Homère a été imité ; il a été égalé à certains égards : et personne, encore, n'a osé se présenter dans la carrière que Cervantès a ouverte et parcourue si glorieusement. L'auteur du *Don Quichotte* a, d'ailleurs, pour lui, au-dessus des

grands épiques que nous admirons, d'avoir tout tiré de sa seule imagination, tandis que ses émules ont tous été guidés, dans leurs conceptions, par l'Histoire ou par la Mythologie.

A mesure que les lumières, rappelées par les soins et la munificence de Charles III et de son auguste successeur, sont rentrées en Espagne, elles ont répandu l'éclat le plus vif sur l'auréole de Cervantès. Il y est enfin unanimement reconnu, admiré et chéri comme le plus beau génie, comme le premier écrivain de sa nation; et il n'est pas, aujourd'hui, un seul Espagnol qui ne compte, parmi ses titres de gloire, celui d'être le compatriote de l'immortel Cervantès.

FIN DE LA VIE DE CERVANTÈS.

LE

DON QUICHOTTE.

TOME PREMIER.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Sans que j'en jure, ami Lecteur, tu croiras, sans peine, que je voudrais que ce Livre, que j'ai fait dans la vue d'amuser tes loisirs, fût le meilleur et le plus agréable de tous les Livres. Mais je n'ai pas plus que tout autre, la faculté de forcer ces immuables lois, qui veuillent que chaque être, ici bas, n'engendre que des êtres de son espèce. Un génie bizarre et mal cultivé, tel que le mien, ne pouvait donc procréer qu'une Histoire farcie d'extravagances, et qui ne ressemble à rien de connu. D'ailleurs, ce malheureux Livre, fabriqué en prison, ne peut ne pas avoir un peu le goût de terroir; et l'on sait que le terroir des prisons, est celui de toutes les incommodités, de tous les désagrémens possibles, et celui, par conséquent, de la tristesse, ou du moins,

de la très-mauvaise ou très-maussade humeur. Les délices d'un beau séjour, l'aspect des cieux et celui des champs parés de fleurs et de verdure, le caressant murmure des ruisseaux, les douceurs de l'aisance, le calme de l'ame, l'entière liberté de l'esprit et du corps, sont toujours d'un grand secours pour les courtisans des Muses : et les plus stériles, quand ils se trouvent aidés ou inspirés par toutes ces heureuses circonstances, aboutissent, par fois, à des productions aimables.

Cependant, tel qu'il est, et vaille que vaille, je te livre mon Ouvrage. Malgré mon extrême tendresse paternelle pour mon Don Quichotte, *je n'imiterai point ces papas trop faibles ou aveuglés, qui vantent, à qui veut bien les entendre, comme des gentillesses, les balourdises ou les méfaits de leur enfant chéri : et je ne viens point, très-cher Lecteur, la larme à l'œil, et d'un ton suppliant, faire comme tant d'autres auteurs, t'inviter, en patelinant, à pardonner les fautes et à fermer les yeux sur les dé-*

fauts de mon Benjamin : *je sens trop bien que tu n'y as aucun intérêt, puisque tu n'es ni son parent, ni son ami. Et puisque ton opinion et ton goût sont à toi seul, puisqu'en idée tu peux tout te permettre, même ce qui est le plus sévèrement défendu ; je n'ai droit ni à tes égards, ni à ton indulgence, pour mon Livre. Tu en penseras donc tout ce que bon te semblerae : je te promets, et te déclare, que tu ne seras ni récriminé par moi, pour le mal que tu en diras, ni payé, pas même remercié du bien qu'il te plaira s d'en dire.*

Mais voulant, du moins, ne pas te le présenter nu, sans Préface, et sans être escorté de cet imposant cortége de Sonnets, de Madrigaux, de Citations et de Notes qu'on a coutume, à présent, de mettre en parade par-devant, par-derrière, et sur les côtés de tous les livres nouveaux nés, pour leur procurer une heureuse entrée dans le monde; je m'en suis si fortement et si souvent occupé, que je puis te dire, avec vérité, que ce seul Prologue-ci m'a

causé plus de tintoin que l'Ouvrage lui-même, qui, pourtant, n'a pas été une petite affaire pour moi. Combien de fois n'ai-je pas pris, jeté et repris la plume, pour le confectionner, ce terrible Prologue! Encore, dois-je t'avouer que, probablement, je n'en serais jamais venu à bout, que tu n'aurais pas même une Préface à lire en tête de mon pauvre Don Quichotte, *sans l'événement heureux que je vais te raconter.*

Un jour, que, pour la vingtième fois, je crois, j'étais après ce cruel morceau, et que mon papier devant moi, ma plume aux doigts, ma joue gauche dans ma main gauche accoudée sur ma table, j'étais à attendre une première phrase, et à faire le sec et le vert pour extraire, de mon cerveau, quelque chose de neuf et de présentable, je vis entrer un de mes amis, homme d'esprit, et naturellement facétieux, qui, me voyant si absorbé, si fort en travail, me demanda ce qui paraissait me tant embarrasser. Je lui répondis, ingénuement, que j'étais à com-

poser une Préface pour mon Don Quichotte ; *que j'y revenais, aujourd'hui, pour la vingtième fois, peut-être, sans en être plus avancé ; et que j'en étais rebuté au point, que je me sentais tenté de renoncer au projet de publier l'Histoire de mon chevalier : « Car, ajoutai-je, tout » bien considéré, que dira de moi mon» seigneur le Public, cet inflexible juge » suprême, qui, dans mon bel âge, daigna » m'encourager par plus d'un arrêt favo» rable, quand il me reverra, en cheveux » gris, après tant d'années de silence et » de nullité, me présenter à son tribunal, » avec une Histoire maigre et froide » comme un cent de cloux, d'une inven» tion bizarre et chétive, pauvre de mo» rale et d'érudition, et d'un style peut» être à l'avenant, si, du moins, elle » n'est pas décorée d'une Préface ingé» nieuse, et d'un certain attirail de Son» nets et de Madrigaux en tête, de Cita» tions en marge, et de Notes à la fin du » Livre? D'ailleurs, c'est la mode ; et » cette mode, il faut en convenir, est*

» *d'un grand effet. On voit, aujourd'hui,*
» *tous les livres nouveaux, n'importe de*
» *quel genre ils soient, si épais-lardés*
» *de sentences de Platon, d'Aristote et*
» *des autres philosophes de grand renom,*
» *que le Lecteur, d'abord, se trouve*
» *comme forcé d'admirer le savoir im-*
» *mense des auteurs : c'est bien autre*
» *chose encore, quand ils se mettent à*
» *citer les Saintes Ecritures ; on les pren-*
» *drait alors pour autant de saint Thomas.*
» *Et avec quelle adroite bienséance ils*
» *vous amalgament le sacré avec le pro-*
» *fane, même avec le plus licencieux !*
» *Quelle riche variété de sensations il en*
» *résulte pour le Lecteur ! Et quel succès !*
» *quelle fortune pour le livre !*

» *Malheureusement le mien ne me pa-*
» *raît pas susceptible de ces pompeux*
» *ornemens, ou, pour mieux dire, je ne*
» *me sens pas de force à les lui procurer.*
» *J'ai beau rêver, beau chercher, je ne*
» *trouve aucune date, aucun renvoi à*
» *placer en marge; point de notes, pas*
» *même une liste des auteurs consultés à*

mettre à la fin. Cependant, rien ne me
» semble imposant, comme une longue
» liste alphabétique de noms fameux, qui
» commence par Aristote, et qui finit
» après Xénophon par Zeuxis et par
» Zoïle ; peu de personnes savent que, de
» ces deux derniers, l'un ne fut qu'un
» plat calomniateur, l'autre, un peintre
» qui maniait trop bien le pinceau, pour
» avoir jamais touché la plume : ainsi la
» liste ne peut manquer de faire effet sur
» le plus grand nombre des Lecteurs. Je
» n'ai point, non plus, à ranger, en
» Avant-propos, un brillant assortiment
» de Sonnets ; ou, si à force d'en mendier
» je parviens à en amasser quelques-uns,
» ce ne seront pas des Sonnets de ducs, de
» comtes, de marquis, d'évêques, de
» grandes dames ou de poëtes de la pre-
» mière volée : ce ne seront que des Son-
» nets d'amis, d'amis obscurs comme moi ;
» et ils auront beau valoir beaucoup
» mieux que les autres, ils n'auront pas
» ce qu'il leur faudrait pour commander
» l'attention et les applaudissemens.

» Il faut pourtant, poursuivis-je, » qu'enfin je prenne un parti. Toutes » réflexions faites et refaites, le plus » sage, ce me semble, serait de laisser le » seigneur Don Quichotte inconnu, et » dans son village, jusqu'à ce que le ciel » bâtisse, tout exprès, un homme en état » d'orner son Histoire de tous les acces- » soires indispensables, qu'à raison de » mon peu d'érudition, je puis d'autant » moins lui procurer, qu'invinciblement » paresseux et assez poltron pour craindre » de perdre à m'ennuyer le peu de tems » qui me reste à vivre, je sens que jamais » je ne pourrai prendre sur moi de feuil- » leter une légion d'auteurs volumineux » qui, peut-être, d'ailleurs, ne m'ap- » prendraient rien. Voilà, mon ami, le » sujet du laborieux embarras où vous » me trouvez; vous conviendrez qu'il est » bien de nature à m'absorber tout entier, » et à me désoler.

— « Pardieu, mon cher! » me répondit mon ami, en se donnant du plat de la main sur le front, après m'avoir préli-

minairement apostrophé d'un gros éclat de rire « à ma grande surprise, vous me » tirez d'une erreur dans laquelle j'étais » de bien bonne foi depuis que je vous con- » nais. Je vous croyais homme d'esprit, de » sens et de tête; et, soit dit sans vous » offenser, vous venez de me prouver qu'il » s'en faut du tout au tout. Est-il possi- » ble que pour si peu de chose, un homme » tel que vous, soit embarrassé; qu'un » génie réfléchi, meublé et organisé comme » j'ai toujours vu le vôtre, se trouve re- » buté et sans ressource en pareil cas! » Ma foi, mon cher, je croirais que vous » tombez en enfance, si je ne pensais, » que ce n'est, de votre part, qu'indo- » lence, paresse ou distraction. Hé bien, » je vais vous convaincre, moi, que ce » ce qui vous paraît si difficile, est réel- » lement de la plus grande facilité: en » moins de dix minutes, je vais vous » tirer d'affaire, vous procurer tout ce » ce que vous désirez, et vous mettre en » état de lancer dans le monde, avec » toute la pompe littéraire, votre Don

» Quichotte *qui, au fond, en serait bien* » *digne, quand il n'aurait d'autre mérite* » *que celui de présenter enfin aux ama-* » *teurs un modèle vraiment accompli en* » *chevalerie errante.*

— » *Hé! comment diable vous y pren-* » *drez-vous donc, m'écriai-je? Allons,* » *je vous écoute; éclairez-moi; aidez-* » *moi, trouvez-moi ce que je cherche;* » *vous me rendrez, je vous assure, un* » *immense service.*

— » *Il paraît, reprit mon ami, que la* » *première chose qu'il vous faudrait,* » *serait une avant-garde de Sonnets et de* » *Madrigaux en l'honneur de votre Ou-* » *vrage; et, sur-tout, qu'ils fussent de* » *gens titrés ou de grande réputation* » *dans la République des lettres. Rien* » *n'est si facile à vous procurer que ce* » *premier article. Prenez la peine de les* » *composer vous-même, aussi flatteurs* » *pour vous que bon vous semblera, et* » *faites-les imprimer en tête de votre* » *Ouvrage, sous le nom de qui il vous* » *plaira, de l'empereur de Trébisonde,*

» *du Grand Mogol si vous voulez. Dans*
» *le cas où quelques éplucheurs vien-*
» *draient à contester à vos Sonnets cette*
» *noble descendance, ne vous en in-*
» *quiétez pas, moquez-vous-en : pourvu*
» *que les Sonnets soit bons, personne*
» *ne les niera ; et les tracassiers finiront*
» *bientôt par avoir le dessous, faute de*
» *preuves. En supposant, au surplus,*
» *que la fraude vienne, enfin, à être bien*
» *démonstrativement prouvée, ce qui me*
» *paraît à peu près impossible, que ris-*
» *quez vous? Vous n'en serez sûrement*
» *pas pour la main qui aura fait le coup :*
» *on ne fera qu'en rire, ou s'en amu-*
» *ser.*

» *Quant aux Citations en marge, je*
» *vois qui est très-facile aussi d'en cha-*
» *marrer votre Livre. Il n'est pas de sujet*
» *auquel on ne puisse appliquer, tant*
» *bien que mal, quelques vers marquans*
» *ou quelques belles pensées des anciens*
» *Auteurs. Il ne faut, pour cela, qu'un*
» *peu de mémoire ou très-peu de recher-*
» *ches. Par exemple, là où vous parlez*

» *de l'esclavage ou de la liberté, vous*
» *avez à introduire le vers si connu,*

Non bene pro toto libertas venditur auro.

» *Et en marge, par un renvoi, vous citez*
» *Horace, ou tel autre qu'il vous plaira;*
» *car l'essentiel n'est pas de bien désigner*
» *les Auteurs: à la rigueur, il suffit de ne*
» *citer que des noms fameux. A propos de*
» *la mort, vous avez à placer le fameux*

Pallida mors æquo pulsat pede,
Pauperum tabernas; regumque turres.

» *dont tout le monde connaît l'immortel*
» *auteur. A propos d'ennemis, vous*
» *pouvez faire une excursion jusques dans*
» *l'Ecriture Sainte, et citer Dieu lui-*
» *même, qui a dit:* Ego autem digo vobis
» diligite inimicos vostros. *Au sujet de*
» *notre malheureuse fragilité, tirez de*
» *l'Evangile,* de corde exeunt cogitationes
» malæ. *Sur l'amitié, vous avez Caton et*
» *son beau, son excellent Distique,*

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

» *etc. ect. ect. Moyennant ces petites pin-*

» *cées de latin, vous passerez d'emblée*
» *pour un savant en* us ; *et, aujourd'hui,*
» *mon ami, cette espèce de poudre ne*
» *manque guère de rendre honneur et*
» *profit à quiconque a l'adresse de la*
» *jeter à propos aux yeux des autres.*

» *L'article des Notes, n'est pas, non*
» *plus, la mer à boire. De quoi que vous*
» *parliez, vous pouvez toujours en faire*
» *des comparaisons ou des rapproche-*
» *mens avec quelque chose de connu, et*
» *voilà vos Notes trouvées. A propos de*
» *vos Géans, par exemple, rien ne vous*
» *empêche de les comparer à Goliath, et*
» *d'en faire une très belle Note. Vous di-*
» *rez:* Le géant Golias ou Goliath, était
» un énorme Philistin, haut de tant de
» coudées, que le berger David tua d'un
» coup de pierre au front, dans la vallée
» de Thérebinte. Voyez le Livre des
» Rois, chapitre. . . . . *je ne sais plus*
» *lequel. A propos de fleuves ou de ri-*
» *vières, notre Tage, que vous pouvez*
» *toujours amener sur la scène, vous*
» *fournira la matière d'une Note à vous*

» *faire, à la fois, plusieurs espèces d'hon-*
» *neur, parce qu'elle peut être, en même*
» *tems, historique, géographique, poé-*
» *tique et métallurgique. Vous direz:*
» Le Tage est un fleuve de notre Espagne,
» ainsi nommé par un de nos rois; il
» prend sa source à tel endroit, et il se
» décharge dans l'Océan, au pied des
» murs de la fameuse ville de Lisbonne:
» ses flots argentés coulent, *dit-on*,
» sur un sable d'or, etc., etc. *A l'oc-*
» *casion de vos brigands et de vos voleurs*
» *de grand chemin, je fais mon affaire*
» *de vous donner une foule de Notes*
» *curieuses, puisées dans l'histoire de*
» *Cacus, que je sais par cœur. Jules-*
» *César et ses Commentaires, Plutarque*
» *et ses mille Alexandre, vous fourni-*
» *ront des milliers de Notes héroïques, et*
» *du plus grand intérêt, que vous pourrez*
» *toujours adapter par tout où vous par-*
» *lez de batailles ou de faits d'armes d'un*
» *certain éclat. Les Héroïnes dévergon-*
» *dées du savant évêque de Mondognèdo,*
» *la Médée d'Ovide, la Calipso d'Ho-*

» *mère, la Circé de Virgile, et tant*
» *d'autres femmes célèbres par leur libertinage, leurs vices, leur méchanceté, leur perfidie ou leurs crimes, vous forment un riche fonds d'objets de comparaison, et de sujets de Notes pour celles de vos dames qui tiennent de leurs caractères : quant à celles qu'il vous a plu de faire douces, tendres et gentilles en tous points, le fécond Léon l'hébreu, serait pour vous une grande ressource, si vous saviez assez de langue toscane pour pouvoir le lire ; mais à son defaut, et sans recourir à l'étranger, vous trouverez dans le Traité de notre profond et pieux Fonsèca*, sur l'Amour de Dieu, *de quoi satisfaire les curieux les plus avides de Notes instructives et amusantes sur les amours de ce bas monde... J'ajoute, mon ami, que si vous êtes embarrassé pour faire ce que je vous indique, j'offre de vous aider, de rédiger, moi-même, vos Notes, et de vous choisir un superbe assortiment de*

» *Citations ; de manière que vous n'au-*
» *riez plus qu'à les éparpiller dans votre*
» *Ouvrage. Comptez sur moi, si vous*
» *voulez me laisser carte blanche ; et que*
» *je suis homme à vous gonfler votre*
» *Livre d'un bon demi volume de décora-*
» *tions magnifiques, qui ne vous coûte-*
» *ront pas le moindre travail.*

» *Il ne nous manque donc plus que*
» *cette* Liste des auteurs consultés, *qui,*
» *dites-vous, est tellement indispensable,*
» *aujourd'hui, à la fin d'un livre nou-*
» *veau, qu'il n'y a pas moyen de vous en*
» *passer pour le vôtre. Rien de si facile*
» *encore. Prenez-moi, tout bonnement,*
» *trois ou quatre de ces Listes dans les*
» *livres du jour, et rangez-en tous les*
» *noms par ordre alphabétique, depuis*
» *Aristote, comme vous le disiez tout à*
» *l'heure, jusques et compris Zoïle. Il*
» *en résultera une Liste plus longue*
» *encore qu'aucune autre, et vous n'aurez*
» *plus qu'à la faire imprimer à la fin de*
» *votre Ouvrage. Il est possible que quel-*
» *ques Lecteurs madrés se doutent de la*

» *tricherie ; mais le plus grand nombre*
» *n'y regardera pas d'assez près pour y*
» *voir, ou ne voudra pas même prendre*
» *la peine d'y regarder.*

» *Au surplus, si je vous conseille*
» *ces moyens, ce n'est pas que je croie*
» *tout cet attirail aussi nécessaire à votre*
» *Livre, que vous le pensez ; je suis même*
» *fort d'avis qu'il y serait très-déplacé.*
» *Votre Histoire n'est qu'une critique*
» *des histoires de chevalerie ; et, certes,*
» *jamais Aristote, ni Saint Basile, ni*
» *Cicéron, ne se sont occupés de cheva-*
» *lerie errante. Si cette matière a pu vous*
» *amener quelques occasions de donner*
» *des leçons utiles, votre morale a dû*
» *découler naturellement de votre sujet,*
» *tout burlesque qu'il paraisse ; autre-*
» *ment, les autorités les plus imposantes*
» *n'y suppléeront jamais. Si votre Ou-*
» *vrage n'est pas fait dans cet esprit, s'il*
» *ne marche pas ferme et droit au but*
» *important que vous vous êtes proposé,*
» *si la suite des faits mis sous les yeux*
» *du Lecteur, ne ridiculise pas à jamais,*

» *et tout naturellement, la manie des*
» *livres de chevalerie, vous aurez beau*
» *vous appuyer des maximes de l'Ecriture*
» *Sainte et des miracles des Saints, beau*
» *vous armer des plus sublimes vers,*
» *des plus puissans tours oratoires, et*
» *des pensées les plus profondes des poëtes,*
» *des rhéteurs et des philosophes les plus*
» *fameux, vous n'en réussirez pas mieux.*
» *Dans le cas contraire, comptez sur le*
» *plus grand succès, si, d'ailleurs, votre*
» *style est clair, simple et gracieux;*
» *si, par tout, il est le style convena-*
» *ble à la chose; si chaque mot que*
» *vous employez est vraiment le plus*
» *propre à bien rendre votre pensée; si*
» *vos tableaux sont variés, prudemment*
» *multipliés, et peints avec vérité; et,*
» *sur-tout, si votre sujet a été assez*
» *heureusement conçu, et assez ingé-*
» *nieusement développé, pour que votre*
» *Ouvrage soit de nature à faire sourire,*
» *de tems en tems, le mélancolique; à*
» *nourrir la gaieté de celui qui aime à*
» *rire; à occuper agréablement le simple*

» *et l'ignorant ; à plaire à l'homme d'es-*
» *prit ; et à ne pas déplaire au sage.* »

J'écoutais attentivement mon ami, et à mesure qu'il me parlait, je me sentais de plus en plus frappé de la finesse de ses observations, et de la solidité de ses conseils. L'heureuse idée m'en vint de suite, que la meilleure Préface que je pusse faire, serait le récit tout simple de notre conversation. Je te le présente donc à ce titre, cher Lecteur ; j'y gagne, de me tirer enfin d'embarras ; et toi, d'avoir l'Histoire du fameux Don Quichotte de la Manche, *absolument nette de tous ingrédiens étrangers : ils auraient pu ralentir sa marche, et faire sautiller ton attention, que je veux, au contraire, fixer sur mon intéressant héros, qui, comme tu le verras, fut en même tems le plus vaillant chevalier, et l'amoureux le plus continent qu'on eut encore vu dans les célèbres campagnes du canton de Montiel. Je veux plus encore, je compte sur ta reconnaissance et tes remercîmens, de ce que, par la même*

occasion, je te fais connaître le fameux Sancho Pansa, son écuyer, qui, je l'espère, te montrera dans sa seule courte personne, plus d'aimables et divertissantes qualités d'écuyer, que tu n'en trouverais dans la bande entière de nos livres de chevalerie; sur ce, cher Lecteur, je prie Dieu de te maintenir en joyeuse santé, et moi de même.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

LE DON QUICHOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui était Don Quichotte, et comment il avint qu'il embrassa la profession de chevalier errant.

IL y avait, il n'y a pas long-tems, dans un village de la Manche, dont, pour raisons, je veux oublier le nom, un honorable gentilhomme campagnard, point opulent, mais vivant noblement; c'est-à-dire, la lance au râtelier, l'antique rondache au grenier, la rosse à l'écurie, et le chien courant toujours prêt à partir. Un assez bon pot au feu cinq fois la semaine, et le soir, communément, une vinaigrette à l'ail, des restes du dîner; le vendredi, des

lentilles à l'huile ; le samedi, l'omelette au lard, permise par la bulle ; le dimanche, assez régulièrement, un ou deux pigeons après le bouilli, quand le gibier manquait : tel était à peu près son ordinaire habituel, et il lui emportait les trois quarts de son revenu ; le reste ne suffisait qu'à peine à ses autres dépenses domestiques, dont la plus considérable était celle de sa garderobe. Ce n'est pas qu'il fût fastueux ; mais il savait à quoi l'obligeait son rang, et qu'un homme de sa sorte devait toujours avoir deux habits, un pour les jours ouvrables, l'autre, d'un drap plus fin, pour les fêtes et dimanches. Sa maison était composée d'une gouvernante de quarante ans passés, d'une nièce de dix-neuf à vingt, et d'un valet vigoureux qui maniait indifféremment l'étrille, la bèche ou la serpette. Quant à notre gentilhomme, il approchait de sa cinquantaine ; il était maigre de figure, long de taille, d'un tempérament robuste, quoique d'une complexion sèche et décharnée ; il dor-

mait peu, et de plus, il avait toujours beaucoup aimé la chasse. Les historiens et les savans de la Manche, ne s'accordent pas exactement sur son nom de famille. Les uns l'appellent *Quixada*; d'autres, *Quésada;* d'autres, enfin, *Quixana*, et cette dernière opinion me paraît la mieux fondée; mais on sent qu'une légère incertitude sur ce point, importe peu, pourvu que sur tout le reste son histoire soit fidelle, impartiale et authentique.

Depuis sa jeunesse, ce gentilhomme, les jours qu'il n'avait rien à faire, c'est-à-dire pendant presque toute l'année, s'occupait à lire des romans de chevalerie. Il y prenait tant de plaisir, que peu à peu il en était venu jusqu'à oublier la chasse, et même à négliger le soin de ses affaires. Plus il en lisait, plus il en voulait lire; de sorte que pour pouvoir acheter tous ceux qui piquaient sa curiosité, il avait été forcé de vendre plusieurs quartiers de ses meilleures terres; mais moyennant ce

sacrifice, il en avait enfin réuni chez lui presque tout autant qu'il en existait en langue espagnole.

De tous ces livres, ceux dont il faisait le plus de cas, étaient les ouvrages du célèbre *Felicien de Silva.* Il estimait particulièrement cet auteur, à raison des finesses amphigouriques de son style. Il aimait beaucoup la tournure arrogante de ses défis; il admirait sur-tout ses poulets galans; il en savait par cœur plusieurs beaux passages, notamment celui-ci qu'il se plaisait à répéter souvent : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison, affaiblit tellement ma raison, que c'est avec raison que je me plains de votre beauté;* et cet autre : *Les célestes beautés divines qui de votre divinité vous font le disputer aux étoiles, et vous font méritante des mérites que mérite votre grandeur.* Le pauvre gentilhomme s'extasiait de toutes ces phrases, et il s'alambiquait continuellement le cerveau à en pénétrer l'esprit, sans se douter

qu'Aristote lui-même y aurait *perdu son latin.* Il se permettait cependant de critiquer les énormes blessures que recevait Don Belianis, et celles qu'il faisait à ses ennemis; il observait judicieusement, que, malgré tout l'art des plus habiles chirurgiens, il était impossible qu'il n'en restât d'incroyables cicatrices : mais il goûtait singulièrement cette fameuse aventure, par laquelle l'auteur promet de terminer l'histoire de ce chevalier : plusieurs fois il avait été tenté de prendre la plume pour continuer ce livre admirable, et il est à croire qu'il l'aurait achevé tout aussi bien que l'auteur lui-même, s'il n'en eût toujours été détourné par des occupations plus importantes encore. Le curé du village, homme instruit et gradué à l'université de Siguenze, avait, un jour, avancé qu'il n'y avait pas moyen de décider lequel des deux, de Palmérin d'Angleterre, ou d'Amadis de Gaule, avait été le plus parfait des chevaliers. Maître Nicolas, barbier du

lieu, avait donné la pomme au Chevalier du Soleil, ou au moins prétendait qu'il ne devait la partager qu'avec Don Galaor, qui, sans être aussi petit maître, aussi doucereux, aussi pleureur qu'Amadis, son frère, n'avait pas été moins vaillant. Cette diversité d'opinions occupait beaucoup notre gentilhomme, qui, résolu d'approfondir, avant tout, cette grande question, lisait et relisait jour et nuit.

A force de toujours lire, de toujours méditer et de ne plus dormir, le pauvre gentilhomme perdit l'esprit ; son cerveau, sans doute, se fondit ou se dessécha. Son imagination alors se remplit, pêle-mêle, de tout ce qu'il avait lu d'enchantemens, de prouesses, de défis, de blessures, de batailles, de tempêtes, de tourmens d'amour, et d'autres semblables rêveries chevaleresques. Il croyait à toutes, aussi fermement qu'aux histoires les mieux avérées, et il en raisonnait avec autant de précision qu'il aurait pu le faire d'événemens qui se

seraient passés sous ses yeux. Il disait, de la meilleure foi, que Cid Ruis Diaz avait été vaillant, mais qu'il n'était pas comparable à ce chevalier de l'Ardente-épée, qui, d'un seul revers, avait pourfendu deux énormes géans; que néanmoins Bernard du Carpio était encore au-dessus, parce qu'à Roncevaux, ainsi qu'un autre Hercule, il avait étouffé entre ses bras l'invincible Roland, à la barbe des enchanteurs qui le protégeaient : que Morgant, quoique géant, et par conséquent d'une race naturellement fière et discourtoise, ayant toujours été civil et affable, il mériterait l'estime particulière des honnêtes gens, quand même il n'aurait pas d'ailleurs été bon chevalier. Son héros, cependant, disait-il, son brave favori, c'était Renaud de Montauban. Il s'enthousiasmait quand il se le représentait sortant de son château, pour détrousser quiconque lui tombait sous la main; et quand sur-tout il se souvenait de la belle statue d'or de Mahomet, que ce loyal

chevalier déroba aux Maures. Enfin, il avait une aversion si marquée contre le traître Ganelon, qu'il n'en parlait jamais sans se mettre en colère, et sans dire qu'il donnerait tous ses proches pour avoir la satisfaction de le rencontrer et de le traiter aussi ignominieusement qu'il le méritait.

Finalement, le seigneur Quixana perdit si complètement la tête et la raison, qu'il en vint à former le projet le plus étrange, le plus extravagant, le plus ridicule qui soit jamais entré dans l'imagination d'un fou. Il se persuada qu'il était destiné à rétablir la noble, l'utile profession de chevalier errant, tombée, pensait-il, en désuétude, par un des plus tristes effets de la dépravation du siècle, et qu'on ne savait plus qu'admirer vainement, sans songer à l'exercer : qu'autant pour le bien public que pour sa propre gloire, il devait, à l'exemple de ces anciens chevaliers si fameux encore, courir le monde, armé de pied en cap, sur un

beau cheval de bataille, chercher des aventures, défaire, à ses risques et périls, tous les torts et griefs qui viendraient à sa connaissance; protéger, en un mot, à coups de lance ou d'épée, tous les faibles et opprimés qu'il trouverait sur la face de la terre. Le pauvre maniaque ne voyait rien d'impossible à son bras; il croyait déjà entendre l'univers entier retentir du bruit de son nom, et que le moins qu'il pût lui revenir de ses prouesses, serait la couronne impériale de Trébisonde.

Plein de ces grandes idées, notre gentilhomme résolut de mettre promptement la main à l'œuvre. Son premier soin fut de rassembler, nettoyer et rajuster une vieille armure de famille, que depuis plus d'un siècle la rouille et la poussière rongeaient paisiblement dans un coin de son grenier. Elle se retrouva complète, à l'exception de la partie supérieure de la salade ou armure de tête, qu'en vain il chercha partout; mais cet inconvénient ne ralentit

point son zèle; il y suppléa moyennant une feuille de fort carton dont il fit un espèce d'armet, et il l'assembla si bien avec les autres pièces, qu'il aurait juré que la salade entière sortait des mains du forgeron. Jugeant cependant convenable, avant de lui confier sa tête, d'essayer, si, en effet, cet armet serait à l'épreuve des taillades, il le plaça sur une table et il l'éprouva d'un grand coup de tranchant, dont la pièce postiche fut en même tems coupée et enfoncée. Il ne vit pas, sans humeur et sans un peu d'émotion, son ouvrage de huit jours ainsi détruit d'un seul coup; mais au lieu de s'en rebuter, il refit diligemment un autre armet de carton plus épais, qu'il renforça de plusieurs bandes de fer si fortes à son gré, que ne doutant plus de sa solidité, il ne voulut pas même le soumettre à la même épreuve que le premier, et qu'il le tint pour être de la plus fine trempe possible.

Cette importante opération se trouvant

terminée à son gré, le futur chevalier errant s'occupa de la monture qu'il se destinait : c'était une rosse domiciliée depuis longues années dans son écurie, et plus rosse que ne la fut jamais cette rosse de Gonella, si connue, qui n'avait, dit l'histoire, que la peau et les os; mais à ses yeux elle valait plus à elle seule, que le Bucéphale d'Alexandre et le fameux Babieça du Cid ensemble. Le grand point n'était que de lui donner un nom convenable — car, enfin, se disait-il, il est de toute nécessité que le cheval d'un chevalier tel que moi, porte un nom fier et brillant. Il faut que ce nom soit tel, qu'il exprime ce que fut le cheval avant d'être illustré par mes exploits, et ce qu'il sera quand, sous moi, il partagera ma gloire et mes triomphes.

= Après avoir, pendant quatre jours, bâti, défait, ralongé, raccourci, retourné, pesé et médité un grand nombre de noms de son invention, enfin, il se détermina pour celui de *Rossinante*,

qui lui parut réunir parfaitement toutes les qualités désirées.

Notre gentilhomme ne choisit pas moins heureusement le nom qu'il devait prendre pour lui-même ; mais au lieu de quatre jours que lui avait coûté la composition de celui de Rossinante, ce ne fut qu'après huit jours de profondes et mûres réflexions, qu'il s'en tint définitivement à celui de *Don Quichotte*, sous lequel, en effet, il a été si connu depuis. Il n'est pas inutile d'observer ici, en passant, que c'est sans doute à l'espèce d'analogie que l'oreille peut trouver entre ce nom et celui de *Quixada*, que l'on doit attribuer l'opinion de ceux qui croient que *Quixada* fut le vrai nom de famille de notre gentilhomme; mais, je le répète, parce que j'en suis certain, c'est *Quixana*.

Réfléchissant ensuite que le vaillant Amadis de Gaule, au lieu de s'appeler tout sèchement Amadis, avait pris en manière de surnom, le nom de sa patrie, dans le dessein sans doute de

la rendre encore plus célèbre; il voulut, à l'exemple de ce chevalier si fameux, joindre au nom qu'il avoit choisi, celui de la Manche, sa province natale, afin aussi de la faire participer à la gloire immortelle dont il allait se couvrir lui-même.

Voilà donc *Don Quichotte de la Manche* avec un nom illustre de sa composition; pleinement satisfait de celui qu'il avait inventé pour son digne cheval; enchanté de la propreté de ses armes, et ravi de se trouver muni d'un excellent armet de sa façon. Mais ce n'était pas tout encore; il savait que pour être dans toutes les règles, il lui fallait de plus une dame dont il fût amoureux; et qu'un chevalier errant, sans maîtresse, n'est qu'un arbre sans feuilles ni fruits, un véritable corps sans ame. — Si, pour l'expiation de mes péchés, se disait-il, ou plutôt si, par bonheur, je viens à rencontrer quelque géant, comme cela ne manque pas d'arriver aux chevaliers errans, et que je le renverse

d'un coup de lance ou que je le pourfende d'un coup d'épée; qu'en un mot je le vainque et soumette à discrétion, ne convient-il pas que j'aie, à moi, une princesse à qui l'envoyer en hommage de mon amour et de ma constance? Quelle satisfaction pour elle, quelle douce gloire pour moi, son fidelle chevalier, quand mon géant vaincu ou pourfendu, se jettera, en entrant, à deux genoux devant ma souveraine, et lui dira humblement : « Madame, je suis » le géant Caraculiambro, duc et vi» comte de l'île de Mélindranie. Je » viens de la part et de par l'ordre de » l'invincible et noble chevalier Don Qui» chotte de la Manche, qui m'a vaincu » en combat singulier, et commandé » de venir, en personne, me prosterner » aux pieds de votre grandeur, pour » en recevoir tels ordres il vous plaira » me donner. »

═ Cette image brillante et flatteuse enflammait trop Don Quichotte, pour qu'il tardât long-tems à trouver dans sa

fertile imagination la dame qu'il désirait. Son choix tomba sur une paysanne d'un village voisin, pour laquelle on soupçonne qu'il s'était autrefois permis quelques tendres sentimens, que cependant elle avait toujours ignorés. L'impression de ses rustiques appas, était sans doute restée à notre bon chevalier, malgré le dérangement de sa tête ; et c'en était assez pour le décider à la préférer à toute autre pour en faire la dame de ses pensées. Elle s'appelait Aldonsa Lorenzo; il voulut aussi changer son nom et lui en donner un qui sentît la princesse. Il lui fabriqua celui de *Dulcinée* : en y ajoutant le surnom *du Toboso*, son village, il en fit celui de *Dulcinée du Toboso* ; et il trouva que le nom de sa dame ne serait pas moins harmonieux, paladin et expressif, que ceux qu'il avait imaginés pour lui-même et pour sa monture.

CHAPITRE II.

Première sortie de Don Quichotte.

Tous ces importans préliminaires étant ainsi ordonnés et disposés à sa pleine satisfaction, Don Quichotte, persuadé que chaque jour de retard serait désormais autant d'enlevé au patrimoine de la partie malheureuse du genre humain; et pressé par cette multitude d'opprimés qu'il lui semblait déjà voir et entendre de tous côtés, implorer le secours de son bras invincible, contre les offenses, les torts, les abus, les injustices sans nombre qu'il se proposait de défaire, résolut de se mettre incessamment en campagne. Enfin, le matin de l'un des jours les plus chauds du mois de Juillet, avant l'aurore, il se couvre secrètement de son armure, et va monter sur Rossinante; il baisse sa visière, il emmanche sa rondache,

il empoigne sa lance; et, sans être vu de personne, il sort et s'échappe par la porte de sa basse-cour, qui donnait sur les champs, ravi de n'avoir pas rencontré le moindre obstacle à son départ, et ne manquant pas d'en tirer le plus heureux augure pour le succès de sa glorieuse entreprise.

Mais à peine il se vit dehors, que l'idée d'une difficulté d'autant plus accablante que, jusqu'alors, il n'y avait pas même songé, faillit déconcerter tous ses projets, et le faire retourner sur ses pas. Il se rappela que n'étant point armé chevalier, il ne pouvait, suivant les statuts de l'ordre, se mesurer légitimement avec aucun chevalier; et que, quand même il le serait, ces mêmes statuts l'obligeaient, comme nouveau chevalier, à ne porter qu'une armure toute unie, sans armoirie ni devise, jusqu'à ce que par des exploits convenables, il eût mérité de jouir à son gré de la plénitude des droits, priviléges et prérogatives attachés à la

noble profession de chevalier errant. Ces inquiétantes réflexions le firent chanceler pendant quelques instans. Cependant, comme sa manie n'était pas moins active qu'enracinée, elle lui suggéra bientôt des moyens d'accommodement. Il se promit de se faire armer chevalier par le premier membre de l'ordre qu'il rencontrerait, ainsi que l'avaient pratiqué en pareille circonstance plusieurs chevaliers fameux; et rassuré par divers exemples de ce genre, qu'il se rappelait d'avoir lus, il ne lui resta plus le moindre scrupule sur ce point capital. Quant à son armure, il jugea qu'à la rigueur elle pouvait passer pour unie, attendu qu'elle était tellement bigarrée de la rouille qu'il n'avait pu enlever dans certains endroits, et des coups de limes qui, dans d'autres, en avaient meurtri l'épiderme, qu'il était réellement impossible d'y distinguer ni devise ni armoirie; ensorte que, pleinement tranquilisé sur ces deux graves inconvéniens, il continua sa marche,

dont il laissa la direction à la volonté de Rossinante, se rappelant encore que c'était ainsi qu'en usaient les chevaliers errans ses prédécesseurs, quand ils allaient aux aventures.

Notre flamboyant chevalier cheminait ainsi, au petit pas, par monts et par vaux, impatient de porter ses premiers coups. En attendant, excité par la solitude qui l'environnait, il se livrait aux plus délicieuses rêveries sur sa future célébrité. — Le tems viendra, se disait-il à haute voix, où l'histoire de mes hauts faits, répandue par tout l'univers, étonnera et charmera la postérité.... Il me semble entendre le savant auteur qui l'écrira, raconter ainsi ma première sortie de ce matin. « Le » blond Phébus » débutera-t-il harmo- » nieusement « n'avait pas encore étalé » sa brillante chevelure dorée, sur ce » vaste et large hémisphère; les petits » oiseaux chamarrés de mille éclatantes » couleurs, ne faisaient encore que pré- » luder leurs mélodieux complimens à

» l'aurore vermeille, qui (sortant fraîche
» comme la rose de la couche céleste,
» où elle laissait son époux alarmé)
» commençait à peine à s'annoncer aux
» extrémités les plus reculées de l'ho-
» rizon Manchois, que déjà le noble,
» l'invincible, le courtois chevalier Don
» Quichotte de la Manche, le cœur
» plein de ses hautes destinées, dédai-
» gnant la honteuse et perfide mollesse
» autant que l'inutile repos, parcourait,
» armé de toutes pièces, et monté sur
» son fameux Rossinante, les antiques
» et célèbres plaines de Montiel..... »
Heureuse postérité! continuait notre chevalier extasié, tu les connaîtras, tu les admireras, mes énormes prouesses, mes incroyables exploits! Le bronze, le marbre, le pinceau, tous les beaux-arts se disputeront, d'âge en âge, la gloire d'en perpétuer l'utile souvenir jusqu'à tes dernières générations!..... Et toi, sage enchanteur, qui sans doute me suis, me vois et m'écoutes, pour pouvoir transmettre aux siècles futurs

l'étonnante histoire de mes actions et de mes pensées! qui que tu sois, je t'en conjure en considération de cette partie de ma gloire qui réflétera sur toi, n'oublie pas cet autre moi-même, le fidelle compagnon de mes travaux, le valeureux Rossinante!...

= Passant ensuite à ses amours, le chevalier se taisait pour soupirer; puis, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, il s'écria tendrement et douloureusement, — O ma Dulcinée! ô souveraine éternelle de ce cœur votre fidelle esclave! vous l'avez voulu; vous m'avez banni de votre présence pour éprouver ma constance!... J'obéis... mais que vous seriez injuste, si vous perdiez un instant de vue l'image des maux amoureux que j'endure pour exécuter vos ordres suprêmes, ... et des mémorables travaux que je cours entreprendre pour mériter vos divines et chastes faveurs!...

= Pendant que Don Quichotte cousait ainsi les uns aux autres, pour se les appliquer, tous les plus brillans

passages des romans de chevalerie qu'il avait dans la tête, le tems s'écoulait, et il ne s'en aperçevait pas plus que du soleil ardent qui le chauffait violemment. Ce ne fut que vers le soir, que la chûte du jour lui fut assez sensible pour le tirer de ses extases, et ranimer son impatience de faire, au plus vîte, ses premiers essais de valeur. Mais il eut beau désirer, s'agiter, se dépiter, regarder autour de lui, provoquer tous les chevaliers de la terre, et brandir sa redoutable lance, toute cette journée se passa sans qu'il lui arrivât rien de digne de figurer dans son histoire.

Quelques auteurs, cependant, ont placé dans cette première journée l'aventure du port Lapice, d'autres la terrible bataille de notre héros contre les moulins à vent. Mais, grâce à mes recherches, il est aujourd'hui reconnu et avéré, que Don Quichotte marcha, du matin au soir, sans trouver la moindre petite aventure ; que vers le coucher du soleil, son cheval et lui se trouvant

harassés de fatigue et exténués d'inanition, il se mit à parcourir des yeux tout l'horizon, pour découvrir quelque château ou au moins quelque cabane de berger où ils pussent passer la nuit et trouver à manger; qu'enfin, après avoir, pendant quelques instans, désespéré de son salut, parce qu'il ne voyait rien de ce qu'il cherchait, à force de regarder il aperçut à environ un quart de lieu, un peu sur sa droite, une hôtellerie isolée, vers laquelle il s'achemina, en remerciant de tout son cœur sa bonne fortune d'une si heureuse trouvaille.

Don Quichotte alors ayant jugé convenable de presser un peu Rossinante, le docile animal, malgré sa lassitude, seconda si bien les intentions de son maître, qu'ils arrivèrent avant la brune à une centaine de pas de l'hôtellerie. Là, le chevalier fit halte, se mit en parade, et voici pourquoi. Comme il n'entendait et ne voyait plus rien, qu'il ne rapportât aux idées chevaleresques

dont il avait l'imagination farcie, il n'avait pas manqué de prendre, dès le premier aperçu, l'hôtellerie pour un château. A mesure qu'il en approchait, il découvrait ses quatre tours et ses créneaux argentés; il croyait voir son pont levis, ses profonds souterrains, en un mot, toutes les circonstances et dépendances des nobles châteaux qu'il avait trouvés dans ses livres de chevalerie; et quand il s'en jugea près, assez pour en être aperçu distinctement, il crut devoir s'arrêter pour attendre que le nain de garde, qui, suivant l'étiquette, devait l'avoir reconnu à travers les créneaux, sonnât de sa trompette l'annonce de l'arrivée d'un chevalier armé. Voyant cependant que ce signal tardait, que d'ailleurs son cheval prêt à se mutiner, piétinait d'impatience d'entrer à l'écurie, Don Quichotte rendit la bride à Rossinante, qui, moitié trottant, moitié galoppant, et le nez au vent, tira droit à la porte de la maison.

Deux jeunes filles de moyenne vertu,

qui, en compagnie d'une bande de muletiers, allaient à Séville pour y exercer leur profession, et qui s'étaient arrêtées à l'hôtellerie pour y passer la nuit, se trouvèrent, par hasard, assises à côté de la principale porte, au moment où Don Quichotte en approchait. Le hasard voulut aussi, qu'au même instant, le berger de l'hôtellerie sonnât deux ou trois fois de son cornet, pour rassembler ses bêtes éparses dans les environs, et les faire rentrer. Notre chevalier prenant alors le cornet pour la trompette du nain qu'il avait attendue, et les deux coureuses pour les dames du château, députées à sa rencontre, détourna vers elles Rossinante, que l'odeur de l'écurie dévoyait sensiblement vers une autre porte, et les aborda le cœur gonflé de joie, de vanité et de reconnaissance, en les saluant de la lance et du bouclier. Celles-ci effrayées de ces gestes, et d'une apparition aussi extraordinaire, se levèrent précipitamment pour s'enfuir. Mais Don Quichotte s'empressa, pour les rassurer et les retenir, de leur parler. — Ne

fuyez point, mes belles dames, leur cria-t-il, du ton le plus doux qu'il lui fut possible.... N'ayez aucune inquiétude. La chevalerie, dont je fais profession, me défend d'outrager qui que ce soit; à plus forte raison, d'aussi excellentes, d'aussi hautes dames que vous paraissez l'être.

= Les deux créatures un peu rassurées, s'arrêtèrent en effet, et ouvrirent de grands yeux pour chercher la figure qui les complimentait d'une manière si nouvelle pour elles; mais n'apercevant rien qui ressemblât à face humaine, elles ne lui répondirent que par de grands éclats de rire. Notre chevalier en fut si choqué, que malgré son extrême politesse ordinaire envers le beau sexe, il ne put s'empêcher de leur en témoigner son mécontentement. —La gaieté, leur dit-il, mesdames, embellit encore les belles; mais rire sans raison, paraît plutôt une étourderie mal séante qu'une jolie gentillesse... Cependant, mesdames, ne prenez point en mauvaise part ce que j'ai l'honneur de vous observer: mon but et mon désir n'en

sont pas moins de vous faire très-respectueusement ma cour.

=Plus Don Quichotte leur filait de belles phrases, plus les donzelles riaient; parce que ne les comprenant point, elles ne s'occupaient qu'à détailler son singulier accoutrement; et plus, de son côté, notre chevalier s'émoustillait. Il allait leur décocher une nouvelle semonce plus vive que la première, quand il en fut détourné par l'arrivée du maître du logis, qui venait voir de quoi il était question. C'était un homme de fort bonne mine et aimant la joie. Dès son premier coup-d'œil sur Don Quichotte, il se sentit violemment tenté de faire chorus avec les deux rieuses; mais l'équipage du nouveau venu, ne lui paraissant pas moins formidable que comique, il jugea plus prudent de le recevoir avec civilité. — Si le seigneur chevalier, lui dit-il en le saluant, cherche une excellente auberge, il trouvera ici tout ce qu'il peut désirer, sauf un lit pourtant; je préviens sa seigneurie que je n'en tiens pour personne.

= Don Quichotte radouci par l'accueil honnête de l'hôtelier qu'il prenait pour le gouverneur du château, lui répondit sur le même ton. — Pour moi, seigneur châtelain, comme vous le jugez très-bien, le couvert seul suffit : l'habit que je porte vous annonce assez que je n'ai pas besoin d'un lit, et que ce n'est point en dormant que je me délasse.

= L'hôtelier était un Andaloux des environs de St.-Lucar, de la bonne espèce par conséquent ; c'est-à-dire, fripon autant qu'aucun cabaretier d'Espagne, espiègle et rusé comme un page. Il pénétra facilement à la réponse et à l'équipage du personnage, que quoiqu'il parut peu endurant, il y avait moyen de s'en divertir sans provoquer sa colère. — Votre seigneurie n'a donc qu'à descendre, répliqua-t-il, en accourant officieusement lui tenir l'étrier ; elle ne peut trouver mieux qu'ici, pour coucher sans lit et reposer sans dormir, tout aussi long-tems qu'il lui plaira m'honorer de sa présence.

= Don Quichotte ne parvint qu'avec

beaucoup de peine à mettre pied à terre, tant il était exténué de n'avoir pas encore déjeûné. Son premier soin fut cependant de recommander amicalement Rossinante au seigneur châtelain, en l'assurant que c'était bien la plus excellente bête, et la meilleure pâte de cheval qu'il y eut au monde. L'hôtelier l'emmena, en le considérant beaucoup, mais sans pouvoir deviner où était son mérite; il ne l'en conduisit pas moins lui-même à l'écurie, où il lui rendit loyalement tous les bons offices d'usage en pareil cas.

Après avoir pourvu aux premiers besoins de Rossinante, l'hôtelier vint rejoindre le chevalier, pour lui offrir ses services. Il le trouva entre les mains des deux rieuses, avec lesquelles il s'était déjà si bien réconcilié, qu'elles travaillaient obligeamment à le désarmer. Elles n'avaient pu encore le débarrasser que de la cuirasse, du corcelet et de toute l'armure inférieure : le hausse-col, les épaulières et la salade étaient assujetties ensemble par de gros cordons verts, noués avec si

peu de précaution, qu'après d'inutiles efforts, les donzelles déclarèrent qu'il fallait absolument les couper; mais Don Quichotte ne voulut pas y consentir, et protesta qu'il aimait beaucoup mieux rester, jusqu'au lendemain, le pot en tête.

Pendant que l'opération se faisait, notre chevalier, toujours persuadé que les deux officieuses dames qui le désarmaient, étaient, au moins, les deux filles aînées du gouverneur ou du seigneur du château, leur débitait force complimens galans, tant en vers qu'en prose, et leur certifiait que jamais chevalier errant n'avait été, comme le grand Don Quichotte, assez heureux pour être servi par deux princesses, dès le jour même de son début. — Oui, mesdames, continua-t-il en sortant de leurs mains, je suis Don Quichotte de la Manche, et Rossinante, est le nom de mon cheval. Peut-être aurais-je dû attendre de mes exploits l'honneur d'être connu de vos seigneuries; mais je n'ai pu tenir à l'empressement de vous faire agréer l'offre de mes services.

Daignez, mesdames, me favoriser de vos commandemens; quels qu'ils soient, mon obéissance et la valeur de mon bras vous prouveront que je ne suis point indigne de vos bontés.

= Les coureuses, qui n'avaient jamais entendu d'homme s'exprimer de la sorte, s'imaginèrent que peut-être c'était la manière de celui-ci de demander à souper, et elles lui parlèrent de prendre quelque chose. — Très-volontiers je mangerai, leur répondit-il, n'importe quoi; car, dans le vrai, je crois en avoir besoin.

= Malheureusement c'était un vendredi : il n'y avait dans l'hôtellerie, et à plus de quatre lieues à la ronde, autre chose à manger que quelques tronçons de merluche sèche, espèce de poisson que, sur les côtes d'Andalousie, on connaît, lorsqu'il est frais, sous le nom de *Truchuéla* ou *petite Truite*. L'hôtelier, en plaisantant, lui en proposa sous ce dernier nom, en s'excusant sur le jour d'abstinence, de ce qu'il ne lui offrait ni gibier, ni poulardes. — Pourvu qu'il y en ait en suffisante

quantité, répondit l'affamé chevalier, autant vaudront plusieurs petites qu'une grosse truite : car, après tout, entre un écu et sa monnaie, je ne vois, au fond, pas grande différence; il se peut même qu'il en soit des petites truites comme des chevreaux, qui sont plus délicats jeunes, que lorsqu'ils sont devenus boucs ou chèvres : ainsi, petites ou grosses, pourvu qu'elles ne tardent pas, elles seront les bien venues. La fatigue et le poids des armes m'ont aujourd'hui singulièrement ouvert l'appétit.

═ On dressa son couvert, au frais, devant la porte de l'hôtellerie; et on lui servit une galimafrée mal cuite, et plus mal cuisinée encore, de la plus coriace merluche qu'il y eut dans toute la Manche, avec un morceau de pain aussi noir et aussi dur que ses armes. Les éclats de rire faillirent recommencer, lorsqu'il fut question de manger, parce que, de la manière dont sa tête et ses épaules étaient enchâssées dans le restant de l'armure qu'on avait dérangée et disloquée, en cherchant à la

démonter, il ne lui était pas possible de porter la main à sa bouche. Il fallut qu'une des donzelles lui plaçât les morceaux l'un après l'autre entre les dents, et que l'autre le fit boire au moyen d'un chalumeau qu'on surmonta d'un petit entonnoir. Ce ne fut qu'après avoir long-tems souffert les embarras de cette manœuvre, qu'enfin il consentit à sacrifier ses cordons verts, et à se laisser désarmer en entier. Le son d'une flûte champêtre, dont un muletier s'amusait à quelque distance, ayant en ce moment frappé son oreille, il imagina que c'était la musique dont, suivant l'étiquette, on le régalait pendant son souper : et il acheva de se remplir l'estomac, complètement persuadé que sa destinée l'avait conduit dans un château des plus fameux ; qu'il y avait été désarmé, et qu'il y était servi par des princesses ; qu'il y faisait une chère excellente ; qu'il y mangeait des truites délicieuses ; qu'en un mot, il y recevait tous les honneurs réservés aux seuls chevaliers errans. Il conclut d'un si heureux début, que la fortune

protégeait décidément ses grands desseins; mais sa satisfaction était contrariée par l'impatience d'être armé chevalier; et il ne songeait qu'avec douleur, que faute de cette cérémonie, il ne lui était pas encore permis de faire le moindre acte de chevalerie.

CHAPITRE III.

Comment Don Quichotte fut armé chevalier.

Résolu de se tirer cette épine du pied, le plus promptement possible, Don Quichotte, sitôt qu'il eut fini son maigre souper, quitta son siége, et pria son hôte de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien secret, et à l'écart. Il le conduisit à l'écurie : et après en avoir soigneusement fermé la porte, et reconnu qu'ils ne pouvaient être aperçus de personne, il se mit à deux genoux devant lui. —



Noble et vaillant chevalier, lui dit-il, je ne quitterai pas cette suppliante posture, que vous ne m'ayez donné votre parole, de m'accorder une grâce que j'ai à vous demander, qui, d'ailleurs (je m'empresse de vous en prévenir), ne peut tourner qu'à votre propre gloire et à l'avantage du genre humain.

= L'hôtelier confus de le voir à ses pieds, et ne sachant qu'en penser, fit d'abord ce qu'il pût pour l'engager à se relever; mais voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser autrement, il lui promit de faire tout ce qu'il désirerait, pourvu que cela ne fût pas impossible, ou beaucoup trop difficile — Je n'attendais pas moins de votre courtoisie, seigneur, répondit Don Quichotte, en se relevant. Cette grâce que je vous demande, et que vous m'avez si généreusement octroyée, c'est de m'armer chevalier, demain, au point du jour, après que, pendant toute cette nuit, j'aurai veillé les armes dans la chapelle de votre château : le tout conformément aux statuts de la

chevalerie; vous déclarant, en outre, sur mon honneur, que mon unique but est de pouvoir, à la faveur de cette insigne et indispensable cérémonie, parcourir les quatre parties du monde, par terre et par mer, pour y protéger loyalement, envers et contre tous, les malheureux, les faibles et les opprimés, auxquels, en ma qualité de chevalier errant, je dévoue à jamais le secours de mon bras.

= L'hôtelier qui, comme je l'ai dit, était naturellement espiègle, et qui avait déjà de fortes suspicions du dérangement de la tête du chevalier, n'en douta plus quand il l'entendit déclarer un projet si extravagant. Mais, résolu de s'en divertir sans l'irriter, il prit le parti de se prêter à sa folie. Il lui répondit donc que rien n'était plus édifiant que sa demande, ni plus louable que sa noble entreprise : que le métier de chevalier errant, était en effet le plus digne d'un homme d'aussi bonne mine, et sur-tout aussi vaillant qu'il paraissait l'être, — Comme vous, seigneur, ajouta-t-il, j'ai, dans ma jeunesse,

passionnément aimé la célébrité et la chevalerie errante. J'ai couru les aventures avec quelques succès. J'ai signalé dans plusieurs contrées la valeur et l'adresse de mon bras. Nombre d'affligés, d'opprimés, d'offensés, de dupes, de pauvres veuves et d'innocentes demoiselles doivent encore se souvenir de moi à Malaga, à Séville, à Ségovie, à Valence, à Grenade, à St.-Lucar, à Cordoue, et jusqu'aux guinguettes de Tolède; en un mot, je puis me flatter que mon nom a fait du bruit dans presque toute l'Espagne. Enfin, content du peu de gloire que j'avais acquise, l'âge, et des symptômes précurseurs de quelques revers qui m'auraient été bien sensibles, après d'aussi longs succès, m'ont déterminé à venir dans ce château de mes pères, me reposer sur mes lauriers. J'y vis honorablement de mes revenus, que je m'empresse de distribuer à ceux qui ont recours à moi. J'y accueille sur-tout de mon mieux tous mes bons amis les chevaliers errans. Je me fais un plaisir de partager avec eux tout ce que je possède,

et de pourvoir à leurs besoins, en considération des grands services qu'ils rendent ou qu'ils voudraient rendre au genre humain. Je suis mortifié de n'avoir point, en ce moment, de chapelle à vous offrir ici : je viens précisément de faire démolir la mienne pour la reconstruire à neuf, et plus magnifiquement; mais vous savez comme moi, qu'en cas de nécessité constatée, la veillée des armes peut se faire où l'on veut. Ainsi, cette nuit, vous pourrez remplir ce devoir préparatoire dans une des cours de mon château; et demain matin, si Dieu n'en ordonne pas autrement, nous achèverons la cérémonie, de manière qu'au point du jour vous soyiez armé chevalier, aussi à fond qu'aucun chevalier puisse jamais l'être.

= L'hôtelier lui demanda ensuite s'il avait de l'argent. — De l'argent! répondit Don Quichotte, je n'y ai pas même songé. Je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier errant s'en soit muni pour aller aux aventures.

— Vous en concluriez mal à propos

qu'ils n'en portaient point, répliqua l'hôtelier. Si les histoires n'en parlent pas, c'est uniquement parce que les auteurs ont pensé qu'il allait sans dire, qu'on ne se mettait jamais en campagne sans cela. Soyez certain que tous ces chevaliers errans qui ont fait parler d'eux dans tant de livres, n'ont jamais marché sans avoir la bourse bien garnie, quelques chemises à changer, et la petite boîte d'onguent : car vous pensez bien, qu'exposés, comme ils l'étaient tous les jours, au milieu des forêts ou des déserts, à soutenir des combats terribles, et par conséquent à recevoir des blessures effroyables, ils ne comptaient pas trouver là des chirurgiens tout prêts à les guérir. A l'exception de ceux qui avaient dans leur manche un bon enchanteur, toujours attentif à leur envoyer, au besoin, du plus proche nuage, par quelque jeune vierge ou par quelque nain, une petite fiole de cette eau miraculeuse dont une goutte, seulement, sur le bout de la langue, suffisait pour fermer à l'instant leurs plaies, et les rendre gais

comme des pinçons; je sais, moi, à n'en pouvoir douter, que tous avaient grand soin, en partant, de charger leurs écuyers d'argent, de nippes, de charpie, d'emplâtres et d'onguent, parce que tout cela n'est pas moins nécessaire à la chevalerie errante, que la lance et le bouclier. Et quand il arrivait, ce qui a toujours été fort rare, qu'un chevalier n'avait pas d'écuyer, lui-même il portait tout son butin dans des petites besaces qu'il arrangeait sur la croupe de son cheval, sans cependant que cela parut; car, à vous dire le vrai, les chevaliers de ce tems là n'étaient pas trop dans l'usage de porter des paquets derrière eux; mais il fallait bien que ceux qui ne pouvaient faire autrement, en passassent par là. Je vous conseille donc (et même je pourrais vous le commander, puisque vous devez être bientôt mon fils d'armes) de ne point vous mettre en campagne sans argent, et sans avoir avec vous toutes les petites provisions que je viens de vous indiquer. Vous me saurez, quelque jour, bon gré

du conseil, et au moment où vous y penserez le moins, vous serez bien aise de l'avoir suivi.

= Le futur chevalier promit de se conformer en tout à ces avis; et l'hôtelier le quitta, en lui répondant qu'en ce cas il n'avait qu'à se disposer à la cérémonie, et en lui enjoignant de faire incontinent la veillée des armes dans la grande cour du château. Don Quichotte aussitôt alla ramasser toutes les pièces de son armure; il les porta et les groupa lui-même sur l'auge du puits, au milieu de la cour. Il prit ensuite sa lance, et couvert seulement de sa rondache, il se mit à se promener pardevant le noble trophée, sans le quitter des yeux.

L'hôtelier, en quittant Don Quichotte, n'avait rien eu de plus pressé que d'aller avertir les voyageurs qu'il avait chez lui, de la scène qui venait de se passer, et de celles qui devaient la suivre. Tous, étonnés d'un si singulier genre de folie, et impatiens de s'en amuser, étaient accourus se placer de manière à tout voir sans

être vus : il faisait un si beau clair de pleine lune, qu'aucun des mouvemens du chevalier ne leur échappait. Tantôt il longeait à petits pas le devant du puits et de l'auge, le bouclier haut et dans une attitude menaçante ; tantôt il s'arrêtait, s'appuyait sur sa lance, et, le corps penché en avant, il restait en contemplation, les yeux fixés sur ses armes, sans se douter de la comédie qu'il donnait aux spectateurs, qui, de leur côté, n'osaient presque souffler, dans la crainte de la troubler, et de perdre ce qu'il leur en restait à voir.

Vers minuit, heure à laquelle, pour l'ordinaire, les muletiers en route pendant l'été, font boire leurs bêtes, un de ceux qui passaient cette nuit à l'hôtellerie, conduisit les siennes au puits de la cour, et s'avança les bras tendus pour débarrasser l'auge dont il avait besoin. —Arrête, téméraire, lui cria fièrement Don Quichotte : qui que tu sois, je te défends d'approcher de ces armes. Apprends que ce sont celles du plus valeureux chevalier errant qui ait jamais ceint l'épée. Tiens-toi

pour averti que le moment où tu serais assez audacieux pour y porter la main, serait le dernier de ta vie.

=Le mal-avisé muletier, au lieu de faire cas de l'avis, n'en parut que plus pressé de passer outre; et, pour toute réponse, il s'avance, enlève brusquement le groupe tout entier, d'une seule brassée, et le jette à ses pieds. A ce spectacle, Don Quichotte furieux, fait deux pas en arrière, lève les yeux aux ciel, en se transportant en idée aux pieds de sa Dulcinée, et s'écrie : — O Dame souveraine de mes pensées ! ô mon incomparable Dulcinée ! soyez en aide à vôtre esclave fidelle, dans cette effroyable première aventure.

=Après cette courte invocation, il jette son bouclier, il prend sa lance à deux mains, et il court en décharger un si terrible coup sur la tête du muletier, qu'il le renverse sans connaissance, le long d'un des côtés du puits. Il relève ensuite ses armes, les replace sur l'auge, et se remet en devoir de continuer silencieusement

sa promenade. Mais, dans le même instant arrive un autre muletier, avec une autre bande de mules, et avec la même intention que le premier, qui, toujours étendu, sans mouvement, ne put malheureusement l'avertir de se tenir en garde contre le fou. Don Quichotte le voyant en disposition aussi de débarrasser l'auge, jette une seconde fois son bouclier, empoigne une seconde fois sa lance à deux mains; et, sans dire mot, sans perdre de tems à une seconde invocation, attendu que tout cela pouvait bien n'être qu'une seule et même aventure, il fend du premier coup la tête du second muletier, qui tombe grièvement blessé à côté de son camarade.

L'hôtelier et tous les curieux avaient quitté leur poste pour venir au secours du blessé, dès le premier coup qu'ils avaient vu porter. Ils arrivèrent dans la cour, et en grande rumeur, au moment où le futur chevalier expédiait le second. Don Quichotte alors, persuadé qu'ils en voulaient tous à ses armes, ramasse pré-

cipitamment sa rondache, s'en couvre, met l'épée à la main, et revenant cette fois à sa Dulcinée, il s'écrie : — O Dame unique de la beauté, force et vigueur de ce cœur où vous règnerez éternellement ! encore un regard de votre grandeur sur votre heureux chevalier : jamais votre assistance ne lui fut si nécessaire.

= Se croyant, après cette prière, en état de faire face à tous les muletiers de la Manche, il s'adosse fièrement à l'auge, frémissant néanmoins de dépit, de ce qu'en ce moment, ce qu'il devait à ses armes ne lui permettait pas de s'élancer lui-même à la rencontre des assaillans.

Les muletiers, camarades des blessés, furieux, mais contenus par la posture menaçante et par la longue épée du chevalier, firent pleuvoir sur lui une grêle de tout ce qui leur tomba sous la main, en l'accablant d'injures et d'imprécations ; pendant que l'hôtelier, de son côté, se débattait de toutes ses forces pour les en empêcher, et s'égosillait à leur dire que ce n'était qu'un fou ; que par conséquent,

comme tel, il n'y aurait pas le mot à lui dire, quand même il les embrocherait ou les assommerait tous. Don Quichotte, sous son bouclier, recevant courageusement tous les envois qu'il ne pouvait esquiver sans désemparer l'auge, ne faisait pas moins de tapage qu'aucun. Il criait à plein gosier qu'ils étaient tous des traîtres et des misérables; que le seigneur du château n'était lui-même qu'un lâche, un déloyal, puisqu'il permettait qu'en sa présence, et chez lui, on attaquât si bassement un noble chevalier errant. — Et je le lui prouverais dans toutes les règles, ajouta-t-il d'une voix foudroyante, si malheureusement les statuts de l'ordre ne me défendaient encore de me mesurer avec lui. Quant à vous, infame canaille, jetez, tirez, faites ce que vous pourrez; mais si vous approchez, je vous extermine tous comme des mouches.

═ Enfin, ses cris, ses menaces, sa bonne contenance, et sur-tout la médiation de l'hôtelier, firent cesser l'attaque et appaisèrent le chamaillis. Don Quichotte

alors laissa relever et emporter les blessés, sans dire mot à personne : et, de suite, il continua sa veillée des armes, avec autant de flegme et de tranquillité que s'il ne lui fut rien arrivé.

Mais l'hôtelier, plus convaincu que jamais, que le fou n'était pas moins dangereux que divertissant, se promit, dès ce moment, pour s'en débarrasser au plus vîte, d'abréger les cérémonies et de lui donner la clef des champs, avant qu'il lui reprît fantaisie de faire de nouvelles prouesses. En conséquence, très-peu de tems après l'action, il revint seul le joindre, et lui faire des excuses de l'insolence des rustres qui l'avaient outragé, lui jurant qu'il n'avait pas été le maître de les retenir; et le félicita sur-tout de les avoir si vaillamment châtiés. — Je vous ai dit, Seigneur, ajouta-t-il, que je n'avais pas de chapelle à vous offrir; mais elle n'est pas plus nécessaire pour ce qui nous reste à faire, que pour ce que vous avez déjà si bien fait. Il ne s'agit plus que de l'accolade, de l'apposition du plat de l'épée sur

les épaules, et de quelques courtes cérémonies pour lesquelles tous lieux sont également bons, même le milieu des champs, en cas de besoin. Comme d'ailleurs voilà près de quatre bonnes heures que vous veillez les armes, tandis qu'à la rigueur deux suffisent, si vous êtes prêt, si vos louables dispositions n'ont point changé, nous allons finir ici, puisque nous y voici tout portés.

═ Don Quichotte qui, de son côté, pétillait d'impatience de se voir armé chevalier, répondit au seigneur châtelain, qu'il était prêt d'obéir à ses commandemens, et qu'il ne désirait rien tant que de finir bien vîte. — Afin, ajouta-t-il, que si je suis encore insulté ici, au moins je puisse, sans outrepasser mes pouvoirs, assommer ou passer au fil de l'épée, suivant qu'à chacun il appartiendra, tout ce qui respire dans ce château; sauf, néanmoins, Seigneur, les personnes que vous m'ordonnerez d'épargner.

═ Le seigneur châtelain se tint pour dûment averti, et le quitta en l'assurant

qu'il allait être pleinement satisfait. Il revint, en effet, peu de tems après, précédé d'un petit garçon qui portait entre ses doigts un bout de chandelle allumée; il était escorté des deux coureuses, et il tenait, sous le bras, le grand livre *in-folio* de ses fournitures journalières de paille et d'avoine. Il s'approcha gravement de Don Quichotte, qui, déjà, s'était revêtu de son armure, et il le fit mettre à genoux, les mains jointes : ouvrant ensuite le grand livre, par-dessus la tête du récipiendaire, il se mit à marmotter, comme s'il eût récité quelques rubriques; et, tout en marmottant, il leva la main droite qu'il laissa retomber sur le chignon du chevalier. Enfin, il lui appliqua, sur les épaules, un grand coup de plat d'épée, en criant, à haute voix, *Amen*.

L'oraison finie, et le grand livre fermé, le châtelain chargea l'une des dames de ceindre l'épée au nouveau chevalier. Elle s'en acquitta fort bien, et avec beaucoup de sérieux, malgré la pétulante envie de rire qui la tourmentait, tant le savoir faire

du novice chevalier en avait imposé, même au beau sexe. En la lui attachant, elle lui dit gracieusement : — Que Dieu vous soit toujours en aide, très-valeureux chevalier, et vous donne autant de succès que je vous en souhaite.

— Don Quichotte attendri, témoigna délicatement qu'il désirait savoir qui était l'aimable personne à laquelle il était redevable d'une si précieuse faveur, afin de pouvoir lui faire, tous les jours, hommage d'une partie des triomphes de cette épée, que sûrement elle avait rendu invincible en la touchant de ses belles mains. Elle répondit modestement, qu'elle se nommait *la Tolosa ;* qu'elle était fille d'un honnête savetier de Tolède; que par tout, et dans tous les tems, elle se ferait honneur et plaisir d'être à ses ordres. — Mon unique désir, belle dame, répliqua le loyal chevalier, est que vous vouliez bien, pour vous souvenir de moi, joindre désormais le *dona* à votre nom, et vous faire, à l'avenir, appeler *dona Tolosa.*

— Elle le lui promit, en le remerciant

et en lui faisant une profonde révérence. L'autre dame, ensuite, s'agenouilla pour attacher l'éperon. Don Quichotte ne la remercia pas moins galamment que la première, et la pria de même de se faire connaître plus particulièrement. Elle répondit qu'elle se nommait *la Molinera*, et qu'elle était fille d'un honorable meûnier d'Antéquerra. Il la supplia de vouloir bien aussi, en mémoire de lui, se faire appeler désormais *dona Molinera :* et ainsi finit cette étrange cérémonie.

Don Quichotte ravi de pouvoir enfin tailler en plein drap, et impatient de jouir, embrassa son hôte, en lui disant bien vîte ce qu'il crut devoir d'affectueux et d'honnête au service important qu'il venait d'en recevoir, et courut monter à cheval. L'hôtelier, non moins pressé de le sentir dehors, répondit laconiquement à ses remercîmens ; dans la crainte même de le retenir une minute de plus, il le laissa partir sans lui parler de sa dépense.

CHAPITRE IV.

De ce qui arriva à notre chevalier, quand il fut sorti de l'hôtellerie.

L'AURORE commençait à peine à s'annoncer, quand Don Quichotte partit de l'hôtellerie, si content, si fier, si affairé de se voir enfin armé chevalier, et si pressé d'entrer en fonctions, qu'il ne pensa pas même à faire au cher Rossinante ses caresses et amitiés ordinaires. Mais se rappelant bientôt qu'il avait promis au seigneur châtelain, de suivre ses conseils relativement aux petites provisions nécessaires aux chevaliers errans, il résolut de retourner, avant tout, pour prendre de l'argent; et sur-tout pour tâcher d'engager à sa suite, en qualité d'écuyer, un paysan de son village, pauvre et chargé de famille, qu'il jugeait très-propre à cet emploi, et sur lequel il avait jeté les yeux

dès l'instant qu'on lui avait suggéré l'idée d'avoir un écuyer.

L'intelligent Rossinante, qui probablement n'avait pas de moins bonnes raisons de désirer de revenir au logis, sembla pénétrer l'intention de son maître, et chercha, par quelques petites mutineries, à lui faire comprendre qu'il savait de quel côté il fallait tourner pour y arriver plutôt. Don Quichotte, assez embarrassé de s'orienter, se persuada qu'il ne pouvait s'en rapporter à un guide plus sûr. Il lui lâcha la bride, et ils commencèrent à cheminer si légérement, que sans les incidens qui survinrent, ils auraient sûrement refait la route en moins de tems que la veille.

Après avoir marché pendant environ une demi-heure, comme ils longeaient la lisière d'un bois, Don Quichotte crut entendre sortir des cris; il s'arrêta pour écouter avec plus d'attention, et bientôt il s'assura qu'il ne se trompait pas. — Bon! s'écria-t-il, le ciel propice à mes louables desseins, veut sans doute m'en

récompenser, en me présentant promptement une occasion de mériter l'insigne faveur qu'il vient de m'accorder. Cette voix me semble faible et plaintive ; c'est-à coup sûr, celle d'un infortuné qui réclame le secours de mon bras, et il ne l'implorera pas en vain.

— Il tourne en même tems bride, et il pousse Rossinante du côté d'où les cris paraissaient venir. Après quelques détours dans les bois, il aperçut une espèce de longue lance de campagne, appuyée sur la selle d'une jument attachée à un chêne ; et à huit ou dix pas plus loin, un jeune garçon de quatorze à quinze ans, nu de la ceinture en haut, et étroitement lié au tronc d'un arbre. Un vigoureux paysan lui appliquait de grands coups de sangle sur les épaules, en lui disant : *Les yeux au guet, drôle, et pas tant de langue.* Le malheureux enfant, à chaque coup qu'il recevait, trépignait, hurlait et demandait miséricorde, en promettant qu'il n'y reviendrait plus, et qu'il y prendrait garde à l'avenir.

A ce spectacle, Don Quichotte ému et furieux, s'élance en criant de toute sa force : — Arrêtez, chevalier déloyal ; attaquer ainsi qui ne peut se défendre, est une action infame, et je dois vous en punir.... C'est à moi, maintenant, que vous avez affaire. Montez à cheval, prenez votre lance, et je vais vous prouver incontestablement que vous n'êtes qu'un lâche.

= Le paysan qui, en se retournant, se vit porter une lance sous le nez par une espèce de fantôme ferré de la tête aux pieds, se crut mort s'il ne prenait le parti de s'expliquer avec docilité. — Seigneur, lui dit-il humblement, un moment, s'il vous plaît. Je n'attaque point ce drôle : c'est un de mes bergers que j'ai chargé de la garde d'un troupeau que je tiens dans ces environs. Il est si négligent, ou peut-être si fripon, qu'il me manque tous les jours quelques-unes de mes meilleures brebis ; et quand je m'en plains, il a encore l'audace de dire que je ne lui fais cette querelle que pour ne pas lui payer ses gages. Dieu sait comme il ment, le coquin !

— Devant moi, lâche, s'écria Don Quichotte, en lui posant sur l'estomac la pointe de sa lance; devant moi, vous osez donner un démenti à un malheureux sans défense ! Je ne sais qui retient encore mon indignation.... Qu'on le détache sur le champ et qu'on le paie, ou, je jure par l'ordre de chevalerie que je viens de recevoir, que je vous passe cette lance au travers du corps.

= Le paysan, l'oreille basse, et sans répliquer un seul mot, ne se le fit pas dire deux fois. — Combien te doit-il, mon pauvre enfant, dit Don Quichotte au berger, pendant qu'on le détachait.

— Neuf mois, monseigneur, à sept réaux chacun.

— Cela fait donc, reprit Don Quichotte, juste.... neuf fois sept.... qui font soixante-trois réaux.... Allons, vîte, soixante-trois réaux à cet enfant, continua-t-il, en serrant encore son homme d'un peu plus près, ou je....

— Oui, monseigneur, interrompit le paysan, c'est bien neuf mois à sept réaux

chacun ; mais, comme je dois mourir un jour (voyez le serment que fais), il n'est pas vrai que je lui doive soixante-trois réaux ; parce qu'il faut en rabattre et défalquer, d'abord trois paires de souliers que j'ai payées pour lui, et ensuite un réal pour deux saignées que je lui ai fait faire du tems qu'il était malade....

— Non, cela n'est pas juste, reprit Don Quichotte. Les souliers et la saignée doivent lui rester *gratis*, pour les coups de sangle qu'à tort vous lui avez donnés. Si vous avez payé le cuir des souliers que, d'ailleurs, il a usés à votre service, vous, vous avez déchiré sa peau, et l'un ira pour l'autre. Quant au sang que le barbier lui a tiré à vos dépens quand il en avait trop, il ira pour celui que vous venez si cruellement de lui faire perdre, pendant qu'il n'avait nul besoin de cette saignée. Ainsi, continua-t-il, en reprenant le ton menaçant, je veux et j'entends que sur l'heure vous lui comptiez sa somme entière, sans en rabattre un seul maravédis, ou je....

—Puisque vous le voulez, monseigneur,

interrompit le paysan, enragé de se trouver désarmé et hors d'état de résister, je ferais comme vous l'ordonnez, si j'avais de l'argent ici. Mais qu'André s'en vienne avec moi au logis, et je vous promets que je lui compterai ses soixante-trois réaux l'un après l'autre.

— Moi, m'en aller chez lui ! s'écria le berger, que le bon Dieu me préserve seulement d'y penser ! s'il m'y tenait seul à seul, il m'écorcherait ni plus ni moins qu'un Saint Barthélemi.

— Oh ! qu'il n'en fera rien, mon enfant, reprit Don Quichotte : suivant les règles de la chevalerie, il suffit que je le lui défende pour que tu n'aies rien à craindre. D'ailleurs je ne le lâche point qu'il ne m'ait juré, foi de chevalier, de ne point contrevenir à ma volonté ; et moyennant cela, je te réponds de son obéissance et même de ton argent.

— Faites donc attention, s'il vous plaît, mon bon seigneur, répliqua le jeune berger, que mon maître n'a pas plus de foi de chevalier à jurer que moi ; qu'il n'est

pas plus chevalier que moi ; que c'est Jean Haldudo le riche, laboureur, habitant de Quintanar.

— Cela ne prouve rien, mon enfant, répondit Don Quichotte. Les Haldudo de Quintanar, peuvent avoir été armés chevaliers tout aussi bien que tant d'autres. Ne sais-tu pas que chacun est fils de ses œuvres, et que les bonnes seules donnent la véritable noblesse.

— Oui, monseigneur, cela est bien vrai, reprit l'enfant prêt à pleurer encore ; mais de quelles bonnes œuvres voulez-vous donc qu'il soit fils, lui qui me refuse ce que j'ai eu tant de peine à gagner.

— Je ne vous le refuse point, André, mon ami, dit le paysan ; faites-moi seulement le plaisir de venir chez moi ; et je vous jure, par toutes les fois de chevalier qu'il y a dans le monde, de vous payer, comme je vous l'ai dit, chaque réal l'un après l'autre, et des mieux frappés qu'il se pourra.

— Qu'ils soient bons, reprit Don Quichotte, c'est tout ce que j'exige : pourvu

qu'il ait son compte, cela me suffit. Mais, prenez-y garde; souvenez-vous du serment que vous m'avez fait; autrement, à mon tour, je vous jure, foi de chevalier, que je reviens vous chercher. Songez bien que quand les enchanteurs vous transformeraient en lézard pour vous dérober à ma vengeance, je saurais vous joindre jusques dans les entrailles de la terre. Et afin que vous n'en doutiez point, il est bon que vous sachiez que le chevalier qui vous parle, est le fameux Don Quichotte de la Manche, le grand défaiseur de torts, l'invincible protecteur des faibles et des opprimés.... Faites vos réflexions là-dessus.... et adieu.

= Don Quichotte, en finissant cette exhortation, tourna bride, piqua des deux et s'éloigna. Le paysan, sans dire mot, le suivit des yeux, et même à la piste, autant qu'il fallut pour s'assurer qu'il sortait du bois; et sitôt qu'il le jugea loin assez pour ne pouvoir plus en être entendu, il revint à son petit berger.

— Or çà, André, mon ami, lui dit-il,

il faut donc que je te paie, puisque ton invincible protecteur l'a ainsi jugé et ordonné ?

— Oui, répondit André, et comme vous ferez, comptez que je lui dirai. Que Dieu le bénisse, ce bon chevalier ! Il a bien vu, lui, que c'était vrai que vous me deviez.

— Hé bien ! mon enfant, reprit le maître, en l'empoignant et en le traînant à l'arbre, viens avec moi, je consens à te payer ; mais, avant, je veux doubler la dette, afin que tu sois plus riche.

= Malgré ses menaces, ses prières, ses cris, le petit André, rattaché à l'arbre, y reçut, au lieu de soixante-trois réaux, environ soixante-trois nouveaux coups de sangle.

— Appelle donc, à présent, ton grand défaiseur de torts, lui disait le paysan irrité, en frappant à grands tours de bras ; nous verrons comment il défera ceux-ci : et si je t'écorchais tout vif, maître coquin, comme tu paraissais malicieusement le craindre, et comme j'en ai bonne

envie, comment irais-tu le chercher ? Maintenant, ajouta-t-il, en le détachant, lorsqu'il le crut convenablement châtié, je te le permets, va le remercier de ce qu'il a fait pour toi, et lui dire que s'il a à me parler, il me trouvera chez moi.

— André remis en liberté, décampa lestement, quoique roué de coups, en jurant, entre ses dents, qu'il ne s'arrêterait point qu'il n'eût retrouvé le fameux Don Quichotte de la Manche. Jean Haldudo remonta sur sa jument, et s'en revint tranquillement à Quintanar, en riant intérieurement de la peur qu'il avait eue, et de la giboulée de sanglons qui en était revenue à son petit fripon de berger.

Pendant ce tems-là Don Quichotte cheminait, en se félicitant de la brillante prouesse qu'il venait de faire. — Quel heureux début ! se disait-il : la belle, la noble, l'utile chose que la chevalerie errante ! ô la plus fortunée des princesses que le soleil éclaire ! ô sans pareille Dulcinée ! c'est maintenant qu'au moins tu as à remercier le destin d'avoir enchaîné

sous ta loi le cœur d'un chevalier aussi vaillant, aussi célèbre que l'est, le fut et le sera ton loyal et fidelle Don Quichotte de la Manche. Ce n'est (comme on le sait) que de ce matin qu'il a reçu l'ordre de la chevalerie errante, et déjà il a défait le tort le plus sanglant qu'ait jamais osé se permettre la cruelle injustice ! déjà on l'a vu arracher des mains du plus féroce des géans, un jeune Infant sans défense qui allait expirer sous ses coups, et dans les plus horribles tourmens !...

= Il en était là de ses caressantes réflexions sur lui-même, lorsqu'il s'aperçut qu'il se trouvait au point de rencontre de plusieurs chemins qui se croisaient. Se rappelant alors que l'usage des anciens chevaliers errans était de faire halte au milieu de ces sortes de carrefours, pour y délibérer sur la route qu'ils devaient prendre, il ne voulut pas manquer une si belle occasion de faire un acte de chevalerie; il s'arrêta donc, et se mit à penser de toutes ses forces de quel côté il devait tourner. Après y avoir réfléchi autant qu'il crut y être

obligé par les us et coutumes de l'ordre, ne trouvant pas de raisons pour une route plutôt que pour l'autre, il s'en remit, comme auparavant, au choix de Rossinante, qui n'ayant point changé d'avis depuis son départ de l'hôtellerie, continua de suivre le chemin de son écurie.

A environ une petite lieue du carrefour, Don Quichotte aperçut venir vers lui une troupe de voyageurs. C'étaient, comme on l'a su depuis, des marchands de soie, de Tolède, qui allaient à Murcie. Ils étaient six maîtres à cheval, avec chacun son parasol; quatre domestiques à cheval aussi, et trois muletiers à pied les accompagnaient. Scrupuleux observateur de tous les usages de la chevalerie errante, Don Quichotte, à cette rencontre, s'en rappela un qui lui parut singulièrement convenable et applicable à la circonstance. Ce fut de s'affermir sur ses étriers, de se bien assurer en selle, et de se camper le bouclier haut et la lance en arrêt, au milieu du chemin, pour y attendre les voyageurs, qu'à leurs parasols, qui lui

semblaient autant de boucliers, il prenait pour autant de chevaliers. Bientôt les marchands se trouvèrent assez près de lui, pour qu'il se jugeât à portée d'en être entendu. Elevant alors la voix, et prenant la contenance la plus formidable qu'il pût imaginer, il leur cria fièrement : — Qu'aucun de vous, nobles chevaliers, ne pense passer outre, s'il ne confesse d'abord, que dans le monde entier il n'est pas de princesse plus belle et plus accomplie, que la divine impératrice de la Manche, l'incomparable Dulcinée du Toboso.

= Les marchands, surpris de cette étrange provocation, s'arrêtèrent pour considérer le personnage non moins étrange d'où elle partait. Ils n'eurent pas de peine à pénétrer qu'ils n'avaient affaire qu'à un fou d'une espèce extraordinaire, plus digne de leur pitié que de leur colère ; et ils prirent le parti de s'en amuser en passant. Un d'entr'eux, naturellement goguenard et facétieux, s'empara de la parole, au nom de tous, et répondit : —

Seigneur chevalier, comme nous n'avons point l'honneur de connaître la haute dame dont vous nous parlez, il semblerait convenable et raisonnable, qu'avant tout, vous nous la fissiez voir. Si, en effet, elle est aussi supérieurement belle que le dit votre seigneurie, de bien bon cœur, et même sans prétendre que vous nous en sachiez le moindre gré, nous confesserons tous, et nous affirmerons ce que vous demandez de nous.

— Si je vous la faisais voir, répliqua Don Quichotte, quelle gloire aurais-je donc à vous arracher un aveu que vous ne pourriez refuser à la vérité? Ce qui m'importe à moi, ce que j'exige, c'est que, sans la connaître, vous croyiez fermement, confessiez, juriez et souteniez ce que je vous dis d'elle; sinon je vous défie tous en combat singulier : soit que vous vous y présentiez l'un après l'autre, comme il convient à de loyaux chevaliers; soit que vous veniez m'attaquer tous ensemble, si vous n'êtes que des lâches : vous verrez ce que peut un bras comme le

mien, sur-tout quand il soutient une cause aussi juste et aussi belle.

— Seigneur chevalier, répondit le marchand, que du moins il me soit permis de vous représenter, au nom de tous ces princes et seigneurs de ma compagnie, qu'en honneur et conscience nous ne devons pas affirmer une chose dont, non-seulement, nous ne sommes pas assurés, mais dont nous n'avons pas même la moindre notion; une chose qui, d'ailleurs, est évidemment de nature à pouvoir préjudicier aux droits et propriétés des autres reines de notre connaissance, qui, dans ce canton, jouissent paisiblement d'une grande réputation de beauté. Cependant, en votre considération, nous nous réduisons à ne vous demander à voir que le portrait de votre dame: ne fût-il pas plus grand que l'ongle, qu'un grain de bled, c'en serait assez pour le repos de nos consciences; et de cette manière, vous obtiendriez ce que vous désirez de nous, sans nous forcer de manquer ni à vous, ni à nous, ni à nos dames. J'ajoute que, nous sommes

déjà si disposés à vous satisfaire, que quand même le portrait de votre belle princesse nous la représenterait borgne d'un œil, et distillant de l'autre du soufre ou du vermillon, nous n'y regarderions pas de si près, et que....

— Distillant ! infame canaille ! interrompit Don Quichotte, frémissant de colère; distillant ! je vous soutiens, moi, que de ses yeux il ne distille rien; ou que, tout au moins, ce serait de l'ambre ou du musc le plus fin; qu'elle n'est ni borgne ni bossue; qu'elle est aussi droite qu'un sapin; et que.... que je vais, comme je le dois, vous punir et la venger de vos horribles blasphêmes.

= Don Quichotte le fit en effet, ou du moins voulut le faire comme il le disait: et, sans plus discourir, il pique si violemment son cheval, fond, la lance au corps, avec tant de fureur sur le blasphémateur, que si Rossinante, peu accoutumé à de pareilles vivacités, n'eût bronché, en voulant seconder la juste indignation de son maître, et tombé, à moitié chemin, les

quatre fers en l'air, il en serait probablement mal arrivé au goguenard. Mais le chevalier ne pût se dispenser d'aller tomber aussi à quelques pas plus loin que son cheval : et, pour comble de malheur, quand une fois il fut à terre, sa lance, son bouclier, ses cuissarts, sa cuirasse, son corcelet, sa salade, et l'étourdissement de la chute, se combinèrent tellement, que jamais il ne pût se remettre en pied pour attaquer l'épée à la main. Cependant il ne perdait pas son tems, et tout en travaillant pour tâcher de se relever, il attaquait à grands coups de langue. —Ne fuyez point, lâches, criait-il aux marchands qui riaient tous à s'en tenir les côtes. Attendez-moi, poltrons : ce n'est pas ma faute si je suis à terre, ce n'est pas vous qui m'y avez mis, c'est mon cheval, canailles.... Mais laissez-moi me relever, et vous verrez comment je saurai vous châtier de votre audace.

= A la fin, un des muletiers de la suite des marchands, peu endurant, et lassé d'entendre tant d'impudentes bravades,

s'imagina que c'était lui que regardait le soin d'y répondre. Il s'approche, sans rien dire de son dessein ; il ramasse la lance, la rompt d'un tour de poignet en trois ou quatre morceaux, et du plus grand il décharge une bastonnade si rude et si drue sur le pauvre impotent, que son enveloppe de fer ne pût empêcher les coups de pénétrer plus ou moins douloureusement jusqu'à la moelle de ses os. Les marchands eurent beau crier : « Assez, assez, arrête, » laisse-le, c'est un fou, » le muletier, piqué au jeu, échauffé par les hurlemens, les injures et les imprécations de l'incorrigible chevalier (qui, au plus fort de la tempête, ne discontinuait pas de menacer le ciel, la terre et les brigands qui l'assommaient contre toutes les règles de la chevalerie), ne cessa de frapper que lorsqu'il s'en trouva fatigué. Alors il rejoignit ses maîtres, qui continuèrent leur chemin, en disant chacun son mot plaisant sur l'aventure, et en se promettant d'en rire long-tems.

Don Quichotte resté paisible possesseur

du champ de bataille, voulut tenter de nouveaux efforts pour se relever et poursuivre l'ennemi ; mais s'il n'avait pu en venir à bout quand il avait encore toutes les articulations saines, à plus forte raison n'y avait-il pas moyen alors, que tous ses membres contusionnés étaient, d'ailleurs, froissés ou torturés par son armure bossuée ou disloquée. Voyant donc qu'il ne pouvait absolument se tirer de là sans quelque secours extraordinaire, il prit le sage parti d'y rester; bien content encore, dans son malheur, de n'avoir rien à se reprocher, de pouvoir n'en imputer la faute qu'à Rossinante, et de se trouver aussi solidement fondé à penser, qu'aucun chevalier errant, en pareil cas, n'aurait pu éviter une semblable chute.

CHAPITRE V.

Suite de la disgrace de notre chevalier.

En attendant des tems plus heureux, Don Quichotte, étendu tout de son long, ne voyant plus personne à défier, et ne pouvant plus se remuer, eut recours à son passe-tems ordinaire : à rechercher, dans sa mémoire, les passages de ses romans de chevalerie qui pourraient avoir quelque rapport à sa situation présente. Il tomba d'abord sur l'aventure de Baudouin blessé par le jeune Charles, et abandonné, sans secours, au milieu de la forêt, comme on le voit dans sa fameuse histoire; histoire non moins véritable que celle des miracles de Mahomet, et qui a sur elle l'avantage d'être plus universellement connue, plus goûtée et beaucoup moins suspectée. Ce passage donc lui paraissant fait tout exprès pour le cas où il se

trouvait, Don Quichotte le tint pour bon, et résolut de se l'approprier. Après s'être roulé dans la poussière autant qu'il lui fut possible, en manifestant de son mieux tout le désespoir convenable à la circonstance, il se mit à réciter, d'un ton de voix d'agonisant, cette longue et belle complainte que l'auteur met si à propos dans la bouche du chevalier délaissé presque mourant.

Au moment où Don Quichotte en était à ce couplet si connu :

> O noble marquis de Mantoue,
> Mon oncle et révéré seigneur ! etc.

le hasard voulut qu'un laboureur de son village passât près de lui, en revenant de porter une charge de blé au moulin. Emu du spectacle qu'offrait le champ de bataille, et du ton lamentable du chevalier, le paysan mit pied à terre, et s'en vint lui demander ce qu'il avait, comment il se trouvait là, qui il était, et s'il y avait moyen de le soulager. Don Quichotte, persuadé que c'était le marquis de Mantoue

qui arrivait pour le secourir, répondit, mot pour mot, tout ce que l'infortuné Baudouin répond à son cher oncle, en apprenant de lui les criminelles amours de sa femme avec le fils de l'empereur.

Le paysan écoutait avec surprise, sans rien comprendre ni à ce qu'il entendait, ni à ce qu'il voyait. Jugeant, néanmoins, que le cavalier pouvait avoir besoin de secours, il lui détacha la visière, et lui nettoya la figure que la sueur et la poussière avaient déjà totalement encroûtée. — Eh bon Dieu ! s'écria-t-il, en le reconnaissant, c'est le seigneur Quixana, mon bon voisin ! Eh ! que vous est-il donc arrivé ?

— Comme, sans répondre à cette question, Don Quichotte n'en continuait pas moins à jouer pathétiquement le rôle de Baudouin, le paysan, toujours plus étonné, prit le parti de le laisser dire, et se mit à le débarrasser de tout ce qu'il pût lui ôter de son armure, pour voir s'il n'était point blessé. Mais n'apercevant point de sang ni de fracture, il pensa que

ce qu'il y avait de mieux à faire, était de transporter chez lui le bon seigneur Quixana. Il le plaça en travers sur le bât de son âne, qu'il jugeait d'une allure beaucoup plus douce et plus sûre que le cheval. Il fit un faisceau des différente pièces de l'armure qu'il avait démontée et des tronçons de la lance ; il en chargea le dos de Rossinante ; et tenant d'une main la bride, de l'autre le licol des deux bêtes, il prit le chemin de son village, en cherchant dans sa tête ce que pouvaient signifier les singuliers radotages du pauvre seigneur Quixana, et comment il avait pu se trouver là, en si triste situation.

Don Quichotte, en finissant son beau récit de Beaudouin au marquis de Mantoue, avait cessé de parler; et absorbé dans ses réflexions, il n'avait pas dit le mot pendant qu'on pliait bagage pour décamper ; mais les premiers pas de l'âne, en agitant un peu ses membres contusionnés, éveillèrent des douleurs si vives, que, quoique naturellement dur à lui-même, elles lui arrachèrent des gémissemens et

des grimaces horribles. Le bon paysan alarmé s'arrêta pour lui demander s'il se sentait plus mal, et s'il désirait quelque chose. En ce moment, la mémoire de Don Quichotte sautait de l'aventure de Baudouin, qui ne lui paraissait plus appropriée à sa situation présente, à celle du maure Abendarraez, quand don Rodrigue de Narvaez, gouverneur d'Antèquerra, l'emmenait prisonnier; et pour toute réponse, il débita à son conducteur tout ce que *la Diane* de George de Montemayor, dit que ce maure répondit à son vainqueur. — Mais sachez, seigneur don Rodrigue de Narvaez, ajouta Don Quichotte, d'un ton presque furieux, que cette belle Xarifa, de qui je viens de vous parler, est présentement la divine Dulcinée du Toboso, pour qui, quoiqu'il arrive, j'ai fait et je ferai les plus fameux exploits de chevalerie qu'on ait vus, qu'on voie et qu'on puisse jamais voir en ce monde.

— Le paysan, cette fois, jugea que le pauvre gentilhomme brouillait fortement; et dans l'espoir de le calmer un peu, il

lui répondit : —Eh ! mon cher monsieur! reprenez vos esprits et vous reconnaîtrez que je ne suis ni le seigneur don Rodrigue de Narvaez, ni le marquis de Mantoue. C'est à Pierre Alonzo, votre voisin et votre serviteur, que vous parlez. Vous n'êtes, vous, ni le seigneur Baudouin, ni le maure Abendarraez; mais le seigneur Quixana, brave et honnête gentilhomme de notre village.

— Je sais, aussi bien que vous, qui je suis, répliqua Don Quichotte, d'un ton plus doux. Cependant il n'en est pas moins vrai que je puis être Baudouin, Abendarraez, et même, si je le veux, les douze Pairs de France et les neufs preux si renommés, puisqu'à eux tous ensemble ils n'ont jamais fait et ne feront jamais autant d'étonnantes prouesses que j'en ai déjà faites, et que j'en veux faire à moi seul.

= Enfin, un peu avant le coucher du soleil, ils arrivèrent aux environs du village. Le bon paysan, pour sauver au malheureux gentilhomme la honte d'y être

vu en si piteux équipage, ralentit sa marche de manière à n'y entrer qu'à la brune; et il parvint heureusement jusqu'au logis du seigneur Quixana, sans être aperçu de personne.

Tout, en ce moment, y était dans l'inquiétude, le trouble et la douleur, de l'absence du maître. Le curé et le barbier, ses meilleurs amis, venaient d'y entrer, pour savoir si l'on en avait appris quelque nouvelle; et la gouvernante jetait les hauts cris. — Hé bien, monsieur le licencié Pero-Pérès, disait-elle au curé, vous n'en savez donc pas plus que nous; et nous, je ne savons rien! Voilà deux grands jours qu'il est parti, et je ne trouvons ni son cheval, ni sa lance, ni toutes ces vieilles férailles d'armes que je lui ai vu manier si souvent depuis quelque tems; tout a décampé avec lui! Tenez, voulez-vous que je vous le dise: je crois, comme je crois qu'il faut mourir un jour, que ces maudits livres qu'il lisait avec tant d'application lui auront tourné l'esprit. Je me rappelle, à présent, de lui avoir entendu

dire, plus de cent fois, entre les dents, quand il cessait de lire, qu'il voulait se faire chevalier errant et chercher des aventures par le monde. Non, Satan ni Barrabas, continuait-elle, en pleurant, ne sont pas plus empoisonneurs que ces chiens de bouquins ; car, notre pauvre maître, avant qu'il mit le nez dedans, était bien, peut-être, la meilleure tête et le plus grand esprit de toute la Manche.

= La nièce, de son côté, enchérissait encore sur les lamentations, et, sur-tout, sur les soupçons de la gouvernante. — Hélas ! disait-elle, vous ne savez pas, messieurs, que, dans tout ceci, je suis la plus à plaindre, en ce qu'il n'a, peut-être, tenu qu'à moi de l'empêcher, en vous avertissant à tems; et toute ma vie j'aurai à me reprocher de ne l'avoir pas fait. Un jour, je m'aperçus que mon cher oncle, en lisant un de ces malheureux payens de livres, en devenait presque furieux, et je me cachai pour l'épier. Je le vis jeter le livre à terre, sauter sur son épée, la tirer et frapper à

grands coups contre les murailles de sa chambre, pendant plus d'un gros quart d'heure. Il dit ensuite, à très-haute voix, qu'il venait de pourfendre quatre énormes géans plus grands que des clochers; et comme il suait à grosses gouttes, il s'essuya la figure, en assurant, je ne sais à qui, qu'à la vérité c'était le sang de quelques blessures qu'il venait de recevoir dans le combat, mais qu'il sentait qu'elles n'étaient point dangereuses. Il avala, là-dessus, un grand pot d'eau fraîche, qu'il disait être une liqueur miraculeuse, dont je l'entendis remercier un certain sage Esquif, qu'il appelait son ami l'enchanteur; et puis il se calma. Malheureuse que je suis! j'avais envie de vous raconter tout; vous auriez peut-être trouvé moyen de le guérir, avant que sa maladie (car sûrement c'en est une,) allât plus loin, ou du moins de lui ôter ses détestables livres, que je voudrais voir brûler tous, comme des hérétiques abominables.

— Oh! puisqu'il en est ainsi, reprit le

curé, je vous promets qu'ils y passeront tous ; que pas plus tard que demain, ils seront tous en cendres. Que ne m'est-il aussi facile de retrouver l'honnête et bon ami qu'ils m'ont perdu !

= Le paysan qui ramenait Don Quichotte, entrait alors, et venait d'entendre les derniers mots du curé. — Ma foi, monsieur le licencié, lui dit-il, le voici que je vous ramène, votre pauvre ami ; mais, venez, s'il vous plaît, tous, m'aider à le descendre.

= A cette nouvelle inattendue, toutes les lamentations cessèrent, et l'on courut à Don Quichotte. Ce fut à qui l'embrasserait le premier. — Mon cher oncle ! mon bon maître ! mon pauvre ami ! mon cher monsieur ! lui criait-on, de tous côtés ; enfin vous voilà ! comme vous voilà ! qu'avez-vous donc ? — Un moment, répondit Don Quichotte. Que personne ne me touche. Je suis en fort mauvais état ; mais c'est la faute de mon cheval. Que l'on commence par me mettre au lit, pendant qu'on ira, de ma part,

prier la fée Urgande de venir, le plutôt possible, panser mes blessures.

— Hé bien, messieurs, s'écria la gouvernante, les poings sur les hanches, n'avais-je pas mis le nez dessus? Je savais bien, moi, où le bât le blessait, et que j'avais cent mille fois raison de jeter cent mille maudissons sur ces diables de livres de chevalerie. Allons, allons, monsieur, continua-t-elle, en le prenant sous le bras, gagnons votre chambre, et laissez-là votre votre fée Truande; je n'avons pas besoin d'elle pour vous guérir.

= Don Quichotte se laissa conduire, déshabiller et mettre au lit. On chercha ses blessures, et l'on n'en trouva aucune. —Apparemment, dit-il, que le mal que je ressens ne provient que de la chute que j'ai faite, quand Rossinante s'est abattu sous moi, en combattant ces terribles géans. Ils étaient dix, et des plus démesurés que j'aie jamais vus!

— Voici les géans en danse, dit le curé, à la nièce, à demi-voix. Il est évident, que, comme vous le disiez, ce sont ses

malheureux livres de chevalerie qui lui ont tourné la tête. Mais, je vous réponds, qu'avant demain au soir, j'en aurai fait bonne justice; et que les siens, du moins, ne feront plus de mal à personne.

=On fit, à Don Quichotte, diverses questions, pour tâcher d'en savoir davantage sur son aventure : il répondit, à toutes, qu'on lui donnât à manger, qu'on le laissât dormir, qu'il ne lui en fallait pas davantage, et que le reste ne regardait que lui. On ne pût absolument apprendre, que ce que le paysan avait vu et entendu; mais il en raconta plus qu'il n'en fallait, pour confirmer le curé dans son opinion, sur la nature et les causes du malheur de son ami; et pour le décider à faire, promptement, main basse sur tous les livres coupables.

CHAPITRE VI.

De la curieuse revue, et de la rigoureuse justice que le curé et le barbier firent des livres de notre chevalier.

Don Quichotte dormait encore, et en homme qui en avait grand besoin, quand, le lendemain au matin, le curé et maître Nicolas arrivèrent chez lui, et demandèrent, à sa nièce, la clef du cabinet aux livres, qu'elle leur donna de bon cœur, et sans se faire presser. Ils y entrèrent tous, et y trouvèrent plus de cent gros volumes proprement reliés ; il y en avait, pour le moins, autant de plus petits, et qui n'étaient pas moins bien conditionnés. La gouvernante ne les eut pas plutôt envisagés, qu'elle sortit précipitamment ; mais, la minute d'après, elle rentra avec un pot plein d'eau bénite, qu'elle présenta au curé, en lui disant :

— Au nom de Dieu, M. le curé, prenez la peine de commencer par asperger tous les recoins de ce maudit cabinet : je meurs de peur, que ces sorciers d'enchanteurs, qui sont fourrés dans ces bouquins, ne s'avisent de vouloir nous jouer quelque mauvais tour de leur façon, en revanche de celui que nous leur mitonnons.

— Tranquillisez-vous, la bonne, lui répondit le curé, en souriant de sa simplicité, je suis garant qu'ils ne vous feront jamais le moindre mal.

= Il chargea, ensuite, le barbier de lui passer les livres, l'un après l'autre, pour voir ce que c'était que chacun d'eux, avant de le condamner ; attendu que, dans le nombre, il pourrait s'en trouver de bons à conserver. — Non, s'il vous plaît, répondit la nièce, il ne faut faire grâce à aucun Mon cher oncle les a sûrement lus tous ; si vous m'en croyez, nous les jetterons, tous, par la fenêtre, nous en ferons un tas, et nous y mettrons le feu : ou, mieux encore, portons-les au fond de la basse-cour, ils y brûleront,

sans que la fumée en vienne jusqu'à nous; et, peut être, ne ferions-nous pas mal de l'éviter, cette fumée.

= La gouvernante appuya beaucoup ce dernier avis; mais, malgré l'animosité des deux femmes, le curé tint ferme, et voulut voir, au moins, le titre de chaque ouvrage, avant de prononcer sa sentence.

Le premier, que maître Nicolas lui remit entre les mains, fut *Amadis de Gaule.* — Certes, dit le curé, nous ne pouvions mieux débuter, et le hasard, ici, se montre parfaitement équitable. Il était bien juste que le premier livre de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, celui, par conséquent, qui est cause qu'on y en a fait tant d'autres, fût le premier puni. Comme chef, souche et patriarche de toute l'infernale séquelle, je le condamne aux flammes.

— Mais, monsieur, observa le barbier, j'ai ouï dire que c'était le meilleur livre de chevalerie qu'on eût encore fait; est-ce qu'en cette qualité, il ne mériterait pas grâce? — J'en conviens, répondit le curé.

Il est très-vrai que ce n'est point un mauvais ouvrage; on peut même dire qu'il est encore original. Aussi vous ai-je dit que je ne le condamnais, que pour avoir occasionné tous les romans de chevalerie qui sont venus après lui. Cependant, comme c'est fort innocemment de sa part, je consens à suspendre son exécution. Mettez-le de côté, et voyons le suivant.

—Le suivant, dit le barbier, c'est l'*Histoire d'Esplandian, fils légitime d'Amadis de Gaule.*

— Il est fâcheux, pour un père si méritant, d'avoir un pareil fils, reprit le curé. Tenez, madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et expédiez-le : je le destine à servir de base à notre bûcher.

= La gouvernante, qui s'impatientait de n'avoir rien à faire, ne se le fit pas dire deux fois; et le brave Esplandian s'en alla, par le plus court chemin, attendre, dans la cour, l'heure de son très-juste supplice.

— Ensuite, dit le curé, quel est celui-ci?

— C'est, répondit maître Nicolas; *Amadis de Grèce*: et, si je ne me trompe, continua-t-il, en ouvrant, l'un après l'autre, tous ceux qui restaient sur la première planche, tous ceux-ci sont de la même famille.

— En ce cas, dit le curé, tous par la fenêtre, sans exception et sans miséricorde. Quand j'aurais quelque proche parent parmi les chevaliers errans qui figurent dans cette détestable collection, je le brûlerais, plutôt que faire grâce à la reine Pintiquiniestra, au berger Darinel, à ses maussades églogues et, sur-tout, aux diaboliques radotages de l'auteur.

= Tout le comité applaudit à cette sentence, qui fut exécutée sur le champ, et en toute rigueur, par l'impitoyable gouvernante.

— Quel est cet énorme volume que vous tenez-là? continua le curé.

— C'est *Don Olivantès de Laura*, répondit le barbier.

— *Don Olivantès de Laura?* reprit le curé.... Oh! oui, oui; j'y suis, je me la

rappelle; c'est du même auteur que le *Jardin de Flore.* Au moins, quand on se mêle d'inventer et de mentir, devrait-on le faire avec plus de sens, et pas tant d'impudence. Au feu, au feu, madame la gouvernante, et je vous réponds que, d'aujourd'hui, nous ne brûlerons rien d'aussi extravagant.

—Voici présentement, dit le barbier, *Félix-Mars d'Hircanie.*

—Ouais ! reprit le curé, le seigneur Félix-Mars est ici ! hé bien, il n'y fera pas plus long séjour. Tout, depuis sa naissance, jusqu'à sa moindre aventure, est ridiculement extraordinaire et invraisemblable. Et puis, un style si sec, si pauvre, si dur ! A vous, madame la gouvernante : les deux volumes, s'il vous plaît; envoyez-les le plus loin que vous pourrez.

—Bien volontiers, répondit l'exécutrice; jamais je n'ai obéi de si bon cœur.

— *Le Chevalier Platir*, monsieur, dit le barbier.

—Vieux bouquin, répondit le curé,

et qui n'en est pas plus estimable, ni plus plus respectable : faites-lui faire le saut, comme aux autres. Le suivant, s'il vous plaît.

— C'est, reprit le barbier, *le Chevalier de la Croix.*

— Mauvais ! mauvais ! s'écria le pasteur. En faveur d'un nom si vénérable, je lui ferais grâce, s'il avait la plus petite apparence de mérite ; mais, en vérité, n'y a pas moyen : à la basse-cour.

— Voici, continua le barbier, *Le Miroir de la chevalerie.*

— C'est une de mes plus anciennes connaissances, reprit le curé. C'est là qu'on trouve, dans tout leur éclat, le seigneur Renaud de Montauban ; ses dignes camarades, braves, tous, et brigands déterminés ; les douze Pairs de France, de Turpin, etc., etc. Je suis d'avis de commuer, pour ce livre, la peine du feu, qu'il mérite à tant d'égards, en bannissement perpétuel, en considération du fonds qu'il a fourni au fameux Mathieu Boyardo ; et, plus particulièrement, à l'inimitable

Louis Arioste, que, cependant, j'enverrais à la basse-cour, si je le trouvais ici, traduit en Espagnol, s'entend ; car, dans sa langue, je confesse que c'est un poëte précieux.

—Bon ! s'écria le barbier. Je l'ai, en italien, moi ; et, malheureusement, je ne l'entends pas.

—Vous y perdez beaucoup moins que vous ne pourriez y gagner, dit le pasteur ; et le mal ne serait pas grand, quand il n'aurait jamais mis le pied en Espagne ; ou, du moins, quand on n'aurait pas pris la peine de le traduire en espagnol : il n'y a pas son principal mérite, et ses défauts en sont plus évidens. C'est, au surplus, le sort inévitable de tous les ouvrages en vers, qu'on voudra faire passer, en vers, de leur langue en toute autre. Mais, pour en revenir à notre *Miroir de la chevalerie*, je répète qu'il faut le mettre à l'écart jusqu'à plus ample examen (hors d'ici, bien entendu), ainsi que toutes les autres histoires d'aventures françaises, que nous pourrons trouver ; à l'exception,

cependant, d'un certain *Bernard du Carpio*, et d'un autre, intitulé *Roncevaux*, qui sont sûrement ici, et que, d'avance, je juge et condamne à passer de vos mains en celles de madame la gouvernante.

═ Maître Nicolas se rangea docilement de l'avis du curé, et continua sa besogne. Il tomba sur *Palmerin d'Oliva*, et sur *Palmerin d'Angleterre*, qu'il annonça tous les deux ensemble.

—Par la fenêtre, dit le curé, et bien vîte, le *Palmerin d'Oliva*. Qu'il soit brûlé, et, s'il se peut, que ses cendres soient ignominieusement jetées au vent. Quant au *Palmerin d'Angleterre*, ne le touchez qu'avec vénération, et mettez-le de côté, jusqu'à ce que nous trouvions, pour le placer dignement, une boîte aussi précieuse que celle qu'Alexandre choisit, dans les dépouilles de Darius, pour conserver les œuvres du divin Homère. Ce livre, mon cher compère, a pour lui deux mérites particuliers. Il sort, dit-on, de la plume d'un savant roi de Portugal, et il est excellent en lui-même. On ne

peut rien de plus ingénieusement imaginé, de plus habilement raconté, que les aventures du château de Miraguarda. Partout le style est noble, pur, énergique. Tous les caractères sont dessinés de main de maître, d'après nature, et admirablement soutenus. En un mot, c'est, à tous égards, un véritable chef-d'œuvre. Sauf votre meilleur avis, et pour abréger, puisque nous le tenons, et *Amadis de Gaule*, envoyons tout le reste, pêle-mêle, à la basse-cour.

— Mais, monsieur le curé, reprit piteusement le barbier, celui-ci aussi? Le fameux *Don Bélianis*?

—Ma foi, répondit le pasteur, à l'exception de la première partie, c'est, partout, un tapageur insoutenable, un furieux à lier. Et ce château de la renommée! et cent autres plates et insipides fadaises!... Cependant, puisque vous le protégez, faisons-lui grâce du feu, en considération de ce qu'il a de moins mauvais; mais sous condition qu'il sortira d'ici,

que vous l'emporterez chez vous, et que, jamais, vous ne le donnerez à lire à personne.

= Le curé renouvela ensuite l'avis de jeter par la fenêtre tout le reste des gros livres; et le comité y ayant adhéré unanimement, la gouvernante, à l'instant, les embrassa par douzaines, et les précipita le plus rudement qu'elle pût. A son dernier voyage, comme elle en transférait plus que ses bras n'en pouvaient contenir, il s'en échappa un qui, en tombant sur les pieds de maître Nicolas, lui fît naître la curiosité de voir quel il était. Il le ramassa, et lut, à haute voix, le titre, qui portait : *Histoire du fameux chevalier Tiran le Blanc.* — Vraiment ! s'écria le curé. Quoi ! le bon Tiran le Blanc est ici ! C'est, mon cher compère, le meilleur livre que je connaisse, quand on ne veut que tuer le tems, en attendant que le sommeil arrive. C'est là qu'on trouve le grand Kiriéleyson de Montauban, et son frère Thomas, braves chevaliers, si

jamais il en fut; le chevalier Fonséca, autre personnage fort intéressant; le furieux combat du vaillant Detriante, contre un dogue effroyable; les spirituelles gentillesses de mademoiselle Plaisir-de-ma-vie; les intrigues galantes de madame la veuve Reposée; les amours de l'impératrice, avec son écuyer Hippolite; et cent autres curiosités aussi piquantes. Ajoutez à cela, une précision, une exactitude, un naturel admirables. Vous y voyez les chevaliers manger, dormir, faire leur testament, et mourir dans leur lit, comme les autres hommes. En un mot, tous ces agréables petits détails qui ont échappé aux autres auteurs, on les trouve ici, racontés avec une simplicité qui fait plaisir, et tout bêtement. En considération de sa bonhomie, et de ce qu'il n'a réellement ni vices, ni vertus, faisons-lui grâce du feu; mettez-le à votre poche, et emportez-le.

— Ainsi soit-il, dit le barbier, en l'empochant. Maintenant, monsieur, que ferons-nous de tous ces petits volumes

qui restent là, en si grand nombre encore ?

— Ce ne sont probablement pas des livres de chevalerie, répondit le curé, en ouvrant la *Diane de George de Montémayor*, qui lui était tombée sous la main. Je pense que ce sont des poésies ou des romans pastoraux; et, si tous ressemblent à celui-ci, ce serait grand dommage de les brûler. Ils ne peuvent faire dans l'imagination les mêmes ravages que ceux que nous venons d'expédier, et ils occupent agréablement l'esprit.

— Ah! monsieur, reprit la nièce, je vous en prie, faites-les jeter à la basse-cour, comme les autres. Si mon cher oncle vient jamais à guérir de sa folie chevaleresque, au moyen de la brûlure de ses romans de chevalerie, sûrement il voudra lire ceux-ci; et, après ce qui lui est arrivé, il est à craindre qu'il n'y prenne la fantaisie de devenir berger, et de courir les champs avec ses poulains, ses brebis et un flageolet; ou, peut-être même, de se faire poëte : ce qui serait

bien pis encore, s'il est vrai, comme on le dit, que la manie de faire des vers soit la plus tenace de toutes les maladies.

— Mademoiselle a raison, dit le curé; et, comme elle, je crois très-prudent de ne pas exposer notre pauvre ami à ces nouveaux dangers. Commençant donc par la *Diane de Montémayor*, mon avis est qu'on ne la brûle point, malgré sa docte Félicie, malgré cette eau merveilleuse qui la gâte si mal à propos, et malgré presque tous ses vers; mais, uniquement en considération de sa prose, et parce que c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été composé en Espagne.

— Le livre suivant, reprit le barbier, c'est encore une *Diane*, celle de *Salmentino*; et celui d'après, encore une autre *Diane*, celle de *Gil Polo*.

— Celle de *Salmentino*, à la basse-cour, au feu, sans miséricorde, dit le curé. Quant à celle de *Gil Polo*, Apollon, lui-même, semble l'avoir dictée : conservez-la précieusement, et voyons, bien

vîte, le reste, mon brave compère, car notre matinée s'en va.

— Celui-ci, continua maître Nicolas, s'appelle *les Dix livres de la fortune d'amour*, *d'Antonio Lofrazo*.

— Excellent ! s'écria le curé, en prenant le livre des mains du barbier. Depuis que les Muses sont courtisées par les poëtes, on n'a rien écrit d'aussi ingénieusement bizarre et de plus divertissant. Je m'en empare, mon cher compère, et je vous jure, que le cadeau d'une belle soutane de serge de Florence, ne me ferait pas plus de plaisir.

= Pendant que le curé empochait sa trouvaille, maître Nicolas lui annonça les trois ouvrages qui suivaient. C'étaient *le Berger d'Ibérie*, *les Nymphes du Hénarés*, et *le Remède contre la jalousie*.

— Pour ceux-là, dit le pasteur, passez-les à madame la gouvernante, et ne me demandez pas pourquoi ; j'aurais tant à vous dire, que nous n'en finirions pas d'aujourd'hui.

— Et celui-ci, monsieur, *le Berger*

Philida, continua le barbier, qu'en ferons-nous ?

— Berger ! répondit le curé. Il s'en faut bien que ce ne soit qu'un simple berger ! C'est un profond moraliste, qui a étudié le monde et qui en parle en sage. Mettez-le de côté, mon compère ; je vous le donne pour un ouvrage estimable, à tous égards.

— Ce gros volume-ci, dit le barbier, est intitulé, tout simplement, *Poésies diverses.*

— Je le connais, répondit le curé ; et je sais que, malheureusement, il est trop gros. Il faudrait en élaguer, au moins, moitié, pour en faire un bon livre. Cependant, empochez-le ; il a d'excellentes choses qui doivent le sauver des flammes. D'ailleurs, l'auteur est de mes amis ; il est homme de mérite, et il a fait preuve d'un talent supérieur, dans d'autres ouvrages plus importans.

— Voici, continua le barbier, *le Recueil des Chansons de Lopés Maldonado.*

— L'auteur est fort de ma connaissance,

aussi, dit le curé. Ses vers sont charmans, sur-tout quand il les chante lui-même. On le trouve un peu diffus dans ses églogues; mais il me semble, à moi, que ce qui plaît n'est jamais trop long. Au petit nombre de nos élus, s'il vous plaît.... Eh! voici *la Galathée de Michel Cervantès!* continua le curé. Ce pauvre Cervantès! nous sommes bons amis, depuis bien des années. Il est plus intéressant par ses malheurs que par ses vers. Son ouvrage, cependant, a de l'invention; il promet; mais il n'est pas achevé. Avant de le juger définitivement, il faut voir la seconde partie, que l'auteur annonce. Peut-être vaudra-t-elle mieux encore que la première. En attendant, mon cher compère, je vous charge de lui donner l'hospitalité; emportez-le chez vous.

— Avec plaisir, répondit le barbier. Et ces trois-ci, qu'en ordonnez-vous? Le premier, c'est *l'Araucana de Don Alonzo de Ercilla;* le second, *l'Austriada de Jean Rufo de Cordoue;* et le troisième, c'est

le *Montferrat de Christophe de Virués, de Valence.*

— Ce sont, mon cher ami, dit le curé, les trois meilleurs poëmes héroïques que nous ayions en notre langue. Malgré quelques légers défauts, ils ne sont pas au-dessous des Italiens, tant vantés, et avec tant de raison; conservez-les soigneusement : ce sont des monumens précieux, et qui feront toujours infiniment d'honneur aux Muses espagnoles.... Mais, je n'en puis plus, les bras me tombent, et vous ne devez pas être moins fatigué. Croyez-moi, finissons, tenons tous les autres pour vus, et condamnons-les indistinctement, l'un portant l'autre, à sauter, tous, par la fenêtre.

— Même celui-ci! *les Larmes d'Angélique!* s'écria le barbier, qui venait de l'ouvrir.

— *Les Larmes d'Angélique!* reprit le curé, avec vivacité. Ah! quelle injustice nous allions faire! Son nom seul m'en ferait verser, des larmes, chaque fois que je l'entendrais prononcer, si j'avais fait

brûler ce charmant ouvrage. L'auteur est un des plus grands poëtes qui aient jamais existé ; lui seul a su, en traduisant Ovide, nous transmettre toutes les grâces de l'original.....

CHAPITRE VII.

Seconde sortie de Don Quichotte.

═ LE comité en était là de ses opérations, quand on entendit un vacarme épouvantable, et Don Quichotte qui criait à plein gosier : — Ici ! à moi ! valeureux chevaliers ! c'est ici, c'est à mes côtés, qu'il faut enfin montrer ce que peuvent des bras tels que les nôtres : souffrirons-nous qu'ils emportent l'avantage du tournois !

═ A cette subite pétarade, le curé et le barbier laissèrent précipitamment les livres, pour courir au bruit. Ils trouvèrent Don Quichotte, parfaitement éveillé,

se débattant, l'épée à la main, au milieu de sa chambre, comme un furieux, et frappant, à grands coups, sur les meubles et contre les murailles. Ce ne fut pas sans danger, pour eux-mêmes, que ses deux amis parvinrent à le saisir et à le remettre dans son lit. — En vérité, seigneur archevêque Turpin, dit-il au curé, quand il fut un peu calmé, il est bien honteux, bien mal à vos douze Pairs, et à nous autres étrangers, de nous laisser enlever ainsi la gloire du tournois, par les chevaliers de cette cour, après avoir eu tout l'avantage sur eux, pendant les trois premiers jours.

— Que voulez-vous, mon bon ami, lui répondit le curé; les armes sont journalières. C'est la volonté de Dieu : il faut espérer que, demain, tout ira mieux. En attendant, croyez-moi, ne songez qu'à votre santé, et à vous reposer : vous devez être terriblement fatigué, peut-être même êtes-vous blessé.

— Blessé, non, reprit Don Quichotte; je ne le suis pas; mais froissé, brisé,

moulu, oui, et très-fortement. Ce furieux bâtard de Roland m'a écrasé de coups de bâton, avec le tronc d'un gros chêne, de rage de ne pouvoir m'entamer; et de ce que, moi seul, je suis en état de lui tenir tête. Mais je consens à perdre mon nom, à ne plus être l'invincible Renaud de Montauban, si, en dépit de tous ses enchantemens, je ne prends pleine revanche, aussitôt que je serai rétabli. Quant à présent, faites-moi donner à manger, il n'y a pas autre chose à faire; et que personne ne s'occupe du soin de ma vengeance, elle ne regarde que moi, et j'en réponds corps pour corps.

═ Après avoir amplement déjeûné, Don Quichotte se rendormit; et ses amis le quittèrent, non moins touchés qu'étonnés de la violence et de la singularité de sa folie.

Le soir, de ce même jour, la gouvernante mit le feu aux livres qui avaient été jetés dans la cour, et à tous ceux qui étaient restés dans le cabinet. On croit que, du nombre de ces derniers, se trou-

vèrent *la Caroléa*, et *le Lion d'Espagne*, de Don Louis d'Avila, ainsi que plusieurs autres ouvrages dignes d'un meilleur sort, et qui, peut-être, en auraient été quittes pour une légère réprimande, s'ils eussent été jugés avec moins de précipitation. Quoi qu'il en soit, il ne resta pas un seul livre dans la maison; à l'exception de ceux qu'emportèrent le curé et son compère, tous furent inhumainement brûlés, sans autre forme de procès, par l'impitoyable gouvernante; et, dans cette occasion, l'on vit encore les innocens, malheureusement confondus et punis avec les coupables.

Les deux amis de Don Quichotte ne se contentèrent point de la précaution de lui ôter ses livres; ils pensèrent qu'il fallait lui ôter jusqu'à la possibilité de rentrer dans son cabinet de lecture. Ils imaginèrent d'en faire murer la porte; et ils recommandèrent à la nièce et à la gouvernante, de répondre à Don Quichotte, lorsqu'il la chercherait, qu'un enchanteur ennemi avait tout emporté, en le

menaçant des plus épouvantables marques de ressentiment, si jamais il faisait rentrer un seul livre dans la maison. Ils croyaient, en l'intimidant, et en anéantissant, en même tems, autour de lui, tous les objets propres à entretenir sa maladie, seconder, d'autant, les autres moyens qu'ils se proposaient d'employer pour la guérir. Les ordres furent donnés, en conséquence, et si bien exécutés, pendant la nuit du jour de la brûlure des livres, que, vingt-quatre heures après, il n'était plus possible de distinguer la place où était la porte.

Don Quichotte passa deux jours et deux nuits dans son lit, presque toujours dormant. Sa première fantaisie, en se levant, fut effectivement d'aller voir ses livres. Il vint droit à l'entrée du cabinet; mais, ne la trouvant point, il se frotta les yeux à plusieurs reprises. La porte n'en paraissant pas davantage, il se mit à tâtonner, de ses deux mains, d'un bout du mur à l'autre, en regardant du haut en bas, et sans dire mot. Persuadé, enfin,

qu'il avait perdu la carte de son manoir, il appela sa gouvernante et sa nièce, et leur demanda où diable était donc la porte du cabinet aux livres? — Le cabinet, monsieur? lui répondit la gouvernante. Ho bien! vous le chercheriez longtems : il n'y a plus ni livres, ni cabinet dans cette maison, monsieur, le diable a tout emporté.

— Non, mon cher oncle, reprit la nièce, ma bonne se trompe, ce n'est point le diable, c'est un enchanteur; je l'ai vu, comme je vous vois à présent. Le jour de votre départ, le soir, à la brune, il entra par la fenêtre, au milieu d'un gros nuage noir, et à cheval sur un serpent, qui vomissait des flammes empestées. Il mit pied à terre, et, sans rien dire, il enfonça, d'un coup de poing, la porte du cabinet et il y entra. Je ne sais ce qu'il y fit, mais, un petit moment après, il s'envola; et, à travers la fumée dont la maison était remplie, j'aperçus distinctement qu'il emportait le cabinet tout entier. Ma bonne et moi, nous entendîmes

alors une voix de tonnerre, qui nous disait : « Je vous avertis que je suis l'implacable ennemi du maître de ce cabinet » et de ces livres ; qu'il sache qu'autant il » en touchera, autant je viendrai lui en » arracher, et que chaque fois que je descendrai chez lui, j'y laisserai des marques ineffaçables de ma haine et de ma » puissance. Apprenez-lui que je suis » le savant Mou..... Mougnaton, je » crois..... »

—Freston, peut-être ? interrompit Don Quichotte.

—Ma foi, monsieur, reprit la gouvernante, je ne sais pas trop. J'avais tant de peur, qu'il se peut que j'ayions mal entendu; mais c'était sûrement quelque chose comme Freston.... Friton, ce me semble.... En tous cas, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il y avait du *ton* à la fin.

—J'y suis, j'y suis, dit Don Quichotte; je le connais. C'est, effectivement, un enchanteur de la première force. Il a une dent contre moi, parce qu'il a découvert, dans ses grimoires, qu'un jour à venir je

dois vaincre, en combat singulier, un chevalier qu'il protége beaucoup. Il cherche, en attendant, à me jouer tous les mauvais tours imaginables, pour se venger de celui que, malgré tout son pouvoir, il faudra bien qu'il supporte de ma part. Mais, il a beau faire, il en passera par-là; il n'en sait pas assez pour empêcher l'accomplissement des arrêts du destin.

— Cela n'est pas douteux, mon cher oncle, reprit la nièce, dépitée et embarrassée de voir que le stratagême tournait si mal..., Mais, au bout du compte, que vous reviendra-t-il, de vous mêler de toutes ces batailles-là? Ne feriez-vous pas mieux de manger tranquillement chez vous, avec vos amis, le bon pain que la providence vous y a donné? Nulle part, bien certainement, vous ne le trouverez meilleur, sans compter que, comme dit le proverbe, *bien des gens qui vont à la laine, s'en reviennent sans poil.*

— Sans poil! ma chère nièce, repartit aigrement Don Quichotte, sans poil!

Vous ne savez donc pas, ma mie, que je ne suis pas facile à tondre; et que je suis homme à ne pas laisser de barbe au menton de quiconque serait assez téméraire pour oser seulement faire mine de me toucher à la pointe d'un cheveu? Hé bien! moi, je vous l'apprends; et, de plus, qu'il vaut mieux se taire, que de parler de choses auxquelles on n'entend rien.

— La nièce n'osa répliquer, dans la crainte d'enflammer le cher oncle, qui retourna dans sa chambre, vivement piqué contre l'enchanteur Freston, et en jurant, entre ses dents, de se venger rudement, si tôt que le moment marqué par les destins serait arrivé.

Notre chevalier passa chez lui une quinzaine de jours assez tranquillement, du moins en apparence. Il eut, pendant cette quinzaine, de fréquentes conversations avec ses deux bons amis, toujours sur le chapitre de la chevalerie errante. Le curé, tantôt le contrecarrait, tantôt se rangeait de son avis, afin de mieux pénétrer ce qu'il avait dans l'ame. Mais

Don Quichotte se bornait à soutenir que rien au monde ne lui paraissait aussi utile que la chevalerie errante ; il ne laissait rien apercevoir qui pût faire soupçonner qu'il pensât sérieusement à une seconde escapade.

Cependant, il ne perdait de vue ni ses grands desseins, ni le motif qui l'avait ramené chez lui. Aussitôt qu'il put aller et venir, il s'aboucha avec le personnage dont il s'était proposé de faire son écuyer. C'était, comme je l'ai dit, un habitant de son village : il se nommait Sancho Pansa. Il était homme de bien et de bon appétit, autant que puisse l'être un paysan pauvre et chargé d'un estomac glouton ; mais d'une extrême simplicité. Avec de belles paroles et de brillantes promesses, Don Quichotte parvint aisément à le persuader. Il lui dit, entr'autres choses, que le moins qu'il pût lui revenir de l'emploi d'écuyer, serait d'être bientôt seigneur ou gouverneur d'une bonne île ; tandis qu'en restant dans sa chaumière, il ne devait s'attendre qu'à y pâtir éternellement, de

misère, de fatigue, et, sur-tout, de faim et de soif. Il n'en fallait pas tant pour renverser une tête comme celle du pauvre Sancho Pansa. Il s'engagea donc à planter là, dit-il, sa femme et ses enfans, au premier ordre; et il promit à Don Quichotte de le suivre et servir fidellement, en qualité d'écuyer, aussi long-tems qu'il plairait à Dieu.

Don Quichotte, après cette importante acquisition, ne pensa plus qu'à faire de l'argent; et en vendant, d'un côté, à moitié prix; en engageant, de l'autre, à gros intérêt; en faisant tous les petits marchés de dupe qu'il pût arranger, il eut bientôt ramassé la somme qu'il se jugeait nécessaire. Ayant, d'ailleurs, soigneusement réparé toutes ses armes défensives et offensives, il avertit Sancho Pansa du jour et de l'heure du départ, afin que, de son côté, le futur écuyer fît ses dispositions particulières. Il lui recommanda, sur-tout, de ne pas oublier un bissac. Sancho lui répondit que c'était la première chose qui lui était venue dans

la tête, et qu'il en avait un de bonne taille : que, par cette raison, joint à ce qu'il n'était pas fort marcheur, il comptait aussi prendre son âne, excellente bête, pour laquelle il avait beaucoup d'amitié. A cette annonce, Don Quichotte, un peu dérouté, parce qu'il ne se rappelait pas d'avoir jamais lu qu'aucun écuyer eût été monté de la sorte, fut d'abord tenté de réformer l'âne. Mais, considérant que, pour le moment, il n'avait pas de cheval à donner à son homme, et, qu'en tout cas, il pourrait démonter le premier chevalier qui lui tomberait sous la main, à combattre, il laissa Sancho maître de s'équipper comme bon lui semblerait, pourvu qu'il se trouvât prêt à partir au moment fixé.

C'était l'heure de minuit que notre intelligent chevalier avait choisie. Le bon Sancho, sans faire d'adieux ni à sa femme, ni à ses enfans; et Don Quichotte, sans prendre congé ni de sa gouvernante, ni de sa nièce, s'arrangèrent si adroitement, si secrètement, chacun de son côté, que,

sans être aperçus de qui que ce soit, ils se réunirent; et ils mirent si bien à profit le reste de la nuit, qu'au point du jour ils se trouvèrent assez éloignés du village, pour ne pas craindre qu'on y apprit aisément la route qu'ils avaient prise. Ce fut encore à travers les plaines de Montiel, et, à peu près du même côté que la première fois, que le destin dirigea la marche de l'infatigable héros de la Manche.

Sancho Pansa, en attendant le jour, cheminait gravement sur son âne, sans dire mot, une main posée sur le bissac, l'autre sur une grosse bouteille de cuir, qu'il avait eu soin d'équiper complètement; bien impatient, sur-tout, de voir arriver le gouvernement d'île qu'il y avait à gagner. Si tôt que les premiers rayons du soleil eurent un peu ranimé ses esprits, l'envie de jaser de sa future grandeur devint si pressante, qu'il ne put y tenir long-tems. — Au moins, monseigneur le chevalier errant, dit-il, à son maître, après une assez longue conversation sur ce chapitre, n'oubliez pas l'île

que vous m'avez promise : vous verrez que, toute grande et grosse qu'elle soit, je saurai vous la gouverner, qu'il n'y manquera rien.

— Non, répondit Don Quichotte, non, je ne l'oublie point; tu peux y compter, comme si tu la tenais déjà. Les anciens chevaliers errans, mon enfant, ont toujours été dans l'usage de faire leurs écuyers gouverneurs ou seigneurs, et, sûrement, ce ne sera pas moi qui laisserai tomber en désuétude une coutume si bien imaginée et si sagement établie. Je me propose même de renchérir sur tous mes prédécesseurs, et de faire les choses plus généreusement qu'eux. Pour l'ordinaire, ce n'était qu'après de longs services, et quand leurs écuyers, devenus trop vieux, ne pouvaient plus aller, qu'alors ils les gratifiaient d'une province ou d'une vallée, avec un petit titre de marquis ou, tout au plus, de comte. Mais ce n'est pas ainsi que je l'entends. Je ne veux pas attendre que, comme on dit, tu n'aies plus de dents pour te donner des noisettes,

ni te traiter aussi mesquinement que l'ont été les autres écuyers. Si Dieu nous conserve la vie et la santé, pendant encore une huitaine de jours seulement....

CHAPITRE VIII.

Épouvantable aventure des moulins à vent, et autres événemens non moins mémorables.

— En ce moment, nos aventuriers, parvenus au sommet d'une petite colline, découvrirent, à peu de distance, trente à quarante moulins à vent, et tous en mouvement.

— Hé bien ! Sancho, mon ami, s'écria Don Quichotte, qu'en penses-tu ? La fortune ne semble-t-elle pas nous conduire, elle-même, par la main, beaucoup plus heureusement encore que nous ne pouvions le désirer ? Vois-tu cette légion d'énormes géans ? ils sont morts tous, s'ils

ont l'audace de m'attendre, et leur dépouille est à toi ; elle est de bonne prise, mon enfant, parce que, purger la face de la terre de cette dangereuse engeance, c'est servir, en même tems, Dieu et le prochain. Quant à moi, je renouvelle ici le vœu que j'ai déjà fait ailleurs, et plus d'une fois, de ne jamais accorder quartier à aucun géant. Tu vas voir comment je menerai ceux-ci.

— Quels géans, donc ? demanda Sancho. Où est-ce donc que vous les voyez ?

— Là, devant nous, répondit Don Quichotte. Est-ce que tu ne vois pas ces grands bras, de près de deux lieues de longueur, dont ils ont l'air de me menacer ?

— Hé, monseigneur, reprit Sancho, regardez-y donc mieux. Il me semble, à moi, que ces géans ne sont que des moulins à vent ; et ce que vous prenez pour des grands bras, je vois, de mes deux yeux, que ce sont les ailes, que le vent fait marcher, et qui, en tournant, font pirouetter la meule du moulin.

— Il paraît bien, mon pauvre Sancho,

que tu es encore novice, en fait d'aventures. Je te certifie, moi, que ce sont des géans, et de la plus grande espèce, même. Au surplus, si tu en as peur, retire-toi à l'écart, et tu t'y mettras en prières, pendant que je les combattrai; cela ne sera pas long : tu vas, je t'en réponds, voir une fameuse bataille, et bientôt terminée.

= Don Quichotte, en effet, piqua des deux, et partit sans vouloir s'arrêter davantage aux représentations de son écuyer, qui, en se frappant la tête, et en piétinant de dépit, s'égosillait à lui répéter que c'étaient de véritables moulins qu'il allait attaquer. Mais autant en emportait le vent. L'intrépide chevalier était si sûr de son fait, que plus il approchait des ennemis, plus il se sentait de furie. — Ne fuyez point, lâches, leur criait-il, de toutes ses forces. Vous n'avez affaire qu'à un seul chevalier : osez l'attendre, ou je saurai toujours bien vous joindre. Non, poltrons, non, vous ne m'échapperez pas.

= Un léger coup de vent qui survint

alors, ayant fait mouvoir les ailes avec un peu plus de vivacité, Don Quichotte crut que l'ennemi se mettait en défense. —Que m'importent vos longs bras, continua-t-il, en pressant plus vivement Rossinante, quand vous en auriez chacun autant que Briarée, vous n'en passeriez pas moins, tous, par le fil de mon épée.

═ Arrivé enfin à portée d'attaquer, il se recommande de tout son cœur à sa Dulcinée, la supplie mentalement de le protéger dans cette effroyable aventure, se couvre de sa rondache, s'affermit en selle, et, la lance basse, il fond avec toute l'impétuosité que put fournir le docile Rossinante, sur le plus proche moulin. Soit hasard, soit adresse, il ajusta son choc et son coup, de manière que sa lance traversa l'une des ailes, au moment où elle se trouvait en direction perpendiculaire; et que lui-même, n'étant arrêté par aucune résistance, il heurta violemment contre l'aile, qui, n'en continuant pas moins de tourner avec les mêmes force et vitesse, rompit la lance en éclats;

et, du même bond, lança si rudement et si loin le cheval et le chevalier, qu'ils furent forcés de se séparer en route, et d'aller tomber à dix pas l'un de l'autre, chacun dans la position qu'il plût à la providence d'en ordonner.

Le bon Sancho, si tôt qu'il avait vu partir son maître, s'était mis à ses trousses, en continuant de crier qu'il n'y avait là pas plus de géans que sur sa main. Mais son grison, malgré la meilleure volonté, n'ayant pu suivre l'impétueux Rossinante, la bataille était livrée et perdue, quand l'écuyer arriva hors d'haleine. Il se coula lestement à bas de son âne, et il courut à Don Quichotte, que, contre toute attente, il trouva encore entier, mais si étourdi de sa chute, qu'il ne pouvait se remuer. — Hé, morguienne ! lui dit-il, en le secouant, je vous l'avais bien dit, moi, que c'étaient des moulins à vent : et si vous n'en aviez pas eu au moins une paire dans la cervelle, vous les auriez reconnus tout comme moi.

— Que veux-tu, mon enfant? répondit



Charles Dunnelchey Del. Benoist Sc.

Et, du même bond, lança si rudement, et si loin le Cheval et le Chevalier, qu'ils furent forcés de se séparer en route ....

froidement Don Quichotte, ce sont là de ces événemens que toute la prudence humaine ne peut prévenir, et qu'un digne chevalier errant doit savoir supporter avec patience et résignation. Pouvais-je, en effet, prévoir que ce malfaisant enchanteur, ce cruel Freston, après m'avoir enlevé mes livres et mon cabinet, pousserait l'animosité jusqu'à transformer trente à quarante géans en autant de moulins à vent, pour m'ôter la gloire de les vaincre, et le plaisir d'une si magnifique bataille? Il est clair que c'est encore là un tour de sa façon; mais console-toi, mon enfant, il a beau faire, il est écrit que son art infernal et toute sa malice, le céderont un jour à mes coups.

— Dieu le veuille! monseigneur! Dieu le veuille! répondit Sancho. En attendant, voyons s'il vous plaît, à vous relever et à vous remonter sur Rossinante, si, de son côté, il s'en trouve quitte aussi pour quelques écorchures.

— Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le laborieux écuyer parvint à remettre

le chevalier sur son cheval, et le cheval en état d'aller plus loin. A la fin, cependant, ils quittèrent ce funeste champ de bataille pour tirer du côté du port Lapice; lieu de passage très-fréquenté, où, par cette raison, Don Quichotte assura qu'ils trouveraient quantité d'aventures; et dans le nombre, sans doute, quelques-unes de propres à les dédommager du petit revers qu'ils venaient d'essuyer. — Encore, continua-t-il, si je n'avais pas brisé ma lance!... mais... heureusement, j'y sais un remède. Je me rappelle, fort à propos, d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, nommé Don Diégo-Pérès de Vargas, ayant cassé son épée dans une bataille contre les infidelles, s'élança sur le premier chêne qu'il trouva, et en détacha une longue branche presqu'aussi grosse que le tronc, avec laquelle il assomma tant de Maures, que, depuis cette fameuse journée, le surnom de *Machuca* (l'ássommeur) lui en est resté, à lui et à ses descendans, qui, par droit d'héritage, se nomment encore aujourd'hui *Vargas y Machuca*. Je prétends,

à son exemple, déraciner, s'il le faut, le premier chêne que je rencontre, et en faire, à tes yeux, de si hauts faits d'armes, que tu remercîras la providence de t'avoir élu pour être témoin de choses que nul autre ne pourra seulement croire, quand on les lui racontera.

— Ainsi soit-il, mon bon maître, dit Sancho; je le crois bien, puisque vous le dites. Mais, si vous vous redressiez un peu? vous allez tout de côté, sur votre cheval : apparemment cela vient de quelques-uns de vos membres que la chute aura saboulés trop fort.

— En effet, mon enfant, répondit Don Quichotte, je souffre : et si je n'en dis rien, c'est uniquement parce qu'il n'est pas permis à un chevalier errant de se plaindre de ses blessures, ni seulement d'avoir l'air d'y faire la moindre attention, quand même il se verrait coupé en morceaux.

—D'abord que c'est là l'ordonnance, reprit Sancho, il n'y a pas à regimber; mais elle sera bien incommode pour moi,

si elle compète aussi les écuyers errans : car je sens qu'à la moindre petite égratignure qu'on me ferait, je ne pourrais m'empêcher de commencer par crier comme un aveugle.

— Non, mon enfant, répondit Don Quichotte, en souriant, il n'en est pas de même pour toi. Je ne connais aucun statut qui enjoigne aux écuyers la même retenue, à cet égard, qu'aux chevaliers; et je pense que toutes et quantes fois il te prendra besoin ou fantaisie de te plaindre, tu seras fort le maître de te satisfaire.

= Sancho Pansa, suffisamment endoctriné sur ce chapitre, fit tomber la conversation sur un autre, beaucoup plus intéressant pour lui, en ce moment, et dit, en regardant le soleil, qu'il croyait qu'il s'en allait l'heure de dîner. Don Quichotte ayant répondu qu'il ne sentait encore aucun besoin, mais qu'il lui permettait de manger un morceau en attendant, l'intelligent écuyer s'arrangea sur son âne, de manière à pouvoir opérer, tout en che-

minant derrière son maître. Malgré l'incommodité de cette situation, il ne discontinua d'alléger le bissac, et, sur-tout, de dégonfler la bouteille de cuir, que lorsqu'il se sentit démonstrativement convaincu, que son estomac en avait tout ce qu'il en pouvait porter. Il employa, à cet agréable passe-tems, près d'une bonne heure, pendant laquelle il ne lui vint dans l'esprit que des réflexions tout à fait riantes sur l'avenir; et, d'abondance de cœur, il répéta plusieurs fois, à son bon maître, qu'il était résolu de le suivre au bout du monde, d'autant qu'il n'avait jamais connu rien d'aussi divertissant que le métier de chercheur d'aventures.

Le reste de la journée se passa tranquillement. La nuit survint, et nos aventuriers ne découvrant aucun gîte où ils pussent la passer à couvert, prirent, de bonne grâce, le parti d'attendre le jour suivant, dans un bois qui se trouvait à leur portée. La première chose que fit Don Quichotte, fut de s'y accommoder d'une longue et forte branche de chêne,

au bout de laquelle il ajusta le fer de sa lance, qu'il avait eu soin de ramasser et d'emporter. Cela fait, il chercha une place commode, non pas pour dormir, mais pour rêver à sa dame, à l'imitation de plusieurs fameux chevaliers errans, qui, autrefois, en usaient ainsi, quand ils se trouvaient dans le cas de passer des nuits à la belle étoile; et il ne lui vint pas même en idée de fermer l'œil. Quant à Sancho, qui n'avait jamais rien lu qui l'invitât à passer deux nuits de suite sans dormir; qui, sur-tout, au lieu d'extase amoureuse ou de jouissances métaphysiques, n'avait dans la tête que des vapeurs soporifiques, il ne fit qu'un somme, jusqu'au grand jour du lendemain; encore ne s'en serait-il sûrement pas tenu là, si Don Quicho te, impatienté d'entendre, depuis plus d'une heure, ses ronflemens discorder a ec le mélodieux carillon des milliers d'oiseaux qui, chacun à sa manière, chantaient le retour du soleil, ne fût venu, à plusieurs reprises, l'avertir, de la main et de la voix, qu'il fallait

partir. Le premier soin de Sancho, en s'éveillant, fut de visiter sa bouteille, dont il diminua encore l'embonpoint, déjà sensiblement altéré; mais il ne put retenir un soupir, en contemplant ce déficit alarmant, et en réfléchissant à ses suites.

Don Quichotte, toujours plein de ses amoureuses idées, et dédaignant encore toute autre espèce de nourriture, remonta sur son cheval, sans avoir voulu déjeûner. Ils reprirent le chemin du port Lapice, qu'enfin ils découvrirent, après environ trois heures de marche. — C'est ici, mon cher Sancho, dit Don Quichotte, à la vue de ce fameux passage, c'est ici que nous allons, comme on dit, mettre les bras jusqu'aux coudes, dans ce qui s'appelle de véritables aventures; et il est à propos, avant d'aller plus loin, que je te prévienne d'une chose importante, dont je ne t'ai point encore parlé. C'est que, dans quel danger que je me trouve en ta présence, tu ne dois pas mettre l'épée à la main pour me secourir, à moins que tu ne me voies assailli par de la

canaille, ou par des gens de ton espèce; en ce cas, tu peux toujours me seconder. Mais, tant que je n'aurai affaire qu'à des chevaliers, souviens-toi bien qu'il ne t'appartient pas de t'en mêler, ni directement, ni indirectement, par la raison que, n'étant point armé chevalier, les statuts de l'ordre ne te permettent point de te mesurer avec aucun de ses illustres membres.

—Je trouve qu'elles n'ont pas tort, ces *statues* là, répondit Sancho; et, sûrement, je ne leur désobéirai pas; d'autant que, de mon naturel, je suis pacifique comme un agneau; et que, d'un autre côté, je tiens pour principe, qu'il ne faut jamais se fourrer dans les querelles, moins encore dans les batteries d'autrui. Ce n'est pourtant pas que si quelqu'un s'en venait me gourmer, à propos de botte, je me croirais bien permis de le lui rendre le mieux que je pourrais, quand même ce serait à un chevalier; car, après tout, je ne peux pas croire qu'il y ait au monde des statues assez puissantes

et assez fortes pour empêcher qui que ce soit de défendre sa peau.

— Je pense comme toi, reprit Don Quichotte, et tu m'as mal compris. Je veux seulement t'avertir, qu'à l'égard des chevaliers contre lesquels je me battrai, tu dois scrupuleusement, ainsi que je te l'ai ordonné, tenir la bride à ton impétuosité naturelle.

— Aussi vous dis-je, monseigneur, que je la tiendrai fort et ferme; et je vous promets d'être aussi docile à ce commandement, qu'à ceux de mon catéchisme.

= Don Quichotte ne répliqua point, parce qu'en ce moment il aperçut venir vers lui, et d'assez près, deux religieux bénédictins, montés, chacun, sur une mule de taille imposante. Ils étaient suivis, mais à quelque distance, de deux valets muletiers, à pied. L'instant d'après, parut aussi, derrière les moines, dans le lointain, un carosse escorté de quatre ou cinq cavaliers, et occupé par une dame de Biscaye, qui allait à Séville, joindre son mari, prêt à partir pour les Indes, pourvu

d'un emploi considérable. Don Quichotte eut à peine jeté son coup-d'œil sur l'ensemble de cette rencontre, que, se tournant vers son écuyer, il lui dit : — Ou je me trompe fort, mon cher Sancho, ou voici bien l'une des plus fameuses aventures qu'on ait encore vues. Ces noirs personnages que tu vois là, montés sur des dromadaires, doivent être et sont, indubitablement, des enchanteurs, qui auront enlevé quelque princesse, et qui la traînent prisonnière dans ce carosse; mais ils ne s'attendaient pas à me trouver sur leur chemin, et que, sûrement, je ne souffrirais pas une semblable oppression.

— Morguienne ! reprit Sancho, ceci ressemble, comme deux gouttes d'eau, à nos moulins à vent, d'hier. Tenez, monseigneur, vos enleveurs de princesses m'ont tout l'air de deux bons moines qui s'en vont leur chemin sans penser à mal : et je parierais que les gens du carosse sont tout uniment des voyageurs qui vont à leurs affaires. Croyez-moi, regardez-y à deux fois, et prenons garde que le diable

ne nous joue encore ici quelque tour de sa façon.

— Je t'ai déjà dit, répliqua Don Quichotte, et, je te répète, que tu ne te connais point encore en aventures : je vais te faire voir que je ne m'y trompe jamais, moi.

= Tout en répondant ainsi, Don Quichotte pousse Rossinante quelques pas en avant, et se campe en bataille au milieu du chemin, pour en fermer le passage aux moines, qui approchaient toujours. Quand il les vit à portée de l'entendre, il ramassa toutes les forces de ses poumons, et, d'une voix menaçante, il s'écria : — Noirs enchanteurs, hommes, diables, qui que vous soyez, je vous somme de remettre en liberté les hautes et malheureuses princesses que vous violentez et emmenez de force dans cette voiture : sinon, préparez-vous à recevoir de ma main, et à l'instant même, la juste punition de vos détestables œuvres.

= Les moines, surpris et effrayés de l'apostrophe, de la bizarre structure, et,

sur-tout, de la posture hostile de Don Quichotte, s'arrêtèrent pour se décliner avec douceur. — Seigneur chevalier, répondit l'un d'eux, vous devez voir, à notre habit, que nous ne sommes ni des diables ni des enchanteurs. Nous ignorons si, dans cette voiture, il se trouve, en effet, quelque princesse violentée, et nous vous conjurons, au nom de Dieu, de nous laisser passer en paix.

— Hô! que je ne me paye point de patelinage, artificieuse canaille, répliqua Don Quichotte, en fureur. Je connais toutes vos ruses, et ce n'est point à moi que vous en imposerez.

= Et, sans attendre plus ample explication, il serre les flancs de Rossinante, et fond, la lance au corps, sur celui des deux qui se trouvait le plus à sa portée, avec tant d'impétuosité et d'envie de bien faire, que si le religieux, voyant venir le coup, n'eût pas eu l'adresse de l'éviter, en se précipitant à bas de sa mule, il n'aurait, sûrement, mis pied à terre que grièvement blessé, ou, peut-être, sans vie.

Le second religieux, témoin du terrible assaut qu'essuyait son confrère, et frémissant pour lui-même, s'éloigna au grand galop ; en sorte que Don Quichotte, voyant l'un en fuite, l'autre mort ou renversé, courut au carosse pour annoncer à la princesse qu'elle était délivrée de ses oppresseurs, et absolument libre de sa personne. Quant à Sancho, si tôt qu'il vit l'ennemi à bas, il sauta lestement de son âne à terre, et il se jeta sur le vaincu pour le dépouiller. Mais, avant qu'il put en venir à bout, parce que le moine, quoique à demi mort de frayeur, opposait une certaine résistance, arrivèrent les deux muletiers qui suivaient leurs révérences, et que Don Quichotte, en les croisant, n'avait pas daigné arrêter. Ils demandèrent d'abord, fort doucement, à Sancho pourquoi il voulait déshabiller ce bon père. — Pourquoi? répondit fièrement Sancho (sans faire attention que son maître était trop éloigné pour lui prêter main-forte, en cas de besoin), parce que cela me plaît, et parce que le butin des

batailles que gagne monseigneur Don Quichotte, mon maître, n'appartient à personne qu'à moi, j'espère.

= Pour toute réplique, les deux muletiers empoignèrent l'écuyer, et à force de coups de poings, ils lui firent lâcher prise. Malgré sa belle défense, il lui en coûta une partie de sa barbe et de ses cheveux; mais il eut la satisfaction d'en arracher aussi quelques poignées à ses agresseurs. Pendant que Sancho bataillait ainsi, le moine renversé, se voyant secouru, profita du moment pour remonter sur sa mule et rejoindre son confrère; ils continuèrent à fuir à toutes jambes, en remerciant le ciel d'en être quittes pour la peur, et en faisant cependant autant de signes de croix, que s'ils eussent senti le diable sur la croupe de leurs montures.

Don Quichotte, comme je l'ai dit, après avoir tout renversé ou mis en fuite, avait couru au carosse. Il l'avait fait arrêter fort brusquement; et sa tête presque totalement passée par la portière, en s'adres-

sant à la dame qui occupait le fond, il avait dit: — Vous êtes libre, madame; vous pouvez, dès ce moment, disposer de votre belle personne, comme bon vous semblera. Mon bras vous a fait justice de vos odieux ravisseurs. Ils mordent la poussière du champ de bataille, et désormais ils ne peuvent rien contre vous. Je crois devoir vous épargner la peine de chercher plus long tems le nom de votre heureux libérateur; il ne vous est peut-être pas aussi inconnu que ma personne. Je suis Don Quichotte de la Manche, madame, chevalier errant, et l'esclave éternel de l'incomparable Dulcinée du Toboso. L'unique récompense que j'exige du service important que j'ai eu le bonheur de vous rendre, est que, de ce pas, vous alliez au Toboso, vous présenter à cette trop aimable souveraine de toutes mes pensées, et lui raconter comment, pour ses beaux yeux, je viens de vous remettre en liberté.

═Un cavalier de l'escorte, Biscayen de nation, et aussi peu endurant que

puisse l'être un Biscayen, ennuyé de la longueur de la harangue, et choqué surtout de ce que Don Quichotte, non content d'avoir fort impertinemment fait arrêter la voiture, voulait encore l'envoyer au Toboso, s'avança sur le harangueur; et, le saisissant par le milieu de sa lance, qu'il secoua rudement, il lui dit, en mauvais patois, *passa ton chimin, chevalier de malhour; si tou ne laisse aller le voitoure, jé té joure sour mon Diou, y sour mon parole de Viscayen, qué moi t'envoie ton ame à tous los diablos.*

= Don Quichotte, surpris et irrité, se modéra cependant par égard pour la dame, et se contenta, en dégageant sa lance de la main du Biscayen, de lui répondre d'un ton dédaigneux : — Insolent! si tu étais chevalier, si tu n'étais pas un méprisable rustre, je t'aurais déjà châtié de ta brutale audace!

— *Moi, non chevalier! moi, insolent!* répliqua le Biscayen en rugissant de colère; *toi, mentir comme un mécréant*:

chette ton lança, toi; tira ton espada; y tou verras : mort d'oun diable! moi Viscayen, chentil-homme par tout : y toi, mentour oune autra fois, si tou dis lo contrairo.

— Ah!... c'en est trop, reprit Don Quichotte, en lâchant un gros juron, et en faisant deux pas en arrière; tu ne m'insulteras pas davantage, ni moi, ni d'autres.

— Il jette en même tems sa lance, met l'épée à la main, se couvre de son écu, pousse Rossinante en avant, et fond sur le Biscayen, bien résolu de le pourfendre, sans miséricorde, du premier coup.

Le Biscayen, à l'exclamation et aux mouvemens menaçans de Don Quichotte, s'apprêta, de son côté, à en découdre de toutes ses forces. Il pensa d'abord à mettre pied à terre, parce qu'il se sentait monté sur une mauvaise mule de louage, qu'il jugeait d'un service dangereux en pareille occurrence. Mais notre chevalier n'était pas homme à lui donner le tems de faire des évolutions : le Biscayen n'eût

que celui de mettre l'épée à la main, bien vîte, et de demander, par la portière, un des coussins de la voiture, qu'on lui passa précipitamment; il l'empoigna de la main gauche, il s'en couvrit adroitement en manière de bouclier, et, ainsi retranché, l'épée haute de toute l'étendue de son bras, il attendit fièrement Don Quichotte, qu'il se promettait aussi de décapiter du premier revers.

Les autres cavaliers de l'escorte, voulurent se jeter entre deux: mais comme le colère Biscayen menaçait en baragouinant, d'exterminer jusque à sa maîtresse si on ne le laissait faire, personne n'osa s'y exposer. La bataille commença par un effroyable coup de tranchant, que le Biscayen dirigea sur l'épaule gauche de Don Quichotte, qui le reçut adroitement sur son écu: mais il fut si vigoureusement appliqué, que, malgré le bouclier, l'épaule en fut, sinon entamée, du moins assez rudement choquée, pour que notre chevalier jugeât que, sans son armure, il en aurait infailliblement été pourfendu,

au moins jusqu'à la ceinture. A cette triste réflexion, à cette épouvantable apostrophe, Don Quichotte pousse un hurlement de fureur, et plie un pas en arrière en s'écriant mentalement : — ô ma Dulcinée ! ô rose de la beauté ! secourez votre chevalier ! vous le devez, puisque c'est pour vous seule qu'il se trouve dans cette formidable angoisse.

= Et de suite il revient sur l'ennemi, résolu encore une fois de tout risquer pour achever l'aventure d'un seul coup. De son côté, l'intrépide Biscayen, les yeux étincelans, et couvert de son coussin, attend, l'épée haute, en enrageant de ne pouvoir se précipiter sur Don Quichotte. En effet, soit fatigue, soit frayeur, soit aversion naturelle pour les batailles, sa mule, l'oreille basse, en dépit des coups d'éperons, se bornait opiniâtrément à ne pas reculer.

Voilà donc nos deux combattans furieux, prêts à se décharger de si terribles fendans, qu'on s'attendait à voir s'ouvrir, du haut en bas, avec autant de facilité

qu'une grenade, celui des deux qui serait assez mal-adroit, ou assez malheureux pour recevoir le premier coup. Voilà tous les spectateurs qui frémissent dans la plus cruelle anxiété ; voilà sur-tout la dame de la voiture et ses suivantes, demi-mortes de frayeur, les yeux fixés sur les deux tranchans redoutables, et qui, les mains jointes, vouent des cierges à toutes les chapelles d'Espagne, des messes aux ames du purgatoire. . . . Mais ici l'auteur original, d'après lequel je raconte, reste court; et prévient le lecteur que les mémoires qu'il a pu recueillir jusquà présent, sur notre chevalier, ne s'étendant pas plus loin, il est forcé de terminer là son récit, ou du moins de le suspendre, tant qu'il ne se trouvera pas dans la possibilité de se procurer les matériaux nécessaires pour le continuer.

CHAPITRE IX.

Comment finit l'épouvantable bataille de l'intrépide Biscayen, et du vaillant chevalier de la Manche.

Je rendrais mal ce que j'éprouvai de regrets et de chagrin, tant que, par la raison que je viens d'exposer, je doutai si je pourrais jamais achever cette délectable histoire. J'entrevoyais que je n'avais encore fait que les premiers pas; que ce qui me manquait devait être bien plus important encore, et plus étendu que la petite partie que j'en possédais déjà. Mais quand je venais à penser que je ne savais où prendre cette continuation, que, peut-être même, elle n'existait pas; j'éprouvais, dans toute son amertume, ce dépit désolant que ne peuvent bien connaître, que les écrivains qui, comme moi, se sont vus forcés de renoncer à la douce et

savoureuse certitude de mériter l'admiration, la reconnaissance et les éloges de toutes les générations futures.

Réfléchissant, néanmoins, à la valeur inouie de mon héros, à ses vertus éminentes, je me persuadais, par fois, qu'il était impossible, que quelque savant contemporain n'eut pas écrit son histoire; sur-tout, lorsque je considérais que pareil honneur avait été constamment dévolu à tous les anciens chevaliers errans; que Platir même, et tant d'autres de ce calibre, avaient eu plutôt plusieurs historiens qu'un seul; et si bien instruits tous, si pénétrans, si exacts, qu'ils nous avaient transmis, non-seulement les actions patentes de leurs héros, mais jusqu'à leurs pensées les plus secrètes, même celles qui, pour l'ordinaire, restent hermétiquement ensevelies dans le canton de réserve du cœur humain.

J'observais, d'ailleurs, que, puisqu'il constait que, dans la bibliothèque de mon chevalier, on avait trouvé plusieurs livres modernes, son histoire aussi ne pouvait

qu'être moderne, et que le frottement dévorant du tems, ne pouvait pas encore l'avoir détruite, si, comme je n'en doutais plus, elle avait existé. *Elle est donc quelque part*, me disais-je; *mais où la chercher? où la trouver?* et je retombais dans mes indécisions, mes regrets et mon dépit.

Enfin, je concluais aussi de la moderne existence bien démontrée de l'incomparable Don Quichotte, que quand même son histoire n'aurait pas été écrite de son tems, du moins le souvenir de ses hauts faits et de ses beaux dires devait encore exister chez tous ceux qui en avaient été témoins oculaires ou auriculaires, dans son village et lieux circonvoisins. Cette idée m'encourageait, mais sans me satisfaire; car je sentais à combien d'incertitudes et de fausses notions, je serais exposé sur une matière aussi importante, si j'étais obligé de tirer toutes mes informations de tant de bouches différentes.

Le résultat final de ces réflexions, fut d'aller battre moi-même toute la Manche;

Les difficultés et les désagrémens que je prévoyais ne me rebutèrent point, parce que j'envisageais, d'un autre côté, la gloire d'être l'historien du grand Don Quichotte; de ce merveilleux Espagnol, l'aigle de la chevalerie Manchoise; de ce héros intrépide et loyal, terrible et bienfaisant; le premier qu'en ce siècle pervers et dégradé, on ait vu se consacrer aux périlleux et nobles travaux de la chevalerie errante, dans l'intention généreuse de défaire les torts et offenses qui tyrannisaient les trois quarts et demi de l'espèce humaine; le seul, enfin, qui ait osé entreprendre, à ses risques et périls, de faire revivre ces tems heureux, où les plus appétissantes demoiselles, pouvant se promener impunément par monts et par vaux, sous la seule protection de la renommée des chevaliers champions de l'innocence et de la beauté; on voyait ces belles (celles, du moins, que le sort avait préservées du malheur d'être brutalisées, en tapinois, par quelque géant déloyal), descendre au tombeau, à quatre-vingts ans, et après de

longues caravanes, aussi pures et aussi intactes que mesdames leurs mères. Je ne soutiendrai pas, qu'à cet égard, mon héros ait complètement réussi dans ses grandes vues ; mais on ne peut, en bonne justice, lui refuser d'éternels éloges, pour les épouvantables périls qu'il a si laborieusement bravés, pour parvenir à un but aussi utile : et moi, je crois en mériter aussi, pour les peines, soins et anxiétés auxquels je me suis livré avec tant de constance, pour pouvoir parfaire son édifiante et curieuse histoire. Je confesse, cependant, avec candeur, que, malgré mes efforts, sans le secours de la fortune, le genre humain, présent et futur, c'est-à-dire les curieux auxquels il prendra fantaisie de me lire, auraient probablement été privés à jamais des dix ou douze heures de passe-tems divertissant, qu'enfin je suis en état de leur procurer.... Mais je dois, avant tout, les informer des voies par lesquelles la Providence a bien voulu faire tomber entre mes mains le trésor que j'avais tant désiré, et que je

suis si content de pouvoir transmettre à la postérité.

Pendant le séjour que je fis à Tolède, en allant pour consulter, sur les lieux, les annales et les savans de la Manche, ma bonne fortune voulut, qu'étant un jour dans la boutique d'un épicier de la grande rue Marchande, j'y vis entrer un jeune homme, chargé d'un paquet de paperasses qu'il cherchait à vendre pour faire des enveloppes. Comme j'ai toujours été curieux de vieux papiers, au point de ramasser, pour les lire, tous les morceaux qui m'en tombent sous les yeux, même aux coins des rues, un mouvement irrésistible me porta à prendre, des mains du vendeur, un assez gros cahier qui se présentait le premier. Il était écrit en caractères arabes, qu'alors je connaissais sans les comprendre. Ma curiosité, encore irritée par cette difficulté, me poussa hors de la boutique, pour voir si je ne découvrirais point quelque Maure converti, qui pût me dire de quoi traitait ce manuscrit. J'étais heureusement dans une

ville et dans une rue où il n'est pas difficile de trouver des interprètes tels que celui qu'il me fallait. Le hasard m'en présenta un, à qui j'exposai civilement mon désir. Il me prit obligeamment le cahier des mains, et il l'ouvrit à l'aventure. A peine y eut-il jeté un coup-d'œil, que je le vis sourire ; je lui en demandai la cause. « C'est de cette » singulière note marginale, » me répondit-il, en me la montrant du doigt. « Que » dit-elle donc, s'il vous plaît? » lui demandai-je. « — La voici », me répondit-il : « *Cette Dulcinée du Toboso, dont il » est si souvent question dans cette his» toire, passe pour la femme, de toute la » Manche, qui eut la meilleure main » pour saler du lard et des jambons.* » Je laisse à penser quelle douce, quelle vive émotion j'éprouvai, au nom de Dulcinée du Toboso ; et comme, dans l'instant, je saisis l'espoir que je tenais l'histoire tant désirée de mon héros. Trépignant d'impatience, je conjurai mon obligeant Maure d'en venir au titre du cahier, et de me le traduire. « Volontiers, » me

répondit-il. « C'est, mot pour mot, *His-*
» *toire de Don Quichotte de la Manche,*
» *par Cid Hamet Benengeli, historien*
» *Arabe.* »

Il fallut toute ma prudence, toute ma politique, pour dissimuler les transports de ma joie, jusqu'à ce que je me visse légitime et paisible possesseur du trésor. Je rentrai précipitamment dans la boutique de mon épicier, que je retrouvai maniant et marchandant le paquet de papiers. Par bonheur, il n'était pas encore tombé d'accord sur le prix; et, moyennant un demi-réal de plus qu'il n'en offrait, j'acquis, pour un réal et demi (sept sols six deniers), ce que, de tout mon cœur, j'aurais certainement payé le double, et même deux fois le double, si le vendeur eût pu pénétrer l'importance que j'y attachais, et su en profiter.

Je sortis bien vîte, ma précieuse trouvaille dans ma poche; et j'entrai dans le cloître de la grande église, avec mon interprête, que je priai de m'y accompagner. Je lui proposai de trier tous ceux

de mes papiers qui parlaient de Don Quichotte, et de me les traduire fidellement. Tout me réussissait en ce moment fortuné. Le Maure accepta ma proposition, et se fit fort de me satifaire promptement. Nous convînmes, pour ses honoraires, d'un demi-quintal de raisins secs, et de deux septiers de bled. Enfin, autant pour ne pas me dessaisir un instant de mon trésor, que pour accélérer la besogne, et apprendre moi-même un peu d'arabe, j'obtins, de mon homme, qu'il travaillerait chez moi. Ensorte que, tant fut pressé de ma part, tant fut dépêché de la sienne, qu'en moins de quatre mois la traduction fut achevée.

Il y avait, sur le premier cahier, un frontispice qui représentait le combat de Don Quichotte et du Biscayen, au moment où je l'avais laissé. On les voyait dressés sur leurs étriers, l'épée haute, couverts, l'un de sa rondache, l'autre de son coussin, et dans la posture de deux ennemis furieux qui vont se porter le coup mortel. La mule du Biscayen était si

parfaitement dessinée, qu'au premier coup-d'œil, on la reconnaissait pour une mule de louage. A ses pieds on lisait : *Don Sancho de Aspeytia ;* et, sans doute, c'est le nom de l'intrépide cavalier qui la montait. Au-dessous de Rossinante, on lisait : *Don Quichotte de la Manche.* Rossinante, sur-tout, était admirablement bien représenté. On le voyait si alongé, si roide, si efflanqué, si exténué, l'épine du dos si tranchante, les oreilles si lâches, qu'on était frappé de l'heureuse expression de son nom. Un peu dans le lointain, se trouvait Sancho Pansa, le licol de son âne à la main. Il était représenté, la taille courte et ramassée, avec une ample bédaine, les jambes et les cuisses à la comtoise. Le reste du tableau n'était pas moins bien exécuté, quoiqu'il ne contint plus que des détails de peu d'importance pour l'intelligence de l'histoire.

Il me reste à confesser que l'auteur étant Arabe, et par conséquent d'une race traîtresse et naturellement menteuse,

c'est, au premier coup d'œil, un préjugé défavorable contre la véracité de cette histoire. Mais, d'un autre côté, comme cette race est, et fut toujours notre mortelle ennemie, il est concluant d'en penser, que l'historien de Don Quichotte aura plutôt desservi que flatté son héros : et j'ai effectivement remarqué que dans plus d'une occasion, Cid Hamet Benengeli a malicieusement négligé de le montrer aussi grand et aussi accompli qu'il l'était réellement. Quoi qu'il en soit, voici la traduction littérale de mon manuscrit arabe.

Celui des deux combattans qui déchargea le premier coup, fut encore le colère Biscayen. Il le porta si furieux sur la tête de son ennemi, que s'il y fût tombé à plein, c'en était fait du héros de la Manche ; il était inévitablement pourfendu du haut en bas. Mais la fortune qui le réservait pour tant de grandes choses, voulut et fit, qu'en tombant, la redoutable épée du Biscayen se dévoyat assez, pour n'attaquer que de biais le côté

gauche de la tête du chevalier, et pour n'emporter qu'une partie de l'armet de carton ; en passant cependant assez près de l'oreille pour en enlever le petit bout, qui vola avec les débris de la salade à plus de vingt pas du champ de bataille. Je n'entreprendrai sûrement pas de peindre le redoublement de rage et de fureur, dont le foudroyant Manchois se sentit transporté à ce coup terrible et piquant. Je dirai seulement, que, pénétré de l'importance du moment, il se souleva sur ses étriers, et riposta de toute sa force un coup de taille si lourd, si vigoureusement assené, et si adroitement dirigé sur le plein milieu de la tête du Biscayen, que, quoique couverte du coussin qui la sauva de l'effet du tranchant, rien ne put la garantir de l'effet de l'irrésistible pesanteur du coup. A l'instant même, le sang s'échappa par le nez, par la bouche et par les oreilles du cavalier ; il chancela, et parut faire, pour tomber, des dispositions qui lui évitèrent un second coup, que Don Quichotte retint noblement, quand il

le vit se porter en avant sur le cou de sa mule, et s'y cramponner de ses deux bras déployés et désarmés. Mais c'était machinalement que le Biscayen, à demi assommé, se débattait encore pour rester en selle: ses pieds abandonnèrent l'étrier; et sa mule, jusqu'alors immobile et impassible, ébranlée enfin par le contre-coup, ayant fait quelques mouvemens pour se tirer de la mêlée, elle jeta son cavalier sur la poussière.

Don Quichotte le regardait faire, et attendait, le bras levé, s'il y aurait lieu, ou non, à une seconde attaque. Quand il le vit décidément tombé et désarmé, il sauta lui-même à terre, et courut lui poser le tranchant de l'épée sur la gorge, en lui criant de se rendre, s'il ne voulait avoir à l'instant la tête enlevée de dessus les épaules. Le Biscayen, qui ne voyait ni n'entendait, ne pouvant répondre, c'en était fait de lui, tant Don Quichotte était piqué au jeu, si la dame du carosse ne fût accourue, avec les autres cavaliers, implorer la miséricorde du vainqueur.

— Qu'il vive, madame, répondit gravement Don Quichotte, j'y consens, en considération de votre beauté; et je suis très-aise de vous prouver, en cela, mon obéissance. Mais ce ne peut être que sous la condition expresse, qu'il ira de ce pas en la cité du Toboso, se présenter de ma part, et de par mon ordre, aux pieds de l'incomparable madame la princesse Dulcinée, pour lui rendre un compte exact de ma victoire, et se mettre à sa discrétion.

— La dame tremblante, sans demander plus ample indication, se pressa de tout promettre au nom du vaincu. — En ce cas, madame, tout est fini, répondit Don Quichotte. Je le pardonne sur votre parole, quoiqu'assurément il ait mérité quelque chose de plus, ajouta-t-il, en se portant involontairement la main à l'oreille, et en retournant à Rossinante.

CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre Don Quichotte et Sancho Pansa, son écuyer.

Sancho Pansa laissé, moulu de coups de poings, sur le champ de bataille, par les valets muletiers de la suite des bénédictins, s'était relevé, pendant que Don Quichotte en était aux prises avec le Biscayen. Persuadé que, d'une si furieuse bataille, il résulterait enfin la conquête de quelque royaume, et que le moment était arrivé de mettre la main sur son île, il oublia la petite disgrace qu'il venait d'essuyer; quand il vit l'ennemi à terre, et Don Quichotte prêt à lui couper la tête, il accourut pour faire son office d'écuyer. Il arriva au moment où le chevalier, après avoir pardonné si généreusement, se disposait à remonter à cheval. Sancho saisit cet instant pour se jeter à deux genoux devant

lui, et, en lui prenant la main, que d'abord il baisa très-respectueusement, il lui dit : — S'il vous plaisait, monseigneur Don Quichotte, me bailler, de votre grâce, le gouvernement de l'île que vous venez de gagner.... Je m'en tirerais, je vous promets, aussi bien qu'aucun gouverneur d'îles qu'il y ait dans le pays.

— Mon enfant, répondit affectueusement Don Quichotte, cette aventure n'est point de celles qui produisent des îles ; c'est, tout uniment, une de ces aventures de grand chemin, où l'on ne gagne guère que des coups, et quelquefois une oreille de moins. Mais, prends patience, il en viendra enfin de bonnes. Compte que tu ne perdras rien pour attendre.

= Sancho, touché presque jusqu'aux larmes, des obligeantes nouvelles promesses de son maître, lui en témoigna sa reconnaissance, en lui baisant une seconde fois la main, et puis la cuisse. Ensuite il se releva pour lui tenir l'étrier ; lui-même il remonta lestement sur son âne ; et, sans faire la moindre politesse de départ

à la dame du carosse, ils s'enfoncèrent brusquement dans un bois voisin du champ de bataille.

Après quelques minutes de silence et de réflexion, le prévoyant Sancho, se sentant des inquiétudes sur les suites de la bataille, se rapprocha de son maître, et lui dit, à demi-voix: — Il me semble, monseigneur, sauf votre meilleur avis, que nous ferions sagement d'aller, d'abord, nous mettre en sûreté dans la première église que nous pourrons trouver. Le cavalier que vous venez de si bien combattre, est si mal dans ses affaires, que, s'il n'est pas mort à l'heure qu'il est, toujours est-il qu'il ne peut aller loin. Il ne manquera pas de jaseurs pour en rendre compte à la justice; et, si une fois elle nous happe, elle pourrait bien nous coffrer; et, si une fois nous étions *in castu*, qui sait comment et quand nous nous en tirerions?

— Pauvre innocent! répondit Don Quichotte, où as-tu vu, où as-tu lu, que jamais la justice se soit avisée de se mêler des coups partis de la main d'un chevalier errant?

— Ma foi, monseigneur, je ne sais que vous en dire.... Tout ce que je sais, c'est que la justice n'entend pas qu'on se tue sur les grands chemins. Du reste, si j'ai tort, prenez que je n'ai rien dit.

— Va, va, ne t'inquiète pas, reprit Don Quichotte, songe que, sous la protection de mon bras, tu n'as rien à craindre ni de la justice, ni du reste de la terre.... Mais, revenons à nos affaires. Mon cher Sancho, dis-moi, as-tu jamais vu, sous le soleil, un chevalier aussi vaillant que ton maître? Dans quelle histoire as-tu lu qu'un chevalier ait eu, dans l'attaque, autant d'audace et d'impétuosité; autant de constance et d'intrépidité contre les coups, et même contre les blessures; autant d'adresse à pourfendre et à renverser, que tu viens d'en voir dans mes dernières victoires?

— La vérité, monseigneur, répondit Sancho, est que je n'ai jamais rien lu de tout cela dans aucune histoire, d'autant que je ne sais ni lire ni écrire; mais je jurerais bien que de ma vie je n'ai été

écuyer d'un maître qui se batte aussi bien que vous. En tout cas, Dieu veuille que ces braves batteries là, ne nous mènent pas où je vous disais, il n'y a qu'un moment. En attendant, puisqu'heureusement j'ai dans notre bissac de la charpie et de l'onguent blanc, je crois qu'il faudrait panser une de vos oreilles, qui m'a l'air d'avoir été rudement touchée, car elle est toute en sang.

— Peste soit des mémoires courtes! s'écria Don Quichotte. C'est bien ma faute! si je n'avais pas oublié de faire une bouteille de mon baume de *Fier à bras*, avec une seule goutte tout serait dit, et je n'aurais pas besoin de tous tes ingrédiens.

— Quelle bouteille donc, et quel beaume? demanda Sancho.

— C'est un baume dont je sais la recette par cœur, répondit Don Quichotte. Il est si souverain, que quiconque en a, peut se moquer de toutes sortes de blessures, sans craindre d'en mourir; pas même d'en être incommodé pendant plus de tems qu'il n'en faut pour avaler la dose

convenable. Quand une fois j'en aurai, tu le tiendras toujours prêt pour l'occasion ; et si jamais tu me vois coupé en deux, par le milieu du corps, comme cela arrive par fois dans nos batailles, tu n'auras autre chose à faire, qu'à ramasser bien délicatement le tronçon qui sera tombé à terre, le remettre sur l'autre, avant que le sang soit refroidi, en observant, sur-tout, de les raccorder exactement, c'est-à-dire de ne pas mettre le devant de l'un sur le derrière de l'autre ; me faire ensuite avaler promptement une ou deux gorgées de mon baume ; et, dans la minute, tu me reverras aussi frais, aussi entier, aussi sain qu'une reinette, sans qu'il me reste la moindre douleur, perte de force, ni cicatrice.

— En ce cas là, monseigneur, reprit Sancho, en ouvrant de grands yeux, je vous tiens quitte du gouvernement d'île que vous m'avez promis, si vous voulez le troquer contre la recette de ce baume merveilleux, et je ne vous demande pas d'autre récompense de mes longs et

loyaux services. Selon que je le vois, il vaudrait toujours couramment deux réaux l'once; et, ou je ne m'y entends pas, ou il y aura là de quoi me mettre en état de passer agréablement le reste de mes jours en repos. Le tout, n'est que de savoir, à présent, s'il coûte beaucoup à faire.

— Mais..., répondit Don Quichotte, avec trois réaux, je me ferais fort d'en fabriquer au moins quatre pintes, qui peseraient toujours bien huit à dix livres.

— Quatre pintes, s'écria Sancho; huit à dix livres, pour trois réaux! quelle fortune! Eh! monseigneur, que diable attendez-vous donc pour en faire une bonne barique, et pour m'en apprendre la recette?

— Patience, Sancho, mon ami, patience, répondit Don Quichotte. J'ai bien d'autres secrets encore à t'apprendre, et d'autres cadeaux à te faire.... Pour le présent, continua-t-il, en s'arrêtant, et en mettant pied à terre, voyons à guérir mon oreille; car, je t'avoue que j'ai beau ne pas vouloir y penser, je sens qu'elle

me fait souffrir un peu plus que je ne voudrais.

— Sancho, là dessus, se coula lestement à bas de son âne, et tira du bissac les ingrédiens nécessaires. Il fallut, pour cette opération, que Don Quichotte quittât sa salade : mais à peine l'eût-il envisagée, qu'il pensa devenir furieux de la voir encore plus maltraitée que son oreille, du terrible coup du Biscayen. — Il en manque la moitié! s'écria-t-il, en mettant l'épée à la main; et le téméraire, peut être, respire encore! . . . Je jure, par ma Dulcinée, continua t-il (d'une voix foudroyante, en levant les bras, l'épée et les yeux vers le ciel), et par les quatre saints évangiles, les plus longs que je connaisse, d'imiter, en cette occasion, le grand marquis de Mantoue, lorsqu'il fit serment de venger la mort de Baudouin, son neveu. Il jura de ne point manger pain sur nappe, de ne point se déshabiller, de ne point coucher avec sa femme, et d'autre choses encore dont je ne me souviens point présentement, jusqu'à ce que

sa vengeance fût pleinement satisfaite. Je jure donc, de faire ou non faire toutes les susdites choses suivant qu'à chacune il appartient (même celles dont je ne me rappèle point, et que je n'en tiens pas moins pour duement comprises dans mon serment), jusqu'à ce que j'aie fait rouler à mes pieds la tête de l'audacieux qui osa m'affliger de ce sanglant déplaisir.

= Sancho, alarmé de la colère de son maître et des suites que pouvait avoir un pareil serment, observa que si le cavalier vaincu, conformément à la promesse faite en son nom, allait se présenter à madame la princesse Dulcinée du Toboso, il n'y avait plus rien à regratter sur cette querelle, attendu que c'était tout ce qu'on avait exigé de lui, en lui accordant la vie; qu'ainsi, à moins d'une nouvelle offense, en honneur, conscience et probité, il ne convenait pas de tirer de lui nouvelle vengeance, après lui avoir pardonné tout le passé en bloc.

Cette judicieuse observation ne pouvait manquer son effet sur un chevalier

aussi loyal que l'était Don Quichotte. — Tu as raison, mon enfant, répondit-il, et j'avais tort. Partant, je casse et annulle le serment en ce qui concerne le cavalier qui a cassé mon armet, pourvu, toutefois, qu'il tienne la parole donnée en son nom : mais je refais, renouvelle et confirme ledit serment; c'est-à dire, je jure de mener la vie du marquis de Mantoue, jusqu'à ce que j'aie enlevé à la pointe de l'épée, à un autre chevalier, une autre salade aussi bonne que l'était celle ci: et n'imagine point que j'en agisse ainsi sans d'excellentes raisons; je sais, à n'en pouvoir douter, que pareille chose, exactement, est arrivée pour ce fameux armet de Manbrin, qui coûta si cher à Sacripan.

— Ma foi, monseigneur, reprit Sancho, avec un peu d'humeur, je ne vois pas ce qu'il y a de bon à gagner à tous ces sermens là. A votre place, moi, je n'en ferais point; d'autant qu'on dit que ce sont de véritables péchés mortels; quand ils sont au préjudice de la santé; et que

celui ci, entr'autres, peut la mettre bien bas. Car, enfin, si, d'ici à quelques semaines, nous allions ne point rencontrer de chevalier coiffé d'une salade, il nous faudrait donc passer tout ce temps là, à la belle étoile, sans nous mettre à table, et à faire toutes les imbéciles pénitences de votre vieux fou de marquis de Mantoue, que je voudrais savoir à tous les diables. J'ai beau pressurer ma mémoire, je ne me rappelle pas d'avoir jamais rencontré, sur les grands chemins, un seul homme qui fût armé comme il nous le faudrait; et je meurs de peur que, de long-tems, il ne passe par ici d'autres salades que des chicorées ou des laitues.

— Pauvre Sancho ! reprit Don Quichotte; que tu es encore neuf ! Et moi, je te certifie que, dans un canton comme celui ci, nous ne serions pas deux jours sans rencontrer plus de gendarmes qu'il ne s'en réunit devant la forteresse d'Albraque, pour enlever la belle Angélique.

— Ainsi soit-il, donc, dit Sancho.

Encore si cela pouvait faire venir plus vîte cette chienne d'île qui m'a déjà fait tant suer !

— Quant à ton île, Sancho, reprit Don Quichotte, je te répète, que c'est comme si tu la tenais. En supposant d'ailleurs qu'il ne s'en rencontre pas bientôt une qui te convienne, nous avons toujours sous la main le royaume de Danemarck ou celui de Sobradise, qui ne peuvent nous manquer; et qui, peut-être, feraient d'autant mieux ton affaire, qu'ils n'ont pas, comme une île, l'inconvénient d'être tout à fait environnés d'eau... Mais chaque chose en son tems, continua Don Quichotte; quant à présent, voyons si dans ton bissac il y a de quoi manger bien vîte un morceau. Nous chercherons ensuite quelque château où nous puissions passer la nuit... et faire notre baume; car, dans le vrai, mon oreille me fait grand mal.

—J'ai, dit Sancho, trois ou quatre gousses d'ail, un morceau de vieux fromage

et quelques croûtes de pain : mais ce ne sont pas là des ragoûts à présenter à un chevalier de votre condition.

—Donne toujours, reprit Don Quichotte. Tu ne sais donc pas, cher Sancho, qu'une des qualités essentielles des dignes chevaliers errans, est de pouvoir passer des semaines entières sans manger ; ou que, du moins, quand la faim les surmonte, ils doivent, dans tous les cas, savoir se contenter de ce qui se trouve? Si tu avais, comme moi, lu toutes leurs histoires, tu aurais vu, qu'à l'exception des banquets de cérémonie, dont les rois ou les empereurs les régalaient quelquefois, on ne voit nulle part, où et quand ils mangeaient. Ce n'est pas que je croye, cependant, qu'ils vivaient de l'air du tems, ou de leurs seules hautes pensées ; puisque, dans le fond, ils n'étaient que des hommes, il fallait bien, sans doute, qu'ils entretinssent leurs forces physiques par quelques alimens; mais j'infère du silence de l'histoire, sur cet article, que, réellement, ils pouvaient subsister, sans nourriture,

beaucoup plus long-tems que d'autres ; ou, qu'au moins, quand la faim les surprenait au milieu des forêts ou des déserts, ils y pourvoyaient, sans façon, avec les végétaux que la nature libérale prodigue par tout ; ou avec des mets du genre, ou à peu près, de ceux que tu m'offres. C'est, d'après leur exemple, qu'en général, je mange rarement ; et que, dans ce moment, j'accepte, avec grand plaisir, le repas frugal que tu sembles ne me proposer qu'avec peine, dans la crainte qu'il ne soit trop au-dessous de mon rang. Je suis, au contraire, ravi de cette occasion de me conformer à l'esprit de ma noble profession. Ce n'est pas à nous, mon enfant, à réformer des principes aussi respectables, que ceux de l'antique et auguste chevalerie errante : je dois et je veux m'y conformer strictement, jusqu'à mon dernier soupir.

— A votre volonté, monseigneur, répondit Sancho : c'est à moi de vous obéir ; mais comme, encore une fois, je n'ai de ma vie su lire, je ne pouvais pas deviner

tout ce que vous avez appris dans vos livres. A l'avenir, donc, j'aurai soin de fournir le bissac de quelques friandises végétales, telles qu'il vous les faut; sauf que, comme je ne suis point armé chevalier, je ferai, avec votre permission, cuisine à part, et que j'y mettrai, quand cela se pourra, quelques volatiles de résistance pour moi.

— Je ne prétends pas te dire, reprit Don Quichotte, qu'un chevalier errant ne puisse absolument manger que des racines ou des fruits; mais, seulement, que c'était la nourriture ordinaire de mes prédécesseurs, qui, même, pour la plupart, connaissaient à merveille, comme moi, toutes les plantes sauvages bonnes à manger.

— Tant mieux, si vous les connaissez, monseigneur, dit Sancho; cela nous sera peut-être utile plutôt que nous ne voudrons. En attendant, continua-t-il, en déblayant le bissac, voici tout ce que nous possédons, à l'heure qu'il est.

== Nos aventuriers expédièrent promptement leur maigre repas, parce que Don

Quichotte pressait, pour se remettre en marche. Bientôt ils remontèrent, l'un sur son cheval, l'autre sur son âne, et ils doublèrent le pas, en cherchant des yeux, de tous côtés, quelque habitation où ils pussent arriver avant la nuit. Mais le soleil se coucha, et les laissa au milieu des champs, sans espérance de trouver mieux, que quelques cabanes ambulantes de chevriers, qu'ils aperçurent enfin, à peu de distance, et où ils se déterminèrent à aller demander l'hospitalité : Sancho pestant, dans son ame, d'une si mince trouvaille, après avoir compté, au moins, sur une bonne hôtellerie pour ce soir; et Don Quichotte, en remerciant intérieurement la fortune, de ce qu'elle lui présentait encore cette occasion de passer une nuit de véritable chevalier errant, sans dormir, et à peu près à la belle étoile.

CHAPITRE XI.

De ce qui se passa entre Don Quichotte et les chevriers.

L'ACCUEIL gracieux des bergers habitans des cabanes, n'aurait que faiblement consolé Sancho, si, en mettant pied à terre, il n'eût senti son odorat réjoui par le fumet savoureux de quelques morceaux de chèvre salée, qui cuisaient dans un chaudron, suspendu sur un grand feu, au pied d'un vieux chêne. Après avoir pourvu aux besoins de Rossinante et du grison, aussi bien que le local et les circonstances pouvaient le permettre, il se rapprocha du foyer d'où partait l'appétissante odeur, afin de pouvoir la respirer plus épaisse, en attendant mieux : et, au risque évident de se brûler les doigts, ou d'être surpris en flagrant délit, il avisait déjà aux moyens de calmer les

mouvemens d'impatience et de convoitise qu'excitaient, dans son estomac, la vue, le voisinage et les séduisantes émanations du vase précieux, quand, enfin, l'un des chevriers vint décrocher la marmitte, pendant que d'autres étendaient, sur le gazon, des peaux de mouton, sur lesquelles ils dressèrent leur rustique couvert. Les complimens d'invitation, aux deux étrangers, ne furent ni verbeux, ni élégamment tournés; mais ils furent présentés de bon cœur. On apporta une petite auge, que l'on retourna, pour faire, à notre chevalier, un siége de distinction, qu'il n'accepta, néanmoins, qu'après s'en être convenablement défendu; et, si tôt qu'il fut placé, les six bergers, qui composaient toute la bande, se réunirent, les uns à genoux, les autres assis à terre, autour du chaudron, en engageant, gaiement, leurs convives, à manger de bon appétit le peu qu'on avait à leur offrir.

Sancho Pansa s'était d'abord posé, respectueusement, debout derrière son maître, pour lui servir à boire, dans une belle

tasse de corne, que les chevriers avaient eu l'attention de destiner aux deux étrangers. Mais Don Quichotte, jugeant à propos de se relâcher, en ce moment, de la rigueur de l'étiquette, lui dit, avec bonté, qu'il le dispensait, pour ce soir, du service de table. — Et afin que tu sentes, mon enfant, continua-t-il, combien d'honorables avantages sont attachés aux moindres fonctions inhérentes à la chevalerie errante, je prétends t'élever (pour aujourd'hui seulement) au rang de mon égal; que tu te places à mon côté; qu'en un mot, tu y siéges, manges et boives comme moi, sans la moindre prééminence, quoique tu ne sois que mon écuyer. Il en est de la chevalerie errante, mon enfant, comme de l'amour, qui se plaît, par fois, à se jouer de la hiérarchie des conditions. Allons, mets-toi là.

— Grand merci, monseigneur, répondit Sancho, en s'inclinant et en résistant. Pourvu que j'aie de quoi manger, je m'en acquitte tout aussi bien sur mes jambes, et seul de ma bande, qu'assis dans un

fauteuil, à côté d'un monarque; je m'accommode même mieux d'un honnête morceau de pain, avec un oignon cru, que j'ai la liberté d'avaler à ma guise, dans un coin, sans gêne et sans cérémonie, que d'un coq d'Inde que je serais obligé de manger en belle table, où il me faudrait faire la petite bouche, boire à petits coups soif ou non, m'essuyer la barbe à tout bout de champ; et où, par-dessus le marché, il ne me serait pas permis, ni de tousser, ni d'éternuer, si j'en avais envie; encore moins de prendre toutes les petites aises qui viennent toujours en fantaisie quand on est seul, et quand on croit que personne ne peut entendre. Par ainsi, monseigneur, continua-t-il, en lorgnant le chaudron, si vous voulez troquer, contre quelque chose de solide, la faveur que vous dites que je mérite, en tant que membre et adjoint de la chevalerie errante, je vous avertis que vous ne devez pas vous gêner pour moi. Je vous tiens quitte, *per omnia secula seculorum*, de ces honorables générosités là. Outre

que je n'en vaux pas la peine, elles ne feraient que me mettre à la presse.

— Ta modestie mérite récompense, mon fils, reprit Don Quichotte, en le prenant par l'épaule, et en le forçant de s'asseoir : *et exaltavit humiles;* ainsi je veux que tu te mettes là.

— Les chevriers ne comprenant rien, ni à ce qu'ils entendaient, ni à ce qu'ils voyaient, mangeaient, sans dire mot, en ouvrant de grands yeux sur leurs convives, qui, à la fin, se mirent de la partie, en bonne intelligence, et avalèrent, à qui mieux mieux, des morceaux gros comme le poing, en sorte que, bientôt, il ne resta plus que des os. Alors, le chevrier maître d'hôtel servit, en place du chaudron, une grande corbeille de glands doux, sur laquelle on donna, ainsi que sur la plus grosse de deux outres bien arrondies, qui ne cessa de passer de main en main, tant qu'elle fut en état de fournir.

Quand Don Quichotte en eut pris ce qu'il crut que pouvait se permettre un chevalier errant, il s'écria, d'un ton grave

et onctueux, en contemplant fixement une poignée de glands qu'il tenait encore dans sa main. — Hélas! c'en est donc fait! ils sont passés ces tems heureux, que nos pères appelèrent, à si juste titre, l'*âge d'or!* Non que ce métal empoisonneur dont présentement, en ce siècle de fer, en fait tant de cas, fût plus commun ou plus facile à obtenir qu'aujourd'hui; mais parce qu'on ne connaissait point encore ces deux mots funestes, le *tien* et le *mien*, qui, depuis, ont constamment armé la moitié du genre-humain contre l'autre. Tout était commun dans ces siècles paisibles et fortunés. Les besoins de l'homme, bornés à sa seule nourriture, ne lui coûtaient que la peine de détacher les fruits délicieux que la nature libérale lui offrait de toutes parts. L'eau des fontaines, celle des rivières, le désalteraient par tout sans frais, sans travail, sans danger pour sa santé, sans troubler ses sens, sans y exciter cette ignoble ivresse qui, maintenant, le ravale si souvent jusqu'au-dessous de la brute: les fentes des rochers,

les troncs d'arbres creusés par la main du tems, étaient autant de magasins toujours fournis, où l'industrieuse abeille venait, sans cesse, déposer le tribut des fleurs qui couvraient alors la surface de la terre. Au lieu de ces palais scandaleux, cimentés du sang, des larmes et des sueurs de tant de milliers d'infortunés, de simples cabanes, recouvertes de la feuille ou de l'écorce des arbres, suffisaient à l'homme pour le garantir de la fraîcheur des nuits ou des ardeurs du midi. L'innocence, la paix, la douce amitié, le bonheur y habitaient avec lui. La sombre inquiétude, les soucis turbulens, les chagrins dévorans n'y pénétraient jamais. Le bras de l'homme ne se levait ni contre son semblable, ni contre l'animal qui partageait avec lui le céleste bienfait de l'existence. La terre, même, notre antique et respectable nourrice, ne se voyait pas encore déchirer le sein par des mains avides, armées du soc meurtrissant; et, cependant, elle prodiguait, alors, ce qu'aujourd'hui elle ne semble accorder,

qu'à regret, aux laborieuses importunités, aux violences continuelles de ses ingrats nourrissons.

C'était alors, mes amis, qu'on voyait les jeunes filles, parées des seuls attraits de l'innocence, bondir en pleine liberté au milieu des campagnes, y étaler sans art et sans malice leurs séduisans appas, tels que la nature les avait façonnés (sauf ceux, qu'en ce tems là, comme aujourd'hui, la décence peut-être ne permettait pas de montrer). On ne voyait briller sur elles, ni l'or ni la pourpre de Tyr, ni les somptueuses étoffes que, depuis, la vaine gloire et la cupidité ont successivement assujetties à tant de formes bizarres. Des guirlandes de fleurs, quelques légers rameaux frais, entrelacés dans leurs longs cheveux, étaient leurs uniques atours; et elles en étaient incomparablement plus belles, plus appétissantes, que ne le sont, aujourd'hui, nos plus ingénieuses coquettes, sous les fastueux brinborions dont elles sont enharnachées. L'amour s'expliquait nuement, sans dé-

tour et sans artifice. On ne savait point séduire; mais seulement se plaire, s'aimer, se le dire, et se le prouver. On ignorait l'art perfide de jouer des sentimens qu'on n'a point, parce qu'on n'avait aucun intérêt à se tromper. Les noms de *lois*, de *justice*, de *police*, de *tribunaux*, étaient inconnus : tout cela était inutile entre amis, entre frères, qui, d'ailleurs, n'avaient rien à désirer, rien à s'envier. L'ambition, la cupidité, la dissimulation, l'intrigue ne s'introduisirent parmi les hommes, qu'à mesure que le plus fort se permettait d'abuser de sa force : bientôt il fallut des autorités pour la réprimer, et contenir le torrent de vices qui menaçait de submerger la pauvre humanité: mais, hélas ! combien de fois, pour combien de faibles victimes, le remède n'a-t-il pas été pire que le mal!

Pour en revenir aux femmes et aux filles, mes bons amis, je vous disais que, dans l'âge d'or, elles allaient et venaient seules, en tous lieux, à toute heure, sans crainte et sans danger d'être violentées

ou brutalisées dans leur honneur; un seul mot, un seul petit geste leur suffisaient pour reprimer les pétulens désirs qu'elles pouvaient exciter. Il n'y avait absolument que celles qui le voulaient bien, qui fissent de faux pas ; et cela était fort rare, parce que, à raison de l'innocence naturelle des deux sexes, elles y étaient bien plus rarement invitées qu'aujourd'hui. Maintenant, au contraire, dans ce siècle pervers, celle qui aurait la meilleure envie d'être sage, ne peut y réussir : les grilles, les verroux, les plus hautes murailles ne la mettent point à l'abri des entreprises de l'amour. L'ingénieuse et bouillante astuce des amans, pénètre et va triompher jusques dans les lieux inaccessibles aux rayons du soleil. Il n'est pas de labyrinthe dont ils ne parviennent à fureter les moindres détours pour arriver à leur but ; et, comme si ce n'était pas assez de leur dangereuse audace, l'air même aujourd'hui semble imprégné d'un poison subtil, produit par la dégradation des mœurs, qui

corrompt ou affaiblit la sagesse des beautés les plus sévères, au point qu'à demi-vaincues, avant d'être attaquées, elles sont incapables de résister aux plus légères tentatives.

Les désordres de tout genre, croissant de jour en jour, à mesure que l'espèce humaine dégénérait de sa première innocence, des personnages vertueux, ou revenus des erreurs du tems, imaginèrent enfin, très-sensément, mais trop tard sans doute, d'opposer une digue au torrent de la corruption, en instituant l'ordre de la chevalerie errante, pour défendre les jeunes filles contre les entreprises auxquelles les exposent journellement leur faiblesse et leurs charmes; pour protéger les pauvres veuves, que la mort a privées du gardien naturel de leur honneur; pour secourir les faibles contre tous abus de pouvoir; en un mot, pour redresser toute espèce de torts ou offenses entre parties inégales. Je suis, mes bons amis, membre de ce fameux ordre là: c'est à un chevalier errant, et à son écuyer, que

vous avez si obligeamment donné l'hospitalité. Quoiqu'en bonne règle, toutes personnes soient tenues d'accueillir, aider et héberger les chevaliers errans, comme vous ignoriez qui j'étais, votre générosité, à mon égard, est infiniment louable; et je ne dois pas moins de reconnaissance que d'éloges à vos bons et honnêtes procédés.

= Ce fut ainsi qu'une poignée de glands, en rappelant à notre bon chevalier, les premiers tems de la nature, lui donna occasion de faire, assez mal à propos, une longue harangue, à laquelle ses auditeurs ne comprirent rien, et que j'aurais, peut-être, bien fait de ne pas insérer dans son histoire. Quoi qu'il en soit, il avait déjà cessé de parler depuis plus d'un moment, que les chevriers écoutaient encore, sans dire mot, croyant toujours qu'à la fin il dirait plus clairement où il en voulait venir. Sancho avait aussi ouvert de grandes oreilles, tant que son maître avait discouru; mais il ne l'avait guère mieux compris que les autres; parce que, d'ailleurs, il n'avait cessé

de se distraire à croquer des glands, et à se verser à boire à la dérobée. En sorte que, pour toute réponse, un des chevriers, voyant qu'on ne disait plus rien, s'en alla prendre une mauvaise guitare dont il s'accompagna, en chantant une romance champêtre (*). Notre chevalier l'entendit avec tant de plaisir, qu'immédiatement après, il allait en demander une seconde, si Sancho, qui aurait donné toutes les romances de la Manche pour un quart-d'heure de sommeil de plus, n'eût paré le coup, en se levant, et en disant assez brusquement : — Il faudrait pourtant laisser reposer ces bonnes gens, monseigneur, et voir où votre seigneurie compte passer la nuit : cela vous travaille toute la journée comme des nègres, et quand le soir arrive, ils ont, je parie,

(*) J'omets ici cette romance, hors-d'œuvre insipide, incohérent, mal amené et au moins inutile, que, vraisemblablement, Cervantès n'aurait pas pris la peine de composer, s'il n'eût moins consulté son goût, que le ridicule engouement de son siècle, pour les vers.

(Note du traducteur.)

bien plus besoin de dormir, qu'envie de chanter.

— Je vous entends, mons Sancho, reprit Don Quichotte. Cependant, si, au lieu de musique, on vous proposait de vider une troisième outre, vous ne calculeriez pas s'il est l'heure de dormir, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas le contraire, monseigneur, répondit Sancho. Mais, je dis, qu'il y a tems pour tout; sans reproches, nous avons tous bu, chacun notre bonne part; on a bien assez harangué; on a chanté pas mal long-tems, ainsi....

— Ainsi, interrompit Don Quichotte, va te coucher, et où tu pourras; ne t'inquiète pas de moi: tu sais que le sommeil, sur-tout en rase campagne, n'est pas ce que j'y cherche. Seulement, mon enfant, je voudrais, qu'avant de t'endormir, tu pansasses mon oreille, qui semble aller de mal en pis.

— Sancho, sans répliquer, se mit en devoir d'obéir sur le champ, et leva l'appareil: un des chevriers, témoin de

l'opération, après avoir examiné la blessure, offrit de la guérir en très peu de tems; et Don Quichotte l'ayant accepté, le chevrier y appliqua une pincée de romarin broyée avec du sel. Ce topique, en effet, cicatrisa promptement la plaie; et il ne paraît pas que, depuis ce pansement, Don Quichotte se soit plaint davantage.

CHAPITRE XII.

Histoire de Marcelle et de Chrisostôme.

Pendant qu'on tenait ainsi notre héros par l'oreille, survint un autre jeune chevrier, chargé de provisions, et qui paraissait arriver de loin. — Vous ne savez pas, vous autres, la grande nouvelle du village? dit-il à ses camarades, tout en déposant son sac. Le fameux Chrisostôme, cet habile étudiant qui s'était fait berger, est mort ce matin; et il est mort d'amour, on ne dit pas trop comment,

pour cette diablesse de Marcelle, la fille à Guillaume le riche, cette tant belle créature que je voyons, de tems en tems, arpenter ces cantons-ci, en habit de bergère.

— Quoi! pour la belle Marcelle? s'écria un des chevriers.

— Pour elle-même, continua le nouveau venu. La preuve en est, qu'il a mis dans son testament, qu'il voulait être enterré en plein champ, là bas, au pied de la grosse roche d'où sort la fontaine du grand hêtre, parceque, dit-il, c'est là que, pour la première fois de sa vie, il a parlé à la belle Marcelle. Il a encore ordonné d'autres choses si extraordinaires, que les marguilliers étiont d'avis de ne pas les faire, disant qu'elles sentiont un tantinet le payen, et que cela serait d'un trop mauvais exemple. Mais Ambroise, cet autre étudiant qui s'est aussi fait berger, et qui était si grand ami du défunt, a soutenu, fort et ferme, qu'on devait exécuter, en tous points, les dernières volontés de Chrisostôme. Tant y a,

qu'il y a eu du grabuge : les uns, l'entendiont d'une façon ; les autres, de l'autre. Finalement, pourtant, on disait ce soir, qu'Ambroise et ses amis en étiont venus à bout, et que demain on ferait l'enterrement, en grande cérémonie, à l'endroit que je vous ai dit. Je m'imagine que cela sera curieux à voir ; et je ne manquerais, par ma foi, pas d'y aller, si malheureusement il ne me fallait demain retourner aux provisions.

— Parguienne ! nous n'avons qu'à y aller tous, reprit un des chevriers, moyennant que nous tirerons à la courte paille, celui qui restera ici pour garder nos bêtes.

— C'est bien dit, Pierre, reprit un autre : sinon, que vous n'avez pas besoin de tirer au sort, parce que, moi, je resterai ici. Ce n'est pas que je sois moins curieux que vous autres ; mais cette chienne d'épine, que j'ai attrapée au pied, l'autre jour, m'empêche de marcher ; et, du moins, cela vous arrangera tous.

— Mais, mon ami, dit Don Quichotte,

en s'adressant à Pierre, ou je ne m'y connais pas, où il y a dans cet événement quelque chose de bien extraordinaire. Qui était donc ce Chrisostôme, et qu'est-ce que c'est que cette dangereuse bergère ?

— Dangereuse! ah ! je vous en réponds, reprit Pierre. Le défunt, monsieur, était le fils d'un riche gentilhomme d'un gros village des environs. Il avait étudié à Salamanque, pendant je ne sais plus combien d'années : si bien que, quand il est revenu chez lui, on disait qu'il en savait de toutes les couleurs. Il vous connaissait toutes les étoiles par leur véritable nom. Il avait une science qui lui apprenait si bien tout ce qui se passe la haut, qu'il vous prédisait, juste à la minute, les *éclisses* du soleil et de la lune.

— Eclipses, mon cher ami, interrompit Don Quichotte. C'est ainsi que s'appelent, et non pas *éclisses*, les obscurcissemens périodiques et momentanés de ces deux astres lumineux.

— Il devinait aussi, à l'avance, continua Pierre, sans trop faire attention à ce

que Don Quichotte venait de dire, si l'année serait bonne ou mauvaise pour chaque espèce de grains; de manière qu'il savait quand il fallait semer de l'orge plutôt que du froment, ou du froment plutôt que de l'orge; et il devinait si juste, qu'on assure que son père et ses amis, plus d'une fois, ont gagné gros à suivre ses avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que je me souviens qu'une année il annonça une grosse récolte d'huile, mais que les trois suivantes on n'en cueillerait pas une goutte, et que les choses tournèrent tout comme il l'avait dit. . . . .

— Cette science s'appelle l'astrologie, mon enfant, interrompit Don Quichotte.

— Cela se peut bien, monsieur, continua Pierre. En tout cas, il savait tout cela, sans compter je ne sais combien d'autres choses. . . . Mais, pour en revenir, voilà qu'un jour il vous plante là sa longue soutanelle d'étudiant, qu'il s'habille en berger, et qu'il s'en vient croquer le marmot, ni plus ni moins que nous autres, au milieu des champs, à la queue

de ses troupeaux; et, depuis ce tems là, il n'a pas fait d'autre métier. Apparemment que ce fut pour lui faire compagnie, que la même fantaisie prit aussi à Ambroise, son grand ami, qui était étudiant, comme lui, et son camarade de science à Salamanque. J'oubliais de vous dire aussi, que le pauvre défunt Chrisostôme, était le plus habile faiseur de couplets et de chansons qu'il y eut dans toute la Manche; tellement, que c'était lui qui tournait tous les cantiques de la Noël et de la Fête-Dieu, et que chacun disait, qu'on ne pouvait rien de plus joli. Je ne vous avais pas raconté, non plus, que, dans ce tems là, le père de Chrisostôme venait de mourir depuis peu, et qu'il lui avait laissé un riche héritage, tant en bonnes terres qu'en meubles, argent sonnant, et force troupeaux; de tout quoi, le jeune homme était resté seigneur et maître. Il le méritait bien, au reste; car il était bon comme le bon pain, doux comme un agneau, charitable, ami des pauvres, point fier; et, avec tout cela,

bien planté, et tout à fait agréable de sa personne.

Je vous laisse à penser, comme tous les gens du pays, petits et grands, furent ébahis de voir deux étudians de cet acabit, transtournés subitement en bergers; et comme chacun se mit l'esprit à la torture pour en deviner le pourquoi; mais on ne le chercha pas long-tems sans le trouver. On sut que c'était pour faire la cour à la belle Marcelle, dont Chrisostôme était tombé amoureux, et qui s'était avisée aussi de se faire bergère, il n'y avait pas long-tems.

Il faut maintenant que je vous conte ce que c'est que cette fameuse Marcelle: vous serez sûrement bien aise de la connaître; d'autant que vous vivriez mille ans, peut-être, sans jamais rien voir ni entendre de semblable. Vous saurez donc, mon bon monsieur, qu'il y avait autrefois, dans notre village, un laboureur nommé Guillaume le riche, et si bien riche, qu'il en avait encore plus que le père de Chrisostôme, qui, pourtant,

comme je vous l'ai dit, en avait beaucoup. Par-dessus ses grands biens, le bon Dieu lui donna une fille unique, et cette fille, c'est notre belle Marcelle : mais elle coûta la vie à sa mère, qui mourut malheureusement en la mettant au monde. La pauvre femme ! il me semble encore la voir. Elle était belle comme un astre : deux grands yeux noirs ! une figure de vierge céleste ! des grâces ! une taille ! et pourtant, tout cela n'était rien en comparaison de son bon cœur et de sa belle ame. C'était la mère nourrice, la tendre amie de tous les pauvres et de tous les malheureux. Aussi, les bénédictions lui tombaient de tous côtés ; et si celle là n'a pas été en paradis, tout droit, ma foi, personne, à bon compte, ne doit espérer d'y aller. Quoi qu'il en soit, Guillaume, son mari, qui l'adorait comme elle le méritait, ne pût jamais se consoler de l'avoir perdue ; et le chagrin l'emporta aussi au bout de deux ans. De sorte que la petite Marcelle, restée orpheline de père et de mère, passa avec toutes ses richesses

sous la tutèle d'un oncle, qui était principal curé de notre village. Avec le tems, la petite devint grande et si belle, que tous ceux qui se rappelaient d'avoir vu la mère, trouvaient que sa fille la passerait encore de beaucoup. Quand une fois elle eut attrappé ses quatorze ou quinze ans, il fallait la voir, pour s'en faire une idée. Les uns, ne pouvaient l'envisager sans bénir Dieu d'avoir formé une si belle créature; les autres, sans en devenir amoureux; mais à un point qui n'a pas d'exemple, puisque plus de dix en ont perdu la tête; témoin ce pauvre Chrisostôme, qui a fait pis encore, car il en est mort. Vous pensez bien que l'oncle la veillait comme le lait sur le feu; qu'il l'élevait dans les bons principes de sagesse, et que ne la voyait pas qui voulait. Mais le bruit de son extrême beauté, joint à celui de sa richesse, n'en courut pas moins tout le pays; si bien que, de plus de dix lieues à la ronde, les plus riches partis, nobles ou laboureurs, se proposèrent pour l'épouser, et se mirent à

tarabuster le tuteur, chacun pour avoir la préférence. Il n'aurait pas mieux demandé que de la bien établir, si tôt qu'elle se trouva en âge ; mais comme il était brave homme, bon chrétien sur-tout, il ne voulait pas prendre sur lui de la marier sans son consentement ; et il n'y a pas à dire, que s'il ne la pressait pas, c'était pour garder plus long-tems le maniement des grands biens de la jeune fille, comme tant d'autres, à sa place, auraient pu le faire : chacun lui rend justice là dessus, et les plus mauvais génies n'ont jamais pu le mordre sur ce chapitre, pas plus que sur d'autres ; ce qui prouve que c'était un saint homme, car, dans nos petits endroits, le monde est si malin, qu'on en met toujours plus qu'il n'y en a : et, je vous certifie, monsieur le chevalier errant, que, par ici, il faut qu'un curé aille bien droit son chemin, pour que tous ses paroissiens chantent ses louanges.

— Cela est vrai, dit Don Quichotte. Mais revenons, je vous prie, à votre his-

toire, mon cher Pierre; elle est vraiment intéressante; et vous la racontez, je vous assure, avec beaucoup de grâce.

— Que celle de Dieu soit avec nous tous, reprit Pierre; car, au bout du compte, elle vaut mieux que tout. Enfin, donc, le bon oncle ne faisait autre chose, quand il se présentait des épouseurs, qu'en parler amicalement à sa nièce; il lui disait, en conscience, tout le bien qu'il pensait du monsieur en question; et il lui conseillait de le prendre, si, du reste, elle le trouvait à son goût. De son côté, Marcelle se bornait à répondre, qu'elle n'avait pas encore intention de s'établir, et qu'elle se sentait trop jeune encore pour porter les charges du mariage. Moyennant cette bonne raison là, elle se tirait toujours d'affaire, et l'oncle attendait patiemment qu'elle se décidât: il avait pour principe (et certes, c'est le bon principe), que jamais les parens ne doivent forcer, sur cet article là, le goût ni la volonté des jeunes gens.

Finalement, un jour que personne ne

s'y attendait, voilà l'indifférente Marcelle qui déclare qu'elle veut se faire bergère. En dépit des représentations et des prières de l'oncle, et de tous les amis de la famille, voilà qu'elle se mêle avec les autres bergères du village, vêtue comme elles, et qu'elle s'en vient conduire et garder elle-même ses troupeaux. Ce fut alors, ce fut quand chacun put la considérer en plein champ, que sa beauté fit du fracas. On ne vit presque plus autre chose que nos plus riches jeunes gens, de toute condition, se changer aussi en bergers pour lui faire la cour, et pour pouvoir la suivre du matin au soir. Le pauvre Chrisostôme ne fut pas le seul; mais il n'a que trop prouvé, que c'était lui qui en était le plus idolâtre. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que, quoique la belle Marcelle ait choisi un genre de vie si extraordinaire pour ses pareilles, elle ait jamais fait la moindre petite chose contre la décence et la réserve de son sexe; au contraire, elle s'est toujours conduite avec tant d'esprit, de prudence et de

sagesse, qu'il n'y a pas encore un de ses adorateurs, qui puisse se vanter qu'elle lui a donné la moindre espérance. Elle n'évite pas la compagnie, ni les politesses des bergers; elle les traite même avec beaucoup de civilité; mais, pour peu que quelqu'un s'avise de lui parler d'amour ou de mariage, votre serviteur, elle vous le renvoie si séchement, qu'il n'ose plus y revenir de long-tems. Avec ce caractère là, elle fait plus de dégât par ici que n'en ferait la peste; parce que sa beauté et sa sagesse ne manquent pas de lui faire un grand nombre d'amoureux, que son indifférence réduit au désespoir. Ils l'appellent ingrate, insensible, cruelle, tout ce qu'il vous plaira; mais ils n'en sont pas moins à plaindre. Si vous passiez deux ou trois jours seulement dans nos cantons, vous entendriez, vous même, les échos de nos montagnes, répéter les plaintes de tous ces amans malheureux: vous ne trouveriez pas un seul hêtre où le nom de Marcelle ne soit gravé; et, presque par tout, vous le verriez surmonté

d'une couronne, comme pour dire que celle qui le porte règne sur tous les cœurs du pays. Rien de tout cela ne la touche; chaque jour on la retrouve plus belle et plus sévère. Qui sera l'heureux qui la domptera, qui l'attendrira, qui la possédera; c'est ce que nous ne savons pas, et ce qu'on ne peut encore deviner, car on dit qu'ils n'y avancent pas plus l'un que l'autre. En tout cas, Dieu les préserve de finir comme le pauvre Chrisostôme! Voilà, monsieur, tout ce que j'en sais: si vous en désirez davantage, vous n'avez qu'à venir demain avec nous à l'enterrement du défunt: ce n'est qu'à une petite lieue d'ici, et il s'y trouvera sûrement des gens qui pourront contenter votre curiosité.

— Je n'y manquerai certainement pas, répondit Don Quichotte: votre récit m'a intéressé, et touché jusqu'au fond du cœur.

— En ce cas, monsieur, reprit Pierre, à demain donc: quant à présent, comme le serein ne vaut rien pour votre blessure,

je crois que vous feriez bien de vous arranger, pour dormir à couvert quelque part.

= Sancho, qui, tant qu'avait duré l'histoire, n'avait fait que bâiller, s'étendre, et donner intérieurement l'historien à tous les diables, saisit ce moment pour engager son maître à aller se coucher dans la cabane de Pierre. Don Quichotte, en effet, y entra; mais il n'avait garde de penser à y fermer l'œil. Il passa le reste de la nuit à se plaindre des rigueurs de l'impitoyable Dulcinée, à l'imitation des malheureux adorateurs de Marcelle; pendant que Sancho Pansa dormait entre Rossinante et le grison, non pas en amant maltraité, mais en homme qui, dans la journée, avait reçu et rendu force coups de poings, et qui, de plus, avait copieusement soupé.

CHAPITRE XIII.

De la rencontre que fit Don Quichotte, en allant à l'enterrement de Chrisostôme.

L'orient commençait seulement à s'éclaircir, quand les chevriers se levèrent dans le dessein d'aller éveiller le chevalier, pour savoir s'il était toujours dans l'intention de venir avec eux à l'enterrement de Chrisostôme : mais dès le premier petit bruit qu'il entendit au dehors, Don Quichotte les prévint, et sortit de sa cahute pour aller secouer lui-même Sancho, qui, cette fois, contre son ordinaire, ne se fit pas presser. En sorte qu'en peu d'instans, Rossinante fut sellé, le grison bâté, et tous les curieux en marche. A environ un quart de lieue des cabanes, ils rencontrèrent, au débouché d'un chemin de traverse, six bergers en

habits de deuil, chargés de guirlandes de cyprès entre-mêlé de laurier-rose, et qui avaient chacun, à la main, une grosse branche de houx. Deux cavaliers, de bonne mine, bien montés, proprement équipés, et suivis de trois domestiques à pied, accompagnaient ce lugubre peloton. Les deux compagnies se saluèrent poliment, se questionnèrent de même, et se répondirent, l'une et l'autre, qu'elles allaient à l'enterrement de Chrisostôme. Elles s'offrirent de faire route ensemble, et elles continuèrent à marcher en s'entretenant de l'aventure. Les deux cavaliers étaient des voyageurs qui, ayant rencontré les six bergers en deuil, au point du jour, les avaient questionnés, et qui s'étaient déterminés aussi, par curiosité, à venir voir les singulières funérailles du malheureux amant.

Quand on se fut communiqué tout ce qu'on savait sur le compte du défunt, le seigneur Vivaldo, l'un des deux cavaliers, que l'accoutrement de Don Quichotte avait frappé dès le premier aspect, hasarda

de lui témoigner honnétement sa surprise, de le trouver ainsi armé, de pied en cap, dans un pays où régnait la plus profonde tranquillité. — Les devoirs de ma noble profession, lui répondit gravement Don Quichotte, ne me permettent point d'aller autrement, et m'ordonnent d'aller sans cesse. La mollesse, le repos, les jouissances, les occupations ordinaires sont destinées aux autres hommes ; la fatigue, les dangers, les combats continuels sont pour nous ; pour ceux que, dans l'univers, on admire sous le titre glorieux de chevaliers errans, et au nombre desquels, quoiqu'indigne sans doute, j'ai l'honneur d'être admis.

= Il n'en fallut pas davantage, pour faire soupçonner aux deux cavaliers, que Don Quichotte n'était qu'un malheureux fou. Afin de s'en assurer encore mieux, et de l'engager à se développer plus amplement, Vivaldo feignit de ne pas trop savoir ce que c'était que la chevalerie errante.

—Je vois, reprit Don Quichotte, que

ces messieurs n'ont jamais lu les annales d'Angleterre, où se trouve, tout au long, l'histoire du fameux Arthur; de ce roi qui, suivant une ancienne tradition, généralement reçue encore aujourd'hui en Angleterre, n'est point mort dans son tems, mais a été métamorphosé en corbeau, par la voie des enchantemens, et doit, un jour à venir, remonter sur son trône; ainsi que le prouve incontestablement l'observation, que, depuis l'époque de ce monarque, jamais anglais n'a osé tuer un corbeau, dans la crainte de massacrer son légitime souverain. Ce fut, messieurs, sous le règne mémorable de cet excellent prince, que fut institué l'ordre auguste des chevaliers de la table ronde, et qu'avinrent (moyennant l'entremise et les bons offices de l'honorable duègne, madame Quintagnone,) les amours, si célèbres, de Don Lancelot du Lac, avec la reine Genièvre, lesquels ont donné lieu à cette belle romance si connue, jusqu'à nos jours, dans toute l'Espagne, sous le nom dudit Don Lancelot.

L'ordre prit bientôt des accroissemens prodigieux, et se répandit, avec le plus brillant éclat, dans toutes les principales parties du monde. Il a été fort illustré, depuis, par le vaillant Amadis de Gaule, et par toute sa progéniture qui, jusqu'à la cinquième génération, n'a pas discontinué de faire des prodiges de chevalerie, plus ou moins surprenans; par le valeureux Félix-Mars d'Hircanie;* par le chevalier Tiran le Blanc, personnage au-dessus de tous les éloges possibles; et, enfin, presque de nos jours, par l'invincible Don Bélianis de Grèce. Voilà, seigneurs, ce que c'est que l'ordre dont j'ai l'honneur d'être membre; tels sont les héros que je prends pour modèles, autant qu'il est en moi. Assujetti, par ma profession, aux mêmes devoirs qu'eux, je parcours le monde entier, cherchant les aventures, et toujours prêt à dévouer mon bras au service des opprimés de tout âge, sexe et condition, quelques périlleuses que puissent être les entreprises qu'exigent les circonstances.

= Cette explication ne laissa plus le moindre doute, aux deux cavaliers, sur le bouleversement total du cerveau de Don Quichotte, et leur causa la même surprise qu'à toutes les personnes sensées, qui avaient déjà eu l'occasion d'observer l'étrange caractère de sa folie. Vivaldo, homme d'esprit et d'humeur enjouée, résolut de s'en amuser, pendant le peu de tems qu'ils avaient à rester ensemble; et, pour lui faire débiter quelques nouvelles extravagances, il lui répliqua, le plus sérieusement qu'il pût. — Je vois, seigneur chevalier errant, que vous avez embrassé là, une des plus rudes professions qui soient au monde; et je ne suis pas éloigné de croire celle des chartreux plus douce encore que la vôtre.

— Plus douce? répondit Don Quichotte: franchement, je le crois aussi; et ce que, de plus, j'avance hardiment, c'est que la mienne n'est pas moins nécessaire, sur terre, que celle de ces vénérables pères: car, enfin, il est incontestable que le soldat, qui exécute, n'est pas moins

utile que le général, qui conçoit les opérations à exécuter. Or, tandis que ces pieux solitaires, dans une douce aisance, sollicitent tanquillement du ciel, tel ou tel bien pour la terre, nous autres, chevaliers et guerriers, nous sommes les intrumens, actifs et passifs, dont se sert la divine providence, pour exécuter les décrets bienfaisans qu'elle daigne accorder aux prières des autres hommes. Mais ce n'est point, comme ces saints religieux, à l'abri de tout danger et de tout besoin, que nous coopérons à la félicité générale; c'est à la sueur de tous nos membres, c'est à la pointe de la lance ou de l'épée, au risque de notre vie; c'est en pleine campagne, alternativement exposés, sans défense, aux rayons brûlans du soleil, aux flèches glacées de l'hiver, aux pluies, aux grêles, à la foudre, aux tempêtes, et, presque toujours, à la faim et à la soif. A Dieu ne plaise, cependant, que j'entende mettre en comparaison la pureté sacrée de l'état religieux, avec la gloire mondaine, quoique chrétienne, attachée à la

chevalerie errante. Mon but, seigneurs, n'est que de vous convaincre, comme moi-même je le suis, d'après ma propre expérience et mes faibles lumières, que ma profession, sans être moins nécessaire au monde, est, sans contredit, plus pénible, plus laborieuse, plus assommante, plus guenilleuse, plus misérable, plus périlleuse, moins désaltérante, sur-tout, et moins nourrissante, en un mot, infiniment plus ingrate, à tous égards, que celle des chartreux. On ne peut, d'ailleurs, en douter, pour peu qu'on se rappelle l'histoire des nombreuses malencontres, souffrances et misères, de tout genre, qu'ont essuyées les anciens chevaliers errans.

— Juques là, seigneur, je suis de votre avis sur votre profession, reprit Vivaldo, toujours plus curieux de faire jaser Don Quichotte. Mais en me rappelant l'histoire des anciens chevaliers errans, vous me rappelez un de leurs usages que j'ai toujours eu peine à croire, et que jamais je n'aurais pu approuver. C'est qu'au lieu

de se recommander à l'Être-Suprême, comme c'est le devoir de tout bon chrétien, lorsqu'il se trouve en danger de mort, on les voit, au moment où ils entreprennent les prouesses les plus évidemment périlleuses, invoquer seulement leur dame, avec autant de ferveur et de confiance, que s'ils s'adressaient à Dieu même. Je vous avoue, que, suivant moi, cela sent le paganisme à pleine gorge.

—Il n'y a pas moyen de faire autrement, seigneur, répondit Don Quichotte; nul n'est autorisé à prendre sur lui de s'écarter de cette coutume, qui date des premiers tems de l'ordre. Consultez quelles histoires vous voudrez, tous les faits vous convaincront qu'il est absolument de règle, que le chevalier errant, à l'instant d'attaquer, fût-ce une armée entière, se transporte, en idée, en présence de sa dame, et qu'il la regarde tendrement, en implorant, à haute voix, sa protection; qu'enfin, quand même il ne serait à portée d'être entendu de personne, il n'en est pas moins tenu, en

honneur et conscience, d'articuler littéralement son amoureuse invocation. Mais il ne faut pas inférer de là, qu'il manque de se recommander à Dieu aussi; il y a tems pour tout, et rien n'empêche de le faire pendant la bataille.

— Cela ne me paraît pas toujours facile, répliqua Vivaldo. Pour l'ordinaire, deux chevaliers errans se rencontrent, se saluent civilement, se parlent, et de parole en parole, en moins d'une ou deux minutes, les voilà décidés à se battre. A l'instant, ils tournent bride, l'un à droite, l'autre à gauche; ils prennent du champ ce qu'il leur en faut, et le plus impétueusement possible, ils reviennent fondre l'un sur l'autre, la lance au corps. Ce n'est donc qu'en commençant, chacun sa courte demi-carrière du champ de bataille, qu'ils peuvent se recommander à leur dame : ainsi, pour peu que l'invocation contienne seulement quinze à vingt paroles, ils doivent se rencontrer avant qu'elles soient prononcées. Au moment même du choc, l'un des deux, percé de

part en part, tombe sans vie sur la poussière, pendant que l'autre ne peut, certainement, penser à autre chose qu'à se cramponner de son mieux aux crins de son cheval, ou ailleurs, pour ne pas être culbuté du contre coup. Je ne vois pas trop quel instant, pendant une besogne si chaude, et si lestement expédiée, ils ont pu prendre, le mort sur-tout, pour recommander leur ame à Dieu : et il me semble qu'au lieu d'avoir perdu un tems si précieux à balbutier quelques fadeurs à l'image de leurs maîtresses, ils auraient fait bien plus sagement et plus chrétiennement, de l'employer à dire leur *in manus*. Je pense, au surplus, que tous les chevaliers errans n'étaient pas amoureux, et qu'au moins, ceux qui n'avaient pas de dame à invoquer, ne couraient pas le risque abominable de périr ainsi, sans avoir le tems de songer au salut de leur ame.

— Pas de dame à invoquer ! s'écria Don Quichotte. Jamais, seigneur, jamais il n'a existé, jamais il n'existera de cheva-

lier errant, sans dame. L'amour est, à la chevalerie errante, ce que sont les étoiles au firmament, ce que les racines sont à la plante; il en est l'essence constitutive. Un chevalier errant, sans amour, *ipso facto*, ne pourrait plus être réputé pour tel : l'histoire ne fournit pas un seul exemple, qui infirme ce grand principe fondamental de l'ordre.

— Je crois, cependant, me souvenir, reprit Vivaldo, d'avoir lu que Don Galaor, frère du vaillant Amadis de Gaule, n'eut jamais de dame attitrée ; et, assurément, on ne peut lui disputer d'avoir été l'un des chevaliers errans, les plus braves, les plus accomplis, et les plus estimés de son tems.

— A cela, seigneur, répondit Don Quichotte, je pourrais vous observer, *qu'une seule hirondelle ne fait pas le printems*, si je ne savais, de bonne part, que ce chevalier aimait en secret, et très-fort, même. S'il avait l'air d'en conter à toutes les belles, de n'en distinguer aucune, c'était indubitablement, ou sans

tirer à conséquence, ou pour mieux cacher son jeu. On est certain, aujourd'hui, que, dans le fond, il n'eut jamais qu'une seule maîtresse, et qu'il ne manqua jamais de l'invoquer, suivant la règle, dans toutes les occasions : mais c'était si secrètement, qu'on ne s'en apercevait pas; de sorte que les faux bruits répandus sur son compte, ne proviennent réellement que de l'extrême discrétion dont il se piqua toujours.

— Voilà ce que j'ignorais, dit Vivaldo. Mais, seigneur, continua-t-il, en souriant, nous assurer aussi positivement, qu'il est de l'essence de tout chevalier errant d'être amoureux, c'est nous dire clairement, que votre seigneurie en tient sa bonne part; et si elle n'a pas de raisons pour se piquer de la même discrétion, sur cet article, que Don Galaor, nous osons nous flatter qu'elle ne se refusera point au désir que nous avons de connaître le nom, la patrie, le rang et le degré de perfection de la dame assez heureuse pour avoir assujetti le cœur

d'un chevalier de votre mérite. Sa conquête est, certainement, trop glorieuse, pour qu'il puisse lui convenir d'en faire mystère à qui que ce soit.

— Hélas ! répondit Don Quichotte, en poussant un énorme soupir, je ne puis vous dire s'il convient ou non, à cette trop chère ennemie de mon repos, que tout le monde sache que je suis, et qu'éternellement je serai son esclave fidelle. Je puis seulement vous apprendre, pour correspondre à l'obligeant intérêt que vous me manifestez si gracieusement, qu'elle se nomme Dulcinée; que le Toboso, cité désormais la plus célèbre de la Manche, la vit naître dans ses murs; et qu'elle est, au moins, princesse, puisqu'elle règne en souveraine sur toutes mes affections, pensées et actions. Sa beauté est plus qu'humaine ; c'est l'assemblage effectif et miraculeux de tous les charmes chimériques et impossibles, qui n'avaient encore existé que dans les imaginations exaltées des poëtes les plus ardens que l'amour ait enthousiasmés. Ses cheveux

sont autant de souples filets de l'or le plus pur. La douce sérénité de son front, n'est comparable qu'à celle de l'aspect du séjour des bienheureux. Chacun de ses sourcils, le dispute en éclat, en élégance et en majesté, à l'arc en ciel qui, d'ailleurs, n'a pas, comme chacun d'eux, l'avantage de *couronner* un véritable soleil. Ses deux joues et son menton, ont la nuance, la fraîcheur et le moelleux velouté de la feuille de rose naissante. Les perles orientales les plus vantées, n'ont pas la blanche pureté, le fin poli, la transparence émaillée des trente-deux dents mignones qui décorent sa bouche de corail. Un col d'albâtre; un peu plus bas, les abords d'un sein qu'on croirait façonné dans le marbre, par le ciseau de Pigmalion, si ses voluptueuses palpitations n'en trahissaient continuellement la vivante élasticité; des mains d'ivoire, des bras de neige; une taille divine; une tournure céleste, un ensemble virginal, indiquent assez que, quand la pudique bienséance me permettrait de vous peindre ses

secrets trésors de beauté (tels que je les soupçonne), je ne trouverais jamais d'expressions propres à vous en donner une juste idée.

— Ce délicieux tableau, seigneur, reprit Vivaldo, ne nous laisse plus à désirer que de connaître la souche d'où sort un si précieux rejeton. Sans doute, à tant de rares avantages, la belle Dulcinée réunit celui d'être d'une race illustre?

— A cet égard, répondit Don Quichotte, je vous dirai franchement qu'elle ne descend ni des *Caius*, ni des *Curtius*, ni des *Scipion* de l'ancienne Rome; ni des *Colona*, ou des *Ursino* de la moderne; elle n'est pas non plus des *Moncada*, ou des *Réquesens* de Catalogne; ni des *Rebella*, ou des *Villa-Nova* de Valence; ni des *Palafox*, des *Nuza*, des *Rocaberti*, des *Corella*, des *Luna*, des *Alagon*, des *Urréa*, des *Focès*, ou des *Gurréa* d'Arragon; elle est encore moins des *Cerda*, des *Manriquès*, des *Mendoza*, ou des *Guzman* de Castille; des *Alencastro*, des *Pallas*, ou des *Menésès* de

Portugal; mais elle est des *DU TOBOSO* de la Manche; race, qui, quoique moderne, ne le cède à aucune autre, puisqu'elle peut, sans contredit, devenir la souche des plus augustes familles des siècles futurs: la preuve en est, qu'à quiconque prétendrait le contraire, ajouta fièrement Don Quichotte, je répondrais cet avertissement, que Zerbin plaça sous le trophée des armes de Rolland, *que nul n'y touche*, *s'il ne veut avoir à combattre Rolland.*

— Quant à moi, seigneur, reprit Vivaldo, je ne le disputerai certainement point aux *du Toboso de la Manche.* Mais, je vous confesse, à ma honte, que ce grand nom n'était point encore venu à ma connaissance.

— Dès le commencement de cette conversation, cavaliers, bergers et chevriers, tous, s'étaient pleinement convaincus que Don Quichotte extravaguait. Le seul Sancho Pansa croyait ferme à tout ce que disait son maître, qu'il connaissait, de longue main, pour un honnête et

savant gentilhomme, aussi digne de foi qu'oracle qui fût au monde; mais le chapitre de la belle Dulcinée le déroutait un peu. Il ne concevait pas comment, lui qui habitait depuis si long-tems si près du Toboso, il n'avait jamais entendu parler de l'illustre race de Dulcinée, ni d'une princesse aussi magnifiquement belle que celle qu'il entendait mettre sur le tapis.

CHAPITRE XIV.

Fin de l'histoire de Marcelle et de Chrisostôme.

PENDANT que chacun raisonnait intérieurement, et à sa manière, sur l'étrange folie de Don Quichotte, on vit déboucher du haut d'un chemin creux qui, du haut d'une colline voisine, descendait dans la plaine, un gros d'environ vingt bergers en habits de deuil, et chargés de rameaux funèbres : ils escortaient, au

petit pas, six autres bergers qui portaient, sur leurs épaules, une bierre couverte de fleurs entre-mêlées de branchâges d'ifs et de cyprès. Nos curieux, jugeant que ce ne pouvait être que le convoi du malheureux Chrisostôme, doublèrent le pas, et arrivèrent à la fontaine du grand hêtre, au moment où l'on y déposait le cercueil à terre. Après les civilités réciproques entre les deux compagnies, l'un des bergers du convoi, en s'adressant à celui qui paraissait ordonner la cérémonie, lui dit : — Voyez, Ambroise, où nous devons creuser sa fosse ; qu'au moins, nous lui rendions ce triste service, conformément à ses dernières volontés.

— Là, mes amis, répondit Ambroise, en indiquant la place ; au pied de la roche, sous cette herbe si souvent arrosée de ses larmes et des miennes. C'est là qu'il m'entretenait, tous les jours, de ses tourmens ; c'est là que, pour la première fois, il a vu l'inhumaine Marcelle ; c'est là, qu'après de longs combats, il lui parla, pour la première fois, d'amour et de mariage ; enfin,

c'est là que la cruelle, après de longs dédains, lui porta le coup mortel, en déclarant irrévocablement qu'elle ne serait jamais à lui.

Ce froid cadavre, continua Ambroise, en s'adressant aux cavaliers étrangers, que vous semblez contempler avec tant de compassion, et qu'animait, il n'y a pas long-tems, la plus belle ame qui soit sortie des mains de Dieu, c'est le corps de Chrisostôme. Son caractère, ses vertus, son esprit, ses talens, étaient bien au-dessus encore des grâces incomparables de sa personne. Il fut le modèle des vrais amis. Il fut bon, sensible, généreux, charitable; cependant, il fut le plus infortuné des amans. Il adora une insensible, qui le dédaigna; plus farouche qu'un tigre, la cruelle fut sourde à ses vœux, à ses soupirs, à ses gémissemens que les échos et les vents ont vainement multipliés aux oreilles de l'ingrate. Elle y a constamment opposé la plus fière indifférence; et le prix de tant d'amour fut

un désespoir affreux, dont la mort seule a pu le délivrer (*).

(*) Je me suis permis de supprimer ici cent trente-trois grands vers, composés par Chrisostôme, sur sa mort prochaine, et cinq à six pages de prose, uniquement relatives à cette longue et dolente tirade.

Comme il y a une sorte de témérité à condamner ainsi dix à douze pages de suite du chef-d'œuvre de Cervantès, j'ai pensé qu'au lieu d'une discussion critico-littéraire, tendante à justifier mes motifs, je devais, tout simplement, les soumettre au jugement de mes lecteurs, en leur donnant, ici, une idée suffisante du passage que j'ai supprimé.

Cette pièce de vers se trouve dans le cercueil de Chrisostôme, parmi beaucoup d'autres papiers qu'il avait ordonné qu'on brûlât sur sa tombe. Mais Vivaldo, curieux, met la main sur celui-ci, et le lit, à haute voix, aux assistans, après avoir parlementé longuement, avec Ambroise, pour en obtenir la permission.

Les vers sont magnifiques, mais ce n'est que pour les oreilles exercées à la majestueuse harmonie de la poésie espagnole : la traduction exacte en serait insoutenable. On n'y trouve pas une seule idée vraiment touchante ; et l'on n'y voit que des images gigantesques, sans effet sur l'ame, quoique brillamment rendues. Après une longue invocation (dans l'ordre suivant) à l'enfer, aux lions, aux loups, aux serpens, aux corneilles, aux vents, aux vagues de la mer, au taureau blessé à mort, à la tourterelle qui a perdu son amant, au hibou solitaire et à la noire multitude des damnés, pour en obtenir un son de voix semblable à l'unisson discordant de leurs hurlemens,

═ En ce moment, une apparition soudaine, annoncée par un bruit léger,

rugissemens, sifflemens, mugissemens et gémissemens, le poëte trouve qu'un pareil timbre serait encore trop doux pour articuler des plaintes telles que les siennes. Il annonce que le Tage, le Bétis, tous les rochers, antres et cavernes de la terre, n'ont rien vu ni entendu d'aussi affreux, que les malheurs qu'il va raconter. Viennent ensuite ces malheurs, qui doivent faire un bruit épouvantable jusques dans les plus sauvages régions. Ce sont des soupçons, de la jalousie, des dédains et de l'absence. C'est un prodige qu'il ait pu vivre déchiré de tant de maux. Après quelques réflexions métaphysiques, et de nombreuses exclamations sur la jalousie et sur l'espérance, il se réconcilie avec la cruelle; il la flatte, il loue sa beauté, sa sagesse, et ne s'en prend plus qu'à lui-même de ce qu'il a souffert. Il la prie de ne point se chagriner de sa mort; et de ne point lui en savoir gré; il l'engage, au contraire, à s'en divertir; en lui observant, toutefois, qu'il juge bien qu'elle n'a pas besoin d'y être invitée. Enfin, il appelle Tantale, Sisyphe, Titie, Ixion, les parques, les furies, pour chanter ses obsèques, dont il prie Cerbère, les Chimères, et tous les autres monstres infernaux, de chanter le second dessus; et il trouve que cette musique est la seule qui puisse convenir à l'enterrement d'un amant malheureux.

Après la lecture de cette pièce, Vivaldo observe que la jalousie et le soupçon, dont se plaint Chrisostôme, imputent à Marcelle une coquetterie qui ne s'accorde guère avec ce qu'on dit de son caractère et de sa sagesse. Ambroise se tire de là, en répondant que l'amour tourne la

appela l'attention de tous les auditeurs, au sommet de la roche au pied de la-

tête; qu'il ne faut point prendre, au pied de la lettre, tout ce que disent les amans maltraités; et que, quoi qu'en ait pu écrire Chrisostôme, il est certain, qu'à la réserve d'un peu d'orgueil, peut-être, et de beaucoup d'insensibilité, on ne peut rien reprocher à la vertueuse Marcelle.

Il faut convenir que, si cette réponse d'Ambroise excuse Chrisostôme, elle ne justifie point Cervantès de l'inconséquence que le judicieux Vivaldo relève avec tant de raison. J'aurais, à la vérité, pu essayer de la rectifier, en essayant de rajuster les vers et les idées de Chrisostôme; mais, en supposant que j'eusse réussi à les rendre supportables, l'épisode de Marcelle aurait toujours eu le même défaut essentiel que dans l'original; celui d'être trop long, pour le peu d'action dont il est naturellement susceptible, et d'en devenir très-froid; au lieu que, réduit aux bornes que je lui ai laissées, ce n'est plus qu'une historiette touchante et morale, heureusement placée, pour contraster avec la gaieté des scènes comiques dont elle est entremêlée, précédée et suivie, sans ralentir trop sensiblement, la marche de l'action principale.

J'ai aussi supprimé, un peu plus loin, une assez mince épitaphe projetée par Ambroise, pour mettre sur la tombe de Chrisostôme. J'en userai de même pour certains autres morceaux en vers, qui ne me paraissent pas plus heureusement amenés, et placés mieux à propos que ceux-ci; persuadé que Cervantès n'aurait pas pris la peine d'en entremêler sa charmante prose, s'il n'eût pas été maîtrisé par la manie versifiante de son tems. *Note du Traducteur.*

quelle ils étaient réunis. C'était la belle Marcelle, elle même, qui arrivait, sa houlette à la main : elle n'était escortée que d'un chien et d'un jeune agneau qu'elle menait en lesse. A l'instant, le nom de la bergère passa de bouche en bouche : tous les regards se fixèrent sur elle, et tous les cœurs volèrent à ses pieds. Les étrangers, qui la voyaient pour la première fois, la trouvèrent infiniment au-dessus de l'idée qu'ils s'en étaient faite ; ceux qui la connaissaient, crurent, à l'ordinaire, ne l'avoir jamais vue si belle ; et tous restèrent immobiles d'admiration et de surprise. Le seul Ambroise, sentit renouveler ses douleurs à la vue de celle qui les avait causées, et trouva la force de les lui reprocher. — Cruelle ! lui cria-t-il, d'une voix altérée, que viens-tu chercher ici ? Viens-tu voir si les plaies de cet infortuné se rouvriront en ta présence ? Voir, s'il lui reste une goutte de sang qu'il ne t'ai point sacrifiée ? Viens-tu insulter à son malheur ? t'ên rassassier ? t'énorgueillir de ton affreux ouvrage ?... Ou

plutôt, ordonne : nous fûmes ses amis; il t'adora; il te fut uniquement dévoué, et nous lui devons de t'obéir aveuglément aussi, comme il le ferait, sans doute, s'il respirait encore.... Parle, que veux-tu de nous ?

— Que vous m'entendiez, bergers, répondit Marcelle. Je ne viens point pour offenser la mémoire de Chrisostôme : je plains, aussi sincèrement que vous, son triste sort. Je viens me justifier, me défendre contre ceux qui m'imputent, inconsidérement, sa mort. Votre douleur n'est que trop fondée, puisque vous perdez un ami digne de vos regrets : mais doit-elle vous rendre assez déraisonnables, assez injustes, à mon égard, pour refuser de m'écouter ?

Le ciel, dites vous, m'a favorisée de tant de beauté, que vous ne pouvez me voir sans m'aimer. Je conçois, à merveille, que qui me trouve belle, m'aime comme telle, si c'est là son goût : mais, je ne conçois pas, de même, que je sois tenue de rendre amour pour amour à

celui à qui il plaît de m'aimer. Et, s'il est vrai que l'amour soit un sentiment naturel, absolument indépendant de notre volonté, n'est-il pas injuste de me faire une obligation d'aimer, uniquement parce qu'on m'aime? D'un autre côté, je n'ai, ni demandé, ni recherché le peu de beauté que je possède; et, puisqu'il plût au ciel de me la donner, je ne dois pas être responsable des maux que, contre mon intention, elle peut occasionner. Celui qui s'expose, volontairement, à la piqûre mortelle de la vipère, ou à l'action dévorante des flammes, ne doit, certainement, s'en prendre qu'à lui-même des tourmens qu'il endure. Enfin, si la seule beauté, dont je me fasse gloire, est celle de l'ame; si j'ambitionne de rentrer dans le sein de mon Créateur, aussi pure que j'en suis sortie, pourquoi serais-je obligée de sacrifier ma gloire, et mon bonheur éternel, à des désirs étrangers, peut-être criminels ou méprisables? Je ne suis ni trompeuse, ni coquette. Ceux qui se sont permis de m'aimer, et de me le dire, je

ne les ai point abusés ; je leur ai déclaré franchement, et, je crois, sans dédain, qu'ils ne devaient rien en espérer. Chrisostôme fut de ce nombre; c'est donc son obstination, seule, et non pas ma prétendue cruauté qui a causé sa mort. Qu'on ne me dise point que, n'ayant sur moi que des vues honnêtes et légitimes, j'aurais dû y correspondre. De ce qu'il me désirait pour épouse, il ne s'ensuivait certainement pas que je dusse l'accepter pour époux. Tout ce que je devais faire, à son égard, je l'ai fait : c'était de ne point l'abuser de vaines espérances ; et, ici même, à cette place où vous creusez son tombeau, la dernière fois qu'il me parla de ses desseins, je lui réitérai mon inébranlable résolution de ne jamais m'engager sous le joug du mariage. Si, malgré cet avertissement, il a voulu braver la tempête, est il surprenant qu'il ait fait naufrage? Et, encore une fois, doit on m'accuser de son malheur, m'en faire un crime ?

Le sort, jusqu'à présent, n'a pas voulu

que j'aime; et, sans amour, je n'accepterai sûrement jamais, ni les vœux d'un amant, ni la main d'un époux. Voilà quelle fut et quelle sera toujours ma façon de penser. Je l'ai déclarée, et je la déclare encore publiquement, afin que ceux qui pourraient avoir des vues sur moi, sachent d'avance à quoi s'en tenir. Qu'on cesse donc de se plaindre de la jalousie que je cause, ou de mes mépris. N'aimant personne, je ne puis faire des jaloux; et le sincère aveu de l'indifférence de mon cœur, n'est point une insulte. Du reste, que celui qui me trouve cruelle, évite ma rencontre : que celui qui me juge ingrate, ne me serve point; je ne le rechercherai pas, et ne lui en saurai point mauvais gré. Mes désirs se bornent à jouir paisiblement de ma sagesse, de ma liberté, et des douceurs de la vie champêtre, que j'ai choisie. Je n'envie ni le bien, ni les plaisirs de qui que ce soit. L'innocente société des bergers de ce canton; le soin de mes troupeaux; les bénédictions des infortunés dont je puis adoucir l'existence;

le spectacle de la nature, qui, en me rappelant sans cesse à mon créateur, m'attache invinciblement, au saint désir de me conserver toujours pure : voilà mes jouissances ; elles remplissent mon cœur, sans l'exposer aux déchiremens douloureux que causent toujours les autres affections ; et, si le ciel daigne exaucer mes vœux, sûrement je ne changerai jamais.

= En prononçant ces derniers mots, la bergère, sans attendre de réplique, retourna sur ses pas, s'enfonça dans un petit bois voisin, et laissa tous ceux qui l'avaient vue et entendue, aussi frappés de sa sagesse que de son extrême beauté. Quelques-uns, cependant, entraînés par ce charme irrésistible qu'elle laissait toujours sur ses traces, en oublièrent la sentence désespérante qu'elle venait de prononcer contre ses amans, et firent mine de vouloir la suivre. Mais Don Quichotte, qui s'en aperçut, jugea qu'en sa qualité de chevalier errant, il lui compétait de protéger la tranquillité de la bergère, et n'eut garde de manquer une si brillante

occasion de remplir les devoirs de sa profession. — Je déclare mon ennemi, s'écria-t-il fièrement, en portant la main à la garde de son épée, et j'avertis de ma plus furieuse indignation, quiconque oserait suivre la belle Marcelle. Elle vient de démontrer, avec autant d'esprit que d'évidence, qu'elle est innocente de la mort de Chrisostôme. Elle a, de plus, annoncé clairement, qu'elle ne voulait écouter aucun amant. J'entends qu'on cesse enfin de tarabuster inutilement ce phénomène incomparable.

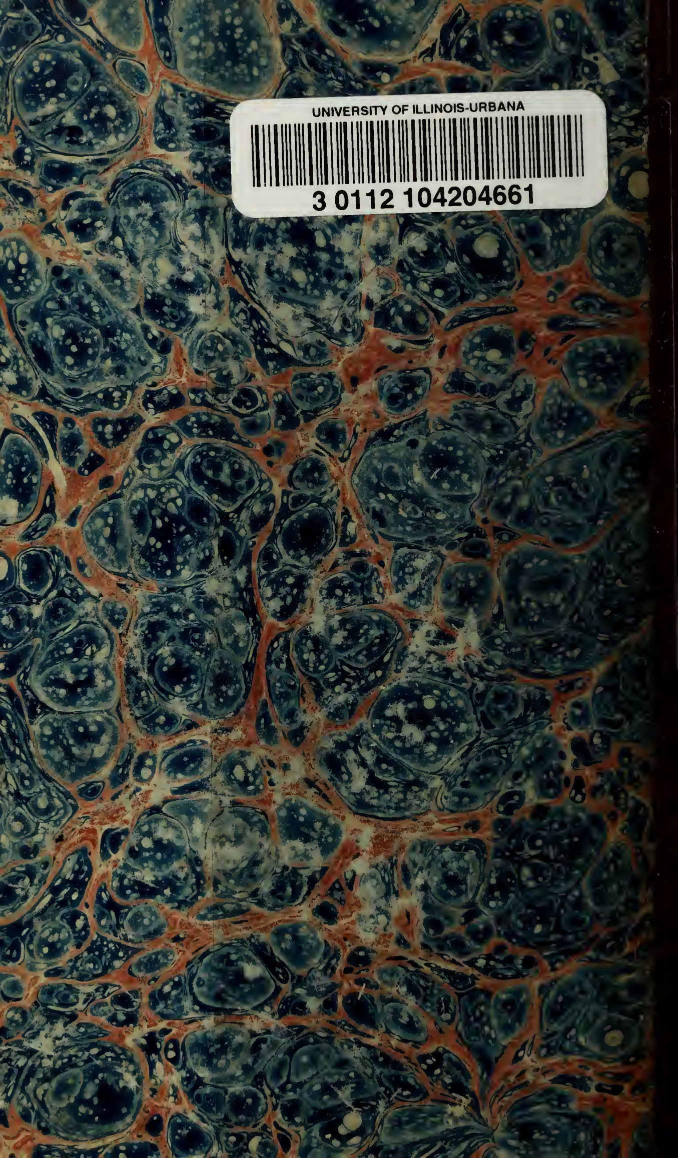
= Soit que personne ne voulût essayer de braver les menaces du chevalier, soit par égard pour les représentations d'Ambroise, qui rappela aux bergers le triste devoir qu'ils avaient tous à remplir en ce moment, aucun ne succomba à la tentation. La cérémonie s'acheva. Le corps de Chrisostôme, arrosé des larmes de ses amis, fut déposé dans la fosse qu'ils avaient creusée; et on le recouvrit d'une grosse roche brute, en attendant la pierre sur laquelle Ambroise devait faire graver

une épitaphe. Après que chacun eut fait, sur la tombe, son offrande de fleurs et de rameaux funèbres, on se sépara. Don Quichotte renouvela ses remerciemens aux bons chevriers; prit, affectueusement, congé d'Ambroise et des autres bergers ; et témoigna, civilement, aux deux cavaliers, ses regrets de ne pouvoir jouir plus long-tems de leur aimable compagnie. Sur quoi Vivaldo lui proposa de venir avec eux à Séville, l'assurant que c'était le lieu du monde le plus fertile en aventures, et qu'il y en trouverait infailliblement à tous coins de rue. Quelque amorçante que fût cette offre pour notre chevalier, comme alors il avait autre chose en tête, il s'y refusa honnêtement, sous prétexte qu'il ne pouvait ni ne devait se rendre à Séville, qu'il n'eût achevé de purger toutes les montagnes des environs, de tous les géans malfaisans dont on les disait infestées. Les cavaliers, ne jugeant pas à propos de le presser davantage, continuèrent leur route, et Don Quichotte tira d'un autre côté, secrète-

ment résolu de chercher la belle Marcelle, pour lui consacrer ses services, et le secours de son bras, envers et contre tous. On verra, dans le chapitre suivant, comment la fortune dérangea ce galant et louable projet.

FIN DU PREMIER VOLUME.




UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 104204661